

Departament d'Antropologia Social i d'Història d'Amèrica i d'Àfrica
Programa de Doctorat Antropologia de l'Espai i del Territori
Bienni 1999 - 2001

La Ciudad, Instrucciones de Uso Esbozos barceloneses

Tesi doctoral presentada per la Nadja MONNET

codirigida pels Drs.

Manuel DELGADO RUIZ

i

Joan BESTARD CAMPS

Febrer de 2007.

**ESBOZOS BARCELONESES /
ESQUISSES BARCELONAISES**

Première esquisse :
Du seuil de l'appartement au trottoir : exploration ethno-spatiale des halls d'entrée des immeubles barcelonais

Dans cette esquisse, nous nous pencherons sur les trajets effectués par un/e citadin/e depuis le seuil de son logement jusqu'à la porte de l'immeuble. Il s'agira donc d'examiner attentivement les différents filtres qu'il/elle traverse entre le moment où il sort de chez lui/elle et celui où il/elle se retrouve dans la rue et vice-versa. A Barcelone, les immeubles peuvent contenir uniquement des logements ou des bureaux et locaux commerciaux, ou encore un mélange des deux. Nous nous bornerons, ici, à présenter des cas où les immeubles sont entièrement occupés par des habitants, qu'ils soient locataires ou propriétaires de leur appartement.

Analyser l'espace des halls, espace apparemment des plus anodins, n'est pas sans intérêt. Sabine Chavelon (1984), dans son analyse de l'arrivée de nouveaux habitants dans un vieux quartier petit bourgeois de Paris, attire notre attention sur les gestes et scènes qui se déroulent dans les couloirs et les cours intérieures ; espaces de prédilection pour comprendre les relations de voisinage au sein de l'immeuble, nous laisse-t-elle comprendre. Dans son livre, *Le Triangle du XIVe*, dans lequel elle analyse minutieusement les relations entre anciens résidents et nouveaux arrivés, elle constate que les rencontres sont peu nombreuses entre eux et que l'attitude la plus courante consiste à s'éviter mutuellement. Cependant, un lieu de rencontre inévitable est justement la cage d'escaliers. À l'intérieur des immeubles, les échanges sont très ritualisés et ensuite, généralement sur-valorisés, dans les discours des nouveaux arrivants. Cette auteure nous explique également le rôle joué par la décoration (à l'intérieur des appartements, mais également l'aménagement de ses appendices extérieurs: couloirs, fenêtres) dans l'appropriation du quartier par les nouveaux locataires. Autocollants placardés sur les boîtes aux lettres, étalage de certains objets, tels que des sous-vêtements aux fenêtres ou des

vélos et poussettes dans le corridor¹ provoquent parfois aussi des conflits entre nouveaux et anciens résidents ce qui est vécu, par ces derniers, comme un empiétement d'un territoire dont ils se considéraient les « maîtres » auparavant. Les conflits peuvent être également dû aux bruits, aux va-et-vient des nombreux visiteurs reçus par les nouveaux locataires, etc. et les relations deviennent encore plus tendues lorsqu' émerge des enjeux de pouvoir ou économiques entre les deux populations.

Comme l'ont souligné de nombreux auteurs (Ariès, Sennet, Noschis, Eleb, etc.), dès que la famille restreinte commence à s'imposer comme modèle, les catégories spatiales prennent aussi un sens plus précis; surtout celle intermédiaire d'espace semi-public qui devient cruciale en tant que zone tampon qui filtre et qui protège le repli domestique. Il est important alors de considérer le dispositif matériel qui indique ces différences entre les catégories spatiales, non pas seulement comme quelque chose d'utilitaire, mais comme participant d'un symbolisme dont le terme est une transformation certaine de l'habitat. Ces dispositifs sont des systèmes morphologiques actifs qui participent à la fois du fonctionnel, de l'esthétique, du symbolique et du social. De plus, comme le soulignent Paul-Lévy et Ségaud (1984 :260) « dispositifs et pratiques évoluent ensemble, se reproduisent et se modifient l'un l'autre ».

L'habitation humaine (hutte, maison, etc.) se prête à servir à la fois de refuge et de point de départ. Les fonctions de l'habitation ont toujours été de protéger [...] La structure de demeure humaine est essentiellement celle d'un lieu clos (murs, fermetures) comportant des ouvertures (portes, fenêtres), qui délimite un espace intérieur (clos) par rapport à un espace extérieur (Nicolaidou, 1995 :152).

¹ A ce propos, voir également les travaux de Valérie Feschet qui travaille sur les espaces communs de la copropriété résidentielle et dont une partie des résultats ont été présentés au colloque *Entre autres : Rencontres et conflits en Europe et en Méditerranée* (Marseille, 26-30 avril 2004). Cette chercheuse a notamment mis en avant que si dans le quotidien, la cohabitation semble, de l'extérieur du moins, assez pacifique, le partage des espaces communs (les montées d'escaliers, les entrées, les locaux à poubelles, etc.) entraîne de nombreuses frictions, articulées autour de la conception du sale et du propre, de l'intime et du public, du commun et du privatif.

Le lieu de résidence est un des pôles autour desquels s'organisent les sociabilités. Comme le rappelle Eleb (1998:68), en s'appuyant sur les écrits de Mauss, l'organisation de l'habitat permet d'étudier la société ainsi que la façon de sentir et de penser des individus. La manière dont les espaces s'organisent conserve les traces des différentes manières de penser les relations aux autres. C'est ce qu'a admirablement mis en évidence Rosselin dans son analyse du franchissement de la porte d'entrée des appartements, ces espaces en suspens qui facilitent les multiples changements d'état des individus, du public au privé et vice-versa (1995: 90). Franchir un seuil n'est pas sans conséquence. Cela reste un geste grave, même si dans nos sociétés, nous n'accordons plus autant d'importance aux rites le concernant.

Un seuil marche, fait marcher, convoque des choses en mouvement ; ce n'est pas pur dynamisme, c'est aussi *energeia* ; on ne s'arrête pas sur le seuil, on le franchit, puis on s'installe de chaque côté ; le seuil, comme la différence, est indéfinissable, il n'est donc ni du dedans ni du dehors, et du dedans et du dehors, mais il est surtout rencontre entre l'intime et le dehors (Salignon, 1996 : 58-59).

Celui qui franchit un seuil se retrouve physiquement et symboliquement dans une situation spéciale pendant un certain temps : il est entre deux mondes. Certains seuils délimitent la propriété, d'autres marquent l'intimité. Il y a des règles spécifiques et culturelles sur qui peut les franchir, quand, comment et dans quelles circonstances. Les scénarios peuvent même être les mêmes mais pas la manière dont on les vit, sent, perçoit ou interprète. « Les positionnements sont toujours relatifs, mais c'est même plus, le seuil est en lui-même un instrument de mesure, de par son caractère frontalier » (Cátedra, 1990: 253-254).

De nombreux récits ethnographiques² et historiques attestent la pratique de sacrifices, parfois encore vivaces, de fondation, de construction et d’emménagement, ainsi que d’autres rites de purification ayant à voir avec le franchissement d’un seuil, notamment en ce qui concerne l’arrivée de la jeune mariée dans la maison de son époux ou l’emménagement dans un nouveau domicile. Ces rites qui ont pour objet de ne pas polluer un passage (Van Gennep 1909 : 33), ces pratiques rituelles, destinées à « exorciser le liminaire » (Melliti, 2002 : 183), servent à transformer un espace tabou en un lieu habitable. Même si, dans nos sociétés occidentales, nous n’enduisons plus les montants de nos portes d’entrée de parfum ou de sang du sacrifice, ni n’arrosons d’eau lustrale le seuil de celles-ci, ni même n’accrochons des éléments ou images protectrices à leur sommet, quelque chose de ces coutumes persiste. Bien que de manière moins explicite, il semble bien que nous continuons à chercher à amadouer et neutraliser certaines forces (peut-être même encore considérées comme sacrées dans certaines circonstances), avant de prendre possession d’un lieu. D’une forme de codification symbolique explicite des espaces, nous avons lentement glissé vers une forme plus implicite, qui « se déchiffre » au lieu de s’afficher (Bromeberger, 1988). C’est donc ces implicites que nous tenterons de mettre en évidence dans notre analyse ethno-spatiale des halls d’entrées barcelonais, car, aujourd’hui comme hier, ici comme ailleurs, le fonctionnement des seuils, lieux de franchissement des frontières, nécessite la production, l’apprentissage et la mise en œuvre de codes partagés.

Les pages que consacre Pierre Sansot à « la dialectique du dedans et du dehors »³, dans son livre *Poétique de la ville* (1971), et plus précisément celles qu’il sous-titre « les zones indécises » ont fortement inspiré ce chapitre, bien

² Entre autres et avant tout, ceux de Van Gennep (1909). Si toute réflexion sur les seuils, en anthropologie, ne peut ignorer ses travaux, je ne m’y attarderai cependant pas davantage étant donné que les rituels de « passage », étudiés selon la fameuse trilogie séparation-marge-agrégation s’éloignent radicalement du *pas* physique, la spatialité du passage n’étant évoquée que métaphoriquement dans son analyse, comme l’a souligné Bonnin (2000 :65), même s’il consacre le deuxième chapitre de son livre au « passage matériel » : frontières et bornes – tabous de passage – les zones sacrées – la porte, le seuil, le portique – les divinités du passage – les rites d’entrée – les sacrifices de fondation – les rites de sorties. On ne peut évidemment pas non plus ignorer les écrits de Turner (1994) sur la liminarité.

³ Titre de l’un des chapitres de la troisième partie, intitulée *Du côté des Lieux*.

qu'elles se réfèrent à une époque et à un lieu (le Paris des années 30) bien différents de notre champ d'observation. Les espaces de transitions que constituent les entrées d'immeubles, couloirs, escaliers et palier, seront donc abordés à partir des usages qui en sont fait mais aussi des pratiques qui les suscitent, les créent ou les transforment. Il s'agit donc de concevoir les halls d'entrée comme un espace de circulation et de communication entre des modes de vie et donc de saisir les moments et les situations dans lesquels le lien social se construit ou se dégrade (Joseph, 1998:111).

Si au cours de ce chapitre, quelques incursions seront faites du côté des immeubles sans services de gardiennage, c'est avant tout l'analyse du fonctionnement des entrées de logement qui possèdent un tel système qui retiendra toute notre attention, étant donné que les réflexions exposées ci-dessous doivent leurs origines à ma participation à un groupe de recherche sur le système de gardiennage à Barcelone⁴. C'est pour cela que je commencerai par un rapide survol de l'étymologie des noms donnés à la profession et commenterai brièvement, en me basant sur la législation, ce que signifie le métier de gardien dans cette ville méditerranéenne ; puis, dans un deuxième temps, j'analyserai concrètement l'espace des halls. Dans cette description, et paraphrasant Sansot (1996:319), la *topologie devra l'emporter sur la psychologie: la conciergerie plutôt que la Concierge*. En effet, plus que la biographie ou l'histoire de vie du/de la gardien(ne), c'est bien davantage l'espace qu'occupe celui/celle-ci, ainsi que ses itinéraires au sein de l'immeuble et dans les rues adjacentes, qui retiendront toute notre attention. Une figure et un espace apparemment anodins, en tant qu'espace de transit ou comme figure d'intermédiaire, mais qui révèlent tous leurs sens si on les considère comme des « médiateurs » entre l'espace public de la rue et l'espace privé de la domesticité et de la privacité. Je terminerai finalement cette première esquisse,

⁴Je tiens ici à remercier toute l'équipe barcelonaise (Maria del Mar Maragall, Flora Muñoz, Gastón Bosio, Gabriela de la Peña, Pili Diaz Giner, Gerard Horta, Pablo Romero, Laia Sanz, Laura Nuñez et Julie Rouault) qui m'a autorisée à utiliser les données de la recherche pour l'élaboration de ce chapitre. Cette recherche collective, dirigée par le professeur Joan Bestard, s'est déroulée de janvier 2002 à juillet 2004 et a été intitulée: *Les porteries a Barcelona: entre l'espai públic i l'espai privat*. Pour plus de détails, se référer aux deux ouvrages collectifs parus, suite aux projets français et catalan, mentionnés dans les notes introductives.

en ouvrant le débat sur la possibilité d'une ethnographie des relations de voisinage.

Considérations terminologiques.....

La dernière convention collective des Employés d'Immeubles Urbains (EFU ou *Empleados de Fincas Urbanas*) définit quatre catégories de personnel: les *porteros* (ou *porters* en catalan) et *conserjes* (*conserges*) à plein-temps et ceux à temps partiel. Ces différentes dénominations traduisent des nuances quant au nombre d'heures consacrées à la profession ainsi qu'au lieu de résidence, les *porteros/porters* vivant sur leur lieu de travail, alors que les *conserjes/conserges* habitent ailleurs.

Afin de ne pas confondre ces notions avec les termes français qui ne sont pas tout à fait similaires, j'utiliserai les termes de « portier » et « concierge » lorsque je voudrai préciser si la personne habite ou non sur son lieu de travail et celui de « gardien » ou d'EFU pour parler indistinctement des différents type d'employé(e)s d'immeubles urbains.

De même, le terme de *portería* (en espagnol) ou *porteria* (en catalan) ne recoupe pas exactement l'idée de la loge française. L'aspect de cette institution barcelonaise est extrêmement variable: depuis la loge qui jouxte le logement de fonction, typiquement française, jusqu'à une sorte de guichet ou de comptoir, ou encore une simple table faisant office de bureau, voire rien du tout. Généralement l'espace change de dénomination officielle et devient une *conserjería / consergería* quand la personne qui y travaille n'est plus un portier mais un concierge. On peut observer ces changements sur les sonnettes près de la porte d'entrée. Cependant bien souvent, même si c'est un/e concierge qui y travaille, les habitants et visiteurs continuent à désigner cet espace par son ancien terme. D'ailleurs, plus que l'espace spécifique, réservé au gardien, ce terme tend à désigner son « champ » d'action, avec ou sans logement de fonction, et dans lequel on pourrait inclure, non seulement le hall et la porte d'entrée, voire une certaine portion de trottoir, mais encore les escaliers, ascenseurs, couloirs, caves, etc.

Deux néologismes, qui traduisent une nouvelle situation, sont recensés dans les dictionnaires espagnols dans le courant des années 90. Ce sont ceux de

videoportero et de *portero electrónico*, des gardiens mécanisés et virtualisés ; substituts modernes des amulettes fixées au dessus des portes d'entrée et qui servaient à protéger et à en purifier le passage? Le *portero electrónico* est défini par la *Real Academia Española*, dans son édition de 1992, comme le « mécanisme électrique qui permet d'ouvrir la porte d'entrée des immeubles, depuis l'intérieur de l'appartement et qui est accompagné d'un système téléphonique permettant de savoir qui appelle ». Le *videoportero*, quant à lui, est une variante encore plus sophistiquée de ce dernier, étant décrit par Moliner (1998) comme un *portero electrónico* muni d'une caméra et d'un écran de télévision. Signe d'une nouvelle ère... Car, comme l'écrit Rybczynski (1997: 32),

les mots ont leur importance. La langue n'est pas seulement un moyen, comme une tuyauterie, c'est le reflet de nos pensées. Nous n'employons pas les mots uniquement pour décrire des choses mais aussi pour exprimer des idées, l'apparition de nouveaux termes dans la langue étant le signe de l'introduction simultanée d'une idée dans la conscience.

..... et points de repère historiques

Le portier, figure traditionnellement attachée au service domestique, était un signe de distinction dans les maisons aristocratiques et bourgeoises. Leurs ancêtres ont probablement été les gardiens de palais, couvents, bâtiments publics et autres, telle que nous l'explique Deaucourt (1992) dans son analyse des conciergeries parisiennes et telle que nous le laisse entrepercevoir l'étymologie du mot (voir annexe 1). Ces derniers avaient pour rôle d'ouvrir et de fermer la porte et d'empêcher la sortie de l'immeuble des autres employés de service. Au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle, parallèlement à l'augmentation d'immeubles à appartements (c'est-à-dire où cohabitaient plusieurs familles), le métier de portier s'est développé notablement et s'est vu attribuer de nouvelles fonctions, en lien, cette fois-ci, avec la gestion de la vie collective.

En effet, comme le souligne Muñoz (2006 : 11-60), dès la fin du XVIIIème siècle s'instaure à Barcelone un nouveau modèle de cohabitation [*casa de*

veïns entre mitgeres] qui s'inspire de l'ancienne maison d'artisan et qui deviendra le modèle de base de la croissance urbaine dès le milieu du XIX^{ème} siècle. Dès lors, l'immeuble s'organise autour de l'axe vertical que constitue l'escalier communautaire (*escala de veïns*), situé au centre du bâtiment, afin de faciliter, à chaque étage, l'accès aux différents appartements. L'escalier d'origine, transformé pour que les appartements aient un accès plus direct à la rue, constitue alors l'épine dorsale de l'ensemble de l'immeuble collectif. Dans ce contexte, la présence d'un portier, tout comme l'ornementation de l'escalier⁵, était clairement une marque de distinction, symbolisant ordre, propreté et surveillance. Il rehaussait le standing de l'immeuble collectif, dévalorisé par rapport au modèle du logement individuel. Ce personnage devint ainsi un élément clé de la cohabitation.

La figure de gardien, à Barcelone, a connu, au cours du XX^{ème} siècle, des transformations qui peuvent être mises en relation avec les changements sociaux qui se sont produits dans la société espagnole, comme l'a parfaitement mis en évidence Bosio (2004) dans son article qui analyse la manière de mettre en scène la figure de gardien, dans la production cinématographique espagnole des 50 dernières années. La guerre civile, le régime franquiste, ainsi que l'émigration massive des populations rurales vers les villes entre 1960 et 1970, puis l'instauration de la démocratie, à partir de 1975, avec l'émergence de nouvelles formes d'associationnisme sont des événements qui ont fortement marqué et transformé les conditions de travail de cette profession. Plutôt que de prédire la disparition de ce métier, comme tendent à le faire les représentants syndicaux interviewés, il serait plus judicieux d'affirmer que le gardiennage, à Barcelone, connaît paradoxalement de nombreuses variations.

⁵ Daly, dans son livre sur *l'Architecture privée au XIX^{ème} siècle* (1872, cité par Guerrand, 1987 :331), mentionne que dans les immeubles réservés à la classe dominante, l'escalier s'impose d'emblée. Ce n'est pas un simple espace de distribution mais bien un lieu de représentation, d'où la rampe travaillée, les lampadaires, les statues en divers matériaux.

Tableau 1: Des chiffres qui parlent?

D'après les estimations du président de l'Association syndicale des EFU, il y a actuellement à Barcelone environ 2.900 gardiens d'immeubles.

Dans les années 60-70, il y en aurait eu près de 9.000.

S'il est difficile de faire parler les chiffres que nous avons réussis à obtenir, ils permettent néanmoins de corroborer les intuitions de notre interlocuteur, concernant la baisse de personnel, embauché au cours des 10 dernières années.

Ces chiffres, de par leur manque de détail pour l'année 1970, permettent de nous faire penser à un certain raffinement dans les méthodes de surveillance des immeubles urbains.

Nombre d'immeubles destinés au logement familial et ses services 1970

	Portería		Total immeuble	% portería par quartier		% portería par rapport au % de la ville	
	Oui	Non		% sans portería	% sans portería		
Distrito 1	635	2.276	2.911	21,81	78,19	1,11	3,98
Distrito 2	1.078	2.720	3.798	28,38	71,62	1,88	4,75
Distrito 3	2.215	4.882	7.097	31,21	68,79	3,87	8,53
Distrito 4	1.668	1.302	2.970	56,16	43,84	2,91	2,27
Distrito 5	333	1.804	2.137	15,58	84,42	0,58	3,15
Distrito 6	1.566	462	2.028	77,22	22,78	2,74	0,81
Distrito 7	700	4.120	4.820	14,52	85,48	1,22	7,20
Distrito 8	1.554	5.735	7.289	21,32	78,68	2,71	10,02
Distrito 9	1.434	5.081	6.515	22,01	77,99	2,50	8,88
Distrito 10	999	4.199	5.198	19,22	80,78	1,75	7,33
Distrito 11	1.455	1.083	2.538	57,33	42,67	2,54	1,89
Distrito 12	1.425	8.522	9.947	14,33	85,67	2,49	14,89
TOTAL:	15.062	42.186	57.248			26,31	73,69
							100,0000

Sources: Cens d'edificis, 1970. Institut d'Estadística de Catalunya

Nombre d'immeubles destinés au logement familial et leurs services 1990 , 2001

	1990		2001	
	Nombre	%	Nombre	%
Nombre d'Immeuble	68.900	100,00	74.823	100,00
Portería avec interphone uniquement	32.985	47,87	50.264	67,18
Portería avec personnel uniquement	711	1,03	427	0,57
Portería avec système mixte	7.116	10,33	5.403	7,22
Portería sans interphone ni personnel	28.088	40,77	18.729	25,03
Total portería avec personnel	7.827	11,36	5.830	7,79

Sources:

Nombre d'immeubles destinés au logement familial en fonction des services et par quartier, 1990

Quartier	Nombre d'Immeuble		<i>Porteria avec interphone uniquement</i>		<i>Porteria avec personnel uniquement</i>		<i>Porteria sans interphone ni personnel</i>	
	Nombre*	% du total de BCN	Nombre	% du total du quartier	Nombre	% du total du quartier	Nombre	% du total du quartier
Ciutat Vella	5.687	8,35	3668	64,5	253	4,4	1.766	31,05
Eixample	7.766	11,40	4388	56,5	2.722	35	656	8,45
Sants - Montjuic	7.113	10,44	3905	54,9	321	4,5	2.887	40,59
Les Corts	2.514	3,69	895	35,6	723	28,7	896	35,64
Sarrià - Sant Gervasi	7.289	10,70	2347	32,2	2.264	31	2.678	36,74
Gràcia	6.690	9,82	3479	52	611	9,2	2.600	38,87
Horta Guinardó	9.840	14,44	4172	42,4	303	3,1	5.365	54,52
Nou Barris	7.622	11,19	3948	51,8	153	2	3.521	46,19
Sant Andreu	7.003	10,28	2661	38	219	3,1	4.123	58,87
Sant Martí	6.596	9,68	3522	53,4	258	3,9	2.816	42,69
Total	68.119	100,00	32.985		7.827		27.307	

* Chiffres calculés par nous-même à partir du pourcentage du total par quartier, d'où l'existence d'un léger décalage entre le total des immeubles destinés au logement de ce tableau et celui du tableau antérieur.

Source : Cens d'Edificis 1990. Instituto Nacional de Estadística. Institut d'Estadística de Catalunya

Si, en effet, le nombre de portier a considérablement diminué depuis la transition démocratique⁶ et si, lorsqu'un service de gardiennage est maintenu, les portiers se voient, de plus en plus fréquemment, remplacer par des concierges, il n'y a pas de nouvelles constructions où ne soient installés un interphone voire même une vidéo-caméra, accompagné(s) le plus souvent d'un services de nettoyage ou/et de sécurité.

D'autre part, il ne faut pas oublier que le gardiennage, depuis son apparition à Barcelone, est avant tout associé à un certain standing de vie. Le décret royal de 1908 qui obligeait les propriétaires d'immeubles à embaucher un service de gardiennage pour les villes de Barcelone et Madrid, n'y a été qu'inégalement appliqué. D'ailleurs, dans le texte même du Décret, au dernier paragraphe (*último transitorio*), il est précisé que

si l'entrée de l'immeuble ne permet pas d'y aménager une loge, les propriétaires devront choisir soit de maintenir la porte d'entrée toujours fermée, en y installant non seulement des sonnettes électriques pour chaque appartement mais également un système de fermeture automatique ; soit d'embaucher une personne de confiance qui prenne soin de plusieurs immeubles mais jamais plus de 10 à la fois, le nombre d'immeuble que peut surveiller une seule personne étant alors fixé par le Gouverneur au cas par cas.

Ainsi, malgré l'obligation de fournir un service de gardiennage à chaque immeuble, les loges continueront avant tout d'être une marque de prestige des maisons de bonne famille, un filtre de « l'extérieur vers l'intérieur ». L'analyse du recensement municipal de 1930 réalisé par Oyón (2001 :131), confirme cette application inégale du Décret de 1908:

le tableau est assez clair, écrit-il, tout l'*Eixample* où habitent des classes moyennes et aisées, dispose de ce type de commodité, alors que ce phénomène diminue au fur et à mesure que nous nous éloignons de cette

⁶Selon Fabre et Huertas (1993 :26), c'est la crise des années 70 qui a imposé les interphones (*porters automàtics*), à quoi l'on peut ajouter les réglementations (Ordonnances des années 70 puis les Conventions collectives) toujours plus strictes sur les conditions d'embauche des EFU.

zone. Comme il est facile de le supposer, les immeubles avec une loge sont beaucoup plus rares dans les secteurs ouvriers de la ville.

Avec le Décret de 1908, et pour justifier cette obligation de la présence d'un portier dans tous les immeubles urbains, on invoque la nécessité de contrôler les allés et venues dans la cage d'escalier et pour cela, on accorde à cette personne des tâches qui dépassent largement les simples relations de voisinage. Ce décret définit les *porteros* comme « des agents de l'autorité » (art. 5) et explique que

en plus des obligations que les propriétaires leur imposent, les *porteros* devront surveiller l'entrée principale, les escaliers et les parties communes à la disposition des locataires ; empêcher les délits et infractions au règlements dans ces espaces et d'en informer la Mairie, le Commissariat de l'arrondissement ou l'Inspection de Surveillance où cas où il s'en produirait. [...] Les *porteros* seront tenus également de toujours communiquer toutes informations véridiques ou tous soupçons fondés qu'ils puissent obtenir sur les délits qui pourraient se produire chez les habitants de l'immeuble (art. 4).

Quant à la désignation du *portero*, si elle est à la charge des propriétaires, le décret fait remarquer que cela devra être une « personne aux bonnes mœurs et sans antécédents pénaux » et comme garantie, ce sont les autorités qui en permettent, en dernière instance, la nomination. Le décret propose un registre d'aspirants à la profession qui se compose de gradés et retraités de la *Guardia civil*, d'individus du corps de sécurité et de gardes municipaux actifs ou retraités, de *serenos* municipaux ou particuliers et autres fonctionnaires municipaux.

On pourrait considérer ce Décret comme l'acte fondateur de la profession. À sa suite, les droits et devoirs des gardiens seront définis de manière toujours plus détaillée, à coup de décrets et de réglementations, pour culminer avec les conventions collectives, au début des années 1980, qui fixent très exactement

les conditions de travail de ce métier⁷. Les diverses législations qui se succèdent, réitèrent, bien que de manière chaque fois moins explicite, la position ambiguë du gardien entre celle du surveillant - protecteur à l'égard du bâti et des habitants et celle du contrôleur - inquisiteur. En 1967, il est stipulé que le gardien « se gardera qu'aucune personne étrangère n'altère l'ordre dans l'immeuble ou ne perturbe la tranquillité du voisinage » (art. 7). Dans l'Ordonnance de 1977, les EFU ne sont plus tenus de répondre aux questions des agents de l'ordre mais doivent

recevoir aimablement les personnes qui sollicitent des nouvelles des habitants de l'immeuble et des occupants des locaux adjacents, à la condition que ces informations ne soient pas de caractère confidentiel, ni ne portent atteinte à la dignité de ceux-ci, devant ainsi oeuvrer avec la plus grande discrétion (ch.3, art.14, sect. 3).

Quant aux droits des gardiens, ils sont établis de plus en plus clairement et concernent avant tout le salaire minimum, qui dans un premier temps, était calculé en fonction de la rente des locataires ou, dans le cas de propriétaires, de la valeur de l'appartement puis sera établi par les conventions collectives. Les vacances, bonus et autres rétributions pour des services supplémentaires seront également clairement réglementés, au fil des ans. Dans l'Ordonnance de 1967, on commence à s'inquiéter des conditions de logement du gardien qui sera gratuit et « qui réunira des conditions précises d'hygiène et de convenances » (art.19), avec un ayant-droit aux services d'eau et d'électricité. C'est ainsi que peu à peu les droits et obligations concernant le logement du gardien sont fixés. Ce même texte de loi stipule qu'en cas d'accident et de maladie, le gardien peut continuer à bénéficier de son logement durant un délai maximum d'un an ; et en cas de mort, de retraite ou de maladie longue, le gardien ou sa famille doit abandonner la loge, sauf si un parent qui a déjà cohabité dans la loge pendant une période de plus de six mois, se responsabilise du maintien de l'immeuble.

⁷ Pour un panorama général de l'évolution des textes de lois concernant le métier des gardiens, se référer à l'annexe 2.

De même, peu à peu, des articles permettront aux propriétaires d'immeubles urbains de faire abstraction de l'obligation d'avoir un gardien dans leur(s) immeuble(s). À la fin des années 50, début des années 60, la Délégation du Travail autorise la suppression du poste, pour des raisons économiques. Dans ce cas, « c'est l'un des copropriétaires, désigné par l'ensemble de la Communauté de propriétaire, qui réalisera les tâches de gardien », précise la Réglementation de 1962. Les applications de ces réglementations sur les manières de surveiller et d'entretenir les espaces communs des bâtiments, ainsi que les changements dans la définition des tâches du gardien, ne sont donc pas sans influencer sur ce qui se passe à l'intérieur des halls d'entrée. Que se soit l'introduction de l'éclairage électrique ou celui de l'ascenseur qui date du début du XX^{ème} siècle⁸ ou, plus récemment l'apparition de boîte aux lettres dont l'installation est décrétée obligatoire en 1962 (Fabre et Huertas, 1993:27), ou encore les modifications dans le système de ramassage des poubelles⁹, ces nouvelles technologies changent les habitudes des habitants et ne sont pas sans modifier les tâches et obligations des gardiens. Une gardienne (*portera*) avec une expérience de plus de 40 ans dans le métier, considère qu'actuellement, son travail est plus facile, « moins esclave », parce qu'elle a un horaire clairement établi; qu'elle est plus tranquille et qu'elle a moins de problème qu'auparavant, parce qu'elle a moins de responsabilités, ne devant plus encaisser les loyers des locataires de l'immeuble, n'ayant plus à leur distribuer le courrier, ni à ramasser leur poubelles.

Ces modifications dans les manières de fonctionner de l'immeuble, non seulement sont dues aux avancées technologiques, mais également à un

⁸ Inventé en 1867 par l'ingénieur Léon Édoux, il ne sera d'usage courant qu'après 1900. La tradition établit que le premier ascenseur électrique à Barcelone a été introduit en 1897 au Passeig de Sant Joan, mais ce n'est que le 4 mars 1902, que la première réglementation concernant l'installation de tels appareils voit le jour. Dans celle-ci, l'Ajuntament de Barcelona établit la vitesse maximum à laquelle les ascenseurs peuvent monter et descendre (Fabre et Huertas, 1993 :30).

⁹ Les sacs poubelles furent introduits en 1968. Avant cela, les gens laissaient devant la porte un saut (la *galleda*) et le ramasseur d'ordure (l'*escombriaire*) les vidait un à un dans le camion poubelle. Au début des années 70, s'implante la technique des containers. A Barcelone, écrivent Fabre et Huertas (1993: 222), « nous sommes passé de la charette (carro de la *brossa*), tirée par un cheval à des camions-poubelles (*baluernes*) qui remplissent la nuit de leur cris stridents, des voeux de fin d'année du ramasseur de poubelle (l'*escombriaire*) aux marginaux qui survivent en rassemblant des cartons, de la *gallada* où, chaque jour, on posait soigneusement une feuille de papier, avant de commencer à la remplir, aux coins de rues envahis par des sacs poubelle puants ».

changement de population, qui, selon cette gardienne (*portería* 15)¹⁰, est plus distante qu'avant, moins familière, moins commère (*chafardera*) et moins problématique aussi. Ils entrent et ils sortent sans trop s'inquiéter de ce qui se passe chez le voisin, ni d'ailleurs dans l'immeuble en général. De même, Sonia (*portería* 25) considère que les anciens locataires étaient plus exigeants alors que les nouveaux venus ont une autre conception de sa fonction:

Avant on me demandait de rendre beaucoup plus de services en dehors de mes horaires et ça, ça me gênait (me fastidiaba) et ça me rendait très anxieuse (me creaba mucha ansiedad). J'me sentais comme leur bonne à tout faire (me sentía como una sirvienta de ellos). Après avec les nouveaux, les gens se sont rendus compte que c'est un travail comme les autres et qu'il est pas moins digne qu'un autre. Les nouveaux et surtout les jeunes méprisent moins mon travail, on a une relation plus d'égal à égal, même si ce travail continue d'être un travail esclave.

Nouvelles générations, nouvelles manières de faire, air du temps qui change et qui n'est pas inscrit dans des réglementations mais qui s'y reflète puisque, par exemple, dans la convention collective de 2001-2003, il est stipulé que les habitants qui désirent que le gardien s'occupe de leur courrier recommandé devront l'y autoriser par écrit (art.36, 12).

Réglementations et conventions collectives qui en disent donc non seulement beaucoup sur les conditions du métier mais également sur le contrôle des accès au immeuble et donc sur leur degré d'ouverture et de fermeture envers l'extérieur.

Il faut enfin souligner qu'à Barcelone, tous les immeubles n'ont pas forcément un gardien. Généralement, à l'entrée se trouvent des interphones qui permettent de communiquer avec les personnes à l'intérieur du bâtiment et celles-ci ont généralement un bouton qui leur permettent d'ouvrir la porte depuis chez elles. Le système du digicode n'est pas fréquent. Seuls encore quelques bâtiments au centre de la Ville, ne possèdent ni gardien, ni interphone. La porte

¹⁰ Pour plus de détails concernant les interviewés et le déroulement du travail de terrain, se référer à l'annexe 3.

d'entrée est alors munie d'un vieux heurtoir, dont presque plus personne ne connaît encore les modalités d'usage¹¹. Parfois de nouveaux codes s'installent, mais le plus souvent les visiteurs frappent la porte par petits coups saccadés jusqu'à ce qu'un des habitants se penche à la fenêtre pour savoir ce qu'ils désirent. D'autres installent des interphones artisanaux où s'entremêlent des systèmes de corde et de sonnettes individuelles, comme j'ai pu l'observer, à plusieurs reprises, dans la Vieille Ville.

Dans les immeubles sans gardiennage, le maintien de l'escalier est à la charge de chaque habitant. Généralement, les voisins de palier nettoient, à tour de rôle, leur palier et la partie de l'escalier qui va jusqu'à l'étage inférieur. Chacun remplit sa tâche à sa manière, en la réalisant soi-même ou en embauchant une femme de ménage pour l'accomplir. À chaque étage, le visiteur peut lire les exigences de propreté entre les voisins de chaque palier. On peut, en effet, passer d'une entrée impeccablement tenue, à un premier étage négligé pour trouver à nouveau un deuxième et troisième étage très bien tenu, etc.

Hypothèses concernant les tendances actuelles de la profession de gardien

Parmi les nouvelles tendances du métier de gardiennage que nous avons pu observer au cours de notre enquête, mentionnons d'abord une certaine masculinisation de la profession et un rajeunissement de la population des gardien(ne)s. Si, une fois l'interdiction levée¹², cette profession semble s'être convertie en une profession féminine (à en croire nos interlocuteurs et l'image dominante de la *portera* dans les productions littéraires et cinématographiques

¹¹On trouve une description détaillée du fonctionnement de ces codes d'appel dans Fabre et Huertas (1993 : 20-21).

¹² Le décret de 1908 reconnaît l'existence de femmes dans les loges mais établit qu'à partir de cette date, seuls des hommes peuvent être embauchés pour cette profession. On ne peut donc plus choisir de femmes, sauf si « les fils de veuves ou les neveux directs de celles-ci [*sobrinos carnales*] qui ont vécu en leur compagnie, le demandent en leur nom et peuvent accréditer qu'ils ont plus de 18 ans » (art. 1). La réglementation de 1967 qui reprend des éléments du Décret de 1908, en ce qui concerne le profil des possibles aspirants, ne laisse cependant rien entrevoir sur l'impossibilité d'embaucher des femmes pour ce métier.

de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle¹³), et si la profession a été exercée, avant tout, par des personnes récemment arrivées en ville, selon la plupart des témoignages recueillis, actuellement celle-ci semble à nouveau se masculiniser¹⁴ et se « catalaniser », dans le sens où les personnes qui l'exercent sont de plus en plus de jeunes hommes ou de jeunes couples, nés à Barcelone¹⁵.

Souvent les histoires de gardiens sont liées à des processus migratoires. La profession pendant de nombreuses années s'est nourrie d'immigrants qui arrivant en ville, trouvaient dans ce métier un moyen de résoudre un problème de logement et de travail. Si actuellement ce phénomène semble s'atténuer, certaines loges continuent cependant d'être une porte d'entrée et d'intégration pour les nouveaux venus. Un représentant d'un des syndicats interviewés explique qu'il a vu dans les quartiers chics de Barcelone « des Péruviens, comme ça, avec leur blouse de travail bleue et ... comme portiers »¹⁶. Nous avons pu observer une *portería* tenue par une femme voilée à la droite de l'Eixample avec qui nous n'avons cependant pas pu nous entretenir, et dans le quartier de Sarrià – Sant Gervasi nous avons rencontré une femme d'origine Philippines, mariée à un Catalan qui travaille à la *portería* 24. Ces données ne nous permettent donc pas de tirer des conclusions générales concernant le facteur intégrateur de ce métier pour des populations venant de l'extérieur. Le cas de Sonia, avec qui nous nous sommes entretenues longuement, même s'il n'est peut-être pas représentatif est cependant assez significatif des difficultés rencontrées par les nouveaux gardiens. Celle-ci a commencé à travailler à la

¹³ A ce sujet voir le chapitre de Gerard Horta consacré à l'analyse de textes littéraires du livre collectif Bestard (2006 : 149-180), ainsi que l'article de Gaston Bosio (2004) sur le cinéma. Fabre & alii (1993) précisent également qu'il existe toute une littérature populaire sur la *portera* et en donnent quelques références.

¹⁴ Observation que Fabre et Huertas (1993 :26) font également, lorsqu'ils soulignent que « seuls survivent les gardiens dans les quartiers élégants (*barris elegants*) et qu'il y a plus d'hommes que de femmes qui exercent le métier ».

¹⁵ Pour une comparaison des trajectoires de gardien(ne)s sur le point de prendre leur retraite et les nouvelles générations, se référer au sous-chapitre « Les gardiens à Barcelone, du portier au concierge », écrit avec Joan Bestard, du livre collectif en français (De Villanova, Bonnin, 2006 : 153-182) et le chapitre « Situació actual » du livre catalan (Bestard, 2006 : 61-84).

¹⁶ D'après lui, c'est grâce aux contacts informels établis par leur épouse ou par des parents proches (généralement de gentes féminines) qui travaillent comme femmes d'ouvrage que ces personnes obtiennent ces postes, en commençant parfois par être chauffeur ou en combinant les deux fonctions. Sans pouvoir détailler la situation, soulignons l'importance des contacts personnels ou familiaux pour accéder au poste de gardien que nous avons retrouvé dans la majorité des cas étudiés.

portería 25, à l'époque des Jeux Olympiques. Avant de s'y installer, elle n'était jamais venue à Barcelone. Elle avait décidé de quitter son petit village en Aragón, situé à environ 3 heures de voiture de là où elle travaillait, avec son fils de quelques mois, afin de se rapprocher de son mari qui travaillait à Barcelone déjà depuis plusieurs années. Décision qui a été facilitée par le fait que le nouveau métier qu'elle allait commencer lui permettait d'accéder à un logement :

J'ai commencé à travailler ici pour être plus proche de mon mari. Avec un bébé, c'est pas une vie de se voir seulement le week-end. Alors quand le neveu de mon mari nous a dit que sa mère allait partir à la retraite, on s'est tout de suite dit que ça pourrait être une solution. Elle nous a aidé à ce que j'obtienne le poste qu'elle allait laisser et ça a marché. Maintenant, dès qu'on peut on rentre au village pour passer des longs week-end ou les vacances. Quand j' suis arrivée à Barcelone, j' connaissais rien et heureusement que j' parlais déjà catalan, ça m'a bien servi. J' me souviens que la première fois que j'ai dû aller chez le gérant, je comptais les arrêts de bus pour ne pas m' tromper (rires).

En ce qui concerne la masculinisation du métier, elle est le reflet de changements plus généraux qui concernent la société catalane dans son ensemble, telle que la professionnalisation du métier¹⁷ au travers des conventions collectives et plus concrètement les modifications dues à une nouvelle conception des rôles masculins et féminins dans cette société.

Pour essayer de saisir ce changement dans la perception du rapport des sexes et en suivant le schéma proposé par De Singly (2001), concernant les deux dimensions de l'individualisme contemporain (voir tableau ci-dessous), il aurait pu être intéressant de comparer la manière dont les différents gardiens d'immeuble conçoivent leur métier et comment ils se positionnent par rapport à celui-ci, sachant que les tâches accomplies relèvent davantage de l'individualisme relationnel que celui de marché. Comment les gardiens

¹⁷ Perrot (1999 : 180-182), dans son analyse historique de la fonction des domestiques en France signale que la féminisation du métier, ainsi que sa prolétarianisation correspondent à une époque où cette profession est dévalorisée, à cause des changements de valeurs que connaissent les familles bourgeoises et aristocratiques.

hommes gèrent-ils le fait d'accomplir des tâches ménagères, généralement connotées féminines? Lorsqu'ils vivent en couple avec des enfants, qui gère les tâches domestiques à l'intérieur de la loge ? Lorsque les gardiennes sont des femmes, est-ce que leur mari participe d'une manière ou d'une autre aux travaux de maintenance de l'immeuble ? Comment se positionnent les femmes gardiennes vis-à-vis de leur devoir de maintenir l'ordre dans l'immeuble, tâche qui renvoie davantage à la sphère masculine ? On peut donc se demander s'il existe ou non une manière différente de pratiquer cette profession, selon une variable sexe.

Tableau 2.- Les deux dimensions de l'individualisme contemporain

Tiré de De Singly (2001 :164)

Individualisme de marché	Individualisme relationnel
Identité statutaire	Identité intime
Ressources : <i>Capitaux</i>	Ressources : <i>Qualités personnelles</i>
Objectif : <i>Réussite</i> <i>Être reconnu</i>	Objectif : <i>Épanouissement</i> <i>Être reconnu</i>
Moyens : <i>Concurrence</i>	Moyens : <i>Soutien relationnel, affection</i>
Résultante : <i>Supériorité sur le marché du travail</i>	Résultante : <i>Force des liens avec les enfants</i>
Dominante du genre : <i>Masculin</i>	Dominante du genre : <i>Féminin</i>

Sans oublier que même lorsque la polarité – qui tendait à définir les activités féminines comme intérieures, par opposition aux activités masculines tournées vers l'extérieur et s'arrêtant apparemment au seuil des maisons– semblait dominante, ce découpage était trop simple et suggérait une symétrie, un partage parfaitement ajusté de façon complémentaire, alors que les bornes pouvaient être déplacées et dans n'importe quel sens (Verdier, 1979 :338). On pourrait s'interroger sur ce qu'est aujourd'hui ce découpage dans le contexte des loges de gardien(ne)s barcelonaises. Est-ce vraiment possible de « désexuer » la distinction privé/public, c'est-à-dire de détacher la définition des

sphères de celle des rôles sexués, comme le propose Phillips (in : Ballmer Cao & alii, 2000:40) ?

Je pencherai plutôt du côté de Moller Okin (2000 :372) qui explique que

les concepts du public et du domestique ont non seulement servi à organiser la vie sociale de manière différente selon les périodes historiques (la production, par exemple, est totalement passée de la sphère domestique à la sphère publique, en l'espace des derniers trois cents ans) mais ils ont également eu des connotations très différentes (comme l'intimité, par exemple, qui ne fut perçue comme une caractéristique de la sphère privée qu'à partir de la fin du XVIIe siècle).

Je n'entrerai donc pas davantage dans ce débat, d'une part parce que les données recueillies, lors de mon terrain, ne me permettent pas d'aller plus loin mais aussi parce que, pour pouvoir y répondre, il faudrait non seulement approfondir l'analyse des changements vécus dans la profession de gardien mais également analyser ceux qui ont eu cours dans l'ensemble de la société barcelonaise. Carver (1996), dans son texte traduit en français dans le recueil d'article dirigé par Ballmer Cao, Mottier et Sgier (2000), met l'accent sur le fait que la structuration traditionnelle des sphères a non seulement des conséquences pour les femmes mais également pour l'homme. Comme le souligne très clairement Teresa Forcades (2003), l'émergence de nouvelles valeurs féminines provoque un bouleversement dans les relations traditionnelles hommes-femmes et dans l'organisation familiale en général qui déconcertent autant les hommes que les femmes¹⁸.

¹⁸ De même, la structuration traditionnelle des sphères a également eu des conséquences pour l'homme, comme le souligne Yvonne Verdier (1979) dans les conclusions de son livre qui cherche à « saisir les caractères originaux de la position des femmes dans la société paysanne française traditionnelle », c'est-à-dire avant le tournant des années 60. Cette auteure fait remarquer que si un homme passait la borne de la répartition des tâches, il était affublé du terme méprisant de *fanoche*, d'homme qui fait la femme et par conséquent qui n'est plus un homme. Or, à partir des années 60, « si le champ d'action des hommes s'agrandit, s'ils entrent dans les cuisines sans se faire traiter de fanoche, écornant le principe de la répartition des tâches et surtout inversant le sens traditionnel de leur recouvrement, en même temps celui des femmes perd sa spécificité [...] et surtout se réduit. Cette réduction est perçue comme une exclusion » (Verdier, 1979 :346). A Minot, selon la description de ce village que nous fait Yvonne Verdier à la fin des années 70, le retranchement des femmes dans les maisons est une expérience récente, qui s'est vue nettement accentuée dans les années 60. Non seulement les

Une autre tendance observée et déjà évoquée dans le sous-chapitre précédent, concerne la lente et apparemment inéluctable disparition de cette figure. Tout comme, le *sereno* et le *vigilante*¹⁹ semblaient voués à disparaître

femmes ne côtoient plus les hommes dans leurs travaux mais encore elles n'effectuent plus aucun de leurs travaux ensemble, entre elles. Conclusions qui se rapprochent des constats faits par Kaufmann (1992) sur les changements vécus dans la relation de couple au travers de l'analyse de leur manière de prendre soin de leur linge. Voir à ce sujet également Godelier (2004). Quant à Murillo, elle a démontré comment, sous le prétexte de la nature, de profondes inégalités entre les sexes se sont imposées, quant aux possibilités d'usages des différents espaces (1996 :30-73).

¹⁹ Pour l'étymologie de ces mots, voir l'annexe 1. Brièvement, je mentionnerai que, suivant les témoignages recueillis et d'après les écrits de Fabre et Huertas (1993 :29), « depuis très longtemps et jusqu'au début des années 70 à Barcelone, et, semblerait-il, un peu plus tard pour Madrid », si les portiers surveillaient, depuis leur loge, le va-et-vient dans les immeubles, de jour, la nuit c'était au tour de deux autres personnages clés du quartier (le *vigilante* et le *sereno*) de surveiller l'accès aux entrées des maisons ainsi que les déplacements dans les rues adjacentes. Entre 1977 et 1980, les 487 personnes qui exerçaient encore cette fonction furent transférées au corps de police municipal (Fabre et Huertas, 1993 : 29-30). Jusqu'alors, Barcelone était quadrillée par des employés de la Ville qui travaillaient par équipes de deux, chacune ayant une certaine portion de quartier à surveiller. Dans l'Eixample, leur zone d'action aurait représenté un damier d'environ trois rues horizontales sur trois verticales. Cette petite équipe nocturne « était chargée d'aider les citoyens de 10 heures du soir à 6 heures du matin, d'aller chez le pharmacien chercher des médicaments urgents, d'aviser le médecin d'une urgence, poursuivre des cambrioleurs, protéger l'honneur des personnes honorables, ... » (Espinass & alii, 1965). En 1891, *serenos* et *vigilantes* étaient l'objet de réglementations municipale très détaillée et complexes (Fabre et Huertas, 1993 :29). Tous deux portaient un uniforme bien qu'ils ne fussent pas toujours fonctionnaires de la ville. Les *serenos*, selon le dictionnaire de Clavé portaient une blouse de travail et une casquette bleues. Ailleurs, il est précisé que « le *sereno* portait un képi avec une frange rouge, celle du *vigilante* était verte » (Espinass & alii, 1965). Selon les versions, c'est l'un ou l'autre qui possédait les clés –réunies autour d'un immense anneau– de toutes les portes d'entrée des immeubles du secteur dont ils étaient les gardiens et ils se baladaient avec un long bâton qu'ils frappaient sur le sol pour que les habitants sachent où les trouver. Ces deux compères avaient, de plus, généralement leur bar ou un autre espace attitré. Les habitants savaient donc où aller les chercher, s'ils ne répondaient pas à leur appel, car tout le monde ne sortait pas avec la clé de son immeuble. Dans ce cas, celui qui désirait rentrer chez lui, frappait trois coups dans ses mains pour les appeler et pour qu'ils lui ouvre la porte d'entrée de son immeuble. « L'art de trouver le *vigilante* n'est pas facile. En théorie, il suffit de se placer devant la porte que vous voulez qu'il vous ouvre et vous commencez à frapper dans vos mains. S'il vous entend, il n'y a aucun doute qu'il viendra. Cependant il est probable qu'il ne vous entende pas. Parfois le secteur est grand et labyrinthique; le *vigilante* est allé ouvrir une porte à l'autre bout. En plus, en été, il y a beaucoup de bruit et en hiver il fait froid, le *vigilante* se réfugie alors dans un coin: un café ou un escalier » (Espinass & alii, 1965).

L'habitant des lieux pouvait ou non donner un pourboire à ce gardien de nuit en échange de son service. Celui-ci n'avait pas de salaire fixe mais gagnait, comme les gardiens de cette époque d'ailleurs, ce que les habitants voulaient bien leur laisser. À Noël, le *sereno* et le *vigilante* passaient de porte en porte pour demander leur étrennes en échange de quoi, ils offraient une carte de vœux, écrite généralement en espagnol et sur laquelle ils étaient représentés.

Le travail du *sereno* consistait également à vérifier que toutes les boutiques soient bien fermées et celui du *vigilante*, sous le franquisme, à disperser les groupes de plus de trois personnes. Lorsqu'il voyait un groupe plus grand, il leur disait « *Ne me compromettez pas!* » (« *jno me vayan a comprometer!* ») et d'après une personne interviewée (M. G.), comme tout le monde le connaissait et qu'il connaissait tout le monde, les personnes interpellées de la sorte lui

avec la démocratisation de la société espagnole, la figure du portier résisterait mal face aux avancées technologiques et à la professionnalisation du métier.

Le témoignage de Madame A.²⁰ qui habite, depuis sa naissance, dans un immeuble de Ciutat Vella, construit pendant la décennie 1880 sur des terres cédées par le Couvent de Saint-Augustin, reflète les changements connus dans la profession de gardiennage au cours du XXème siècle. Avant de lui céder la parole, mentionnons que les premières loges, à la fois lieu de travail et résidence, étaient le plus souvent situées sous les escaliers, à côté de la porte d'entrée. Dans d'autres cas, la loge était fragmentée entre une pièce en-bas, près de la porte d'entrée et une ou deux autres pièces, généralement au dernier étage de l'immeuble (ajoutée sur les toits plats des bâtiments avec un accès direct à la terrasse commune). La « sphère privée » se résumait donc bien souvent à un espace restreint, souvent sombre, humide et peu ventilé accompagné parfois d'une autre pièce à l'entresol ou sur les toits.

Le bâtiment où vit Madame A. est situé près de l'actuel théâtre Liceu et fut édifié sur ordre du propriétaire qui installa ses appartements au premier étage et le service domestique à l'entresol. L'immeuble a été construit avec une sorte de petit kiosque, sous l'escalier, protégé par une porte en verre aux dimensions restreintes et similaire à de nombreuses autres loges de fonction que nous avons pu rencontrer dans l'Eixample et qui datent également de la fin du XIXème siècle²¹. Cette pièce avait un accès sur la cour intérieure où se trouvait le logement du gardien proprement dit. Actuellement, ce deuxième espace prévu pour le service de gardiennage, sert d'entrepôt au local commercial situé au rez-de-chaussée du bâtiment. Cette cour avait un lavoir en marbre pour

obéissaient sans trop de problème. D'après un autre témoignage (celui de CCOO), la figure du *vigilante* était plus appréciée que celle du portier, même s'il savait tout également.

²⁰ Recueilli par Flora Muñoz dans le cadre de la recherche collective mentionnée en note 26 de la partie introductive.

²¹ Hereu & alii (1989), dans leur analyse des immeubles construits dans l'Eixample au cours de la deuxième moitié du XIXème siècle, soulignent les oscillations et la diversité des formes résidentielles qui vont des petits immeubles communautaires aux palais urbains, en passant par les « immeubles mixtes » où le propriétaire résidait au premier étage dans un appartement mieux conçu et plus spacieux que les autres et avec, parfois, une cage d'escalier différente de celle qui conduisait aux autres appartements de l'immeuble, ce qui produisait deux axes de circulation verticale au sein du bâtiment.

l'usage des propriétaires de l'immeuble et communiquait par une deuxième cage d'escalier avec les espaces du service domestique.

Au cours de ses 80 ans d'existence, Madame A. a connu trois générations de gardiens et actuellement l'immeuble ne dispose plus de ce service. Jusqu'avant la Guerre Civile, c'était un homme, Casimiro, qui exerçait la fonction de gardiennage, quoiqu'aidé de sa femme Conchita: « *C'était un homme parce que cela donnait du prestige à la maison, je te le dis, il portait un képi et un complet veston, un uniforme* ».

Tous deux venaient d'un petit village en Aragón. Ils furent remplacés, dans les années 1930, après avoir décidé de rentrer au village « *quand ils étaient déjà très très vieux* », par un autre couple d'Aragonais: Primitiva et un autre Casimiro. Cette fois-ci, Madame A. pense que c'était la femme qui avait été embauchée; en tout cas, c'était elle qui réalisait avant tout les tâches de gardiennage. Ils ont également quitté leur poste, à un âge avancé pour retourner dans leur village natal. Une femme seule, María, séparée ou veuve (notre témoin ne s'en souvient pas bien), est alors entrée en service, aux alentours des années 60. Cette personne provenait d'Andalousie, cette fois-ci. Cette nouvelle gardienne représentera un changement radical dans les relations avec les habitants et dans le concept même de gardiennage, selon notre interlocutrice.

Les deux premières générations de portiers travaillaient de 8 heures du matin jusqu'à 10 heures du soir, y compris le dimanche. L'horaire d'ouverture et de fermeture des portes d'entrée était dicté par les Ordonnances municipales. À cette époque, la porte d'entrée restait grande ouverte toute la journée. Pendant la journée, la gardienne était dans sa loge à l'entrée sous l'escalier d'où elle contrôlait les entrées et les sorties. Elle restait là toute la journée sans abandonner une minute son poste et elle faisait un roulement avec son mari à l'heure des repas, explique notre interlocutrice, tout en mentionnant un peu plus loin dans la conversation, que parfois, si elle devait s'absenter quelques instants, elle prévenait qu'elle devait partir et il ne se passait rien. En ce temps là, continue Madame A., « *il n'y avait ni contrat, ni normes, ni rien. Tout ça, ça*

vient plus tard ». Elle fait une longue liste des tâches quotidiennes accomplies par les gardiens de cette époque, entre autres, elle explique:

Au moment de nettoyer la cage d'escalier, il portait un tablier bleu, il allumait aussi les lumières de l'escalier à chaque étage, montait le journal aux habitants, transmettait les messages laissés par les visiteurs.

Notre interlocutrice met l'accent, comme on peut le constater, sur les services rendus par cette profession en laissant de côté l'aspect de surveillance et de contrôle qui, pour elle, relève d'une autre époque: « *il n'y avait pas de problème, ce n'était pas nécessaire* » et elle poursuit: « *c'était, comme vous dites vous autres, "cool", comme une communauté, il n'y a jamais eu de problème avec personne* ». Aucun des deux couples aragonais n'ont combiné le travail de portier avec une autre activité.

L'arrivée de María dans les années 60 a marqué un changement important par rapport à la situation antérieure:

À ce moment-là, il y avait des lois, il y avait déjà des contrats, la Sécurité Sociale, des horaires, une réglementation officielle [et avec cela les] « ça, ça ne me concerne pas; ça, ce n'est pas mon travail » [de la gardienne]; tout était réglementé, ordonné, prévu et plein d'embrouilles.

María avait un horaire de 8 heures par jour et au cours des ans elle ne travaillera plus qu'à mi-temps: « *C'est qu'on payait la gardienne et ça se répartissait entre tous les habitants et comme on était peu nombreux, on a décidé qu'elle ne ferait qu'un mi-temps* ». Cette dernière gardienne connaîtra l'introduction des éclairages automatiques, des boîtes aux lettres. Finalement, elle sera reçue dans un hospice pour personnes âgées et le gérant, avec l'aide des copropriétaires, décidera de supprimer ce poste. Peu après, un interphone sera installé, ainsi qu'un système d'ouverture automatique de la porte.

Ce témoignage qui illustre de manière exemplaire les changements de situation connus par cette profession – et dont l'élément principal concerne la

baisse notable des effectifs, soulignée par tous nos interlocuteurs et que les chiffres donnés par les représentants des différents syndicats et ceux trouvés dans les données statistiques actuelles corroborent (voir tableau 1, ci-dessus) – souligne une certaine tendance à la disparition de la figure de portier qui serait remplacée dans un premier temps par des concierges ou des portiers à mi-temps (sorte d'époque de transition), puis par des interphones. Certains donnent des raisons économiques pour expliquer que les gardiens ne vivent plus dans les immeubles qu'ils surveillent et entretiennent. Avant le portier ne gagnait pas un salaire très élevé mais, en échange, il était logé gratuitement. Actuellement avec les conventions collectives, il reçoit un salaire fixe. Le fait que le gardien vive sur son lieu de travail reviendrait donc trop cher pour les habitants de l'immeuble et prive les propriétaires des revenus d'un loyer. Ceci expliquerait, d'après un interlocuteur (M. G.), que les nouveaux bâtiments construits à Pedralbes ces deux dernières années ne prévoient plus d'appartement pour le portier. Les espaces libérés de la sorte deviennent des espaces communs, disponibles pour les habitants de l'immeuble et pour les réunions de propriétaires. Cet interlocuteur suggérait à mi-mots également que, mis à part les raisons économiques évoquées ci-dessus, il y aurait un certain sentiment de libération d'une population « *qui fait tache dans le paysage* ». En éliminant, la loge du gardien, on s'assure également de pouvoir enfin se débarrasser de ce personnage pittoresque « *qui fourre son nez partout* » et surtout qui n'a vraiment rien à voir avec le standing de Pedralbes (M. G.)²².

Dans certains secteurs relativement aisés et avec de nouvelles constructions, une nouvelle tendance semblerait donc se dégager. Les propriétaires d'un ou de plusieurs immeubles, voire d'un pâté de maison, embauchent, auprès d'entreprises de nettoyages et de sécurité privées, des personnes pour la réalisation de tâches précises : le nettoyage ou la surveillance non plus d'une entrée mais de tout un secteur. On assisterait alors à une partition des tâches

²² On a fréquemment rencontré des attitudes ambivalentes parmi les habitants interrogés, même si de prime abord, elles sont plutôt négatives à l'encontre du système de gardiennage. Ainsi, par exemple, un autre interlocuteur, plus jeune que le premier mentionné, soulignera indirectement le côté répulsif d'un tel système qui allait dans le sens du témoignage de M. G., en faisant remarquer que le fait d'avoir un gardien pour deux entrées d'immeuble (et lui ne vit pas dans l'immeuble où se trouve la loge) permet d'« *avoir les avantages du gardiennage sans en avoir les inconvénients* » (M. M.).

de surveillance et de maintien. Pour ce qui est de la première, ce nouveau système de sécurité s'apparenterait à celui du *vigilante* d'autrefois. Le maintien des bâtiments, quant à lui, serait à la charge d'entreprises spécialisées dans le nettoyage. Ce nouveau modèle, dans lequel se produit une dislocation entre les yeux (service de sécurité) et les mains (service de nettoyage) par rapport à l'ancien modèle de gardiennage, semblerait vouloir concurrencer le métier de gardiens d'immeuble, selon de nombreux interlocuteurs. Cependant les diverses expériences vécues par plusieurs propriétaires, mentionnées ci-après permettent de nuancer et de remettre en question cet avis pessimiste.

On sait que dans d'autres pays, les gardiens ont été réintroduits par des décrets gouvernementaux pour lutter contre, dit-on, l'effritement du lien social et la « violence urbaine »²³. En sera-t-il de même à Barcelone? Cela semble peu probable, vu que c'est plutôt dans les quartiers aisés que ce type d'emploi est maintenu. Je me souviens d'un immeuble, datant des années 70, et dans lequel je me rendais régulièrement pour y donner des cours particuliers de français, où, un beau jour, un gardien a été embauché, bien qu'aucun espace ait été prévu dans ce hall d'entrée pour cette fonction. Le gardien passe donc ses journées sur le canapé, installé dans l'entrée, par ailleurs assez exigüe, et qui ne permet guère plus d'aménagements pour ce poste. Les personnes chez qui j'avais l'habitude de me rendre, m'annoncèrent la nouvelle de cette manière: « *Vous avez vu, on a un gardien depuis quelques jours. C'est beaucoup mieux comme ça. Ça donne une autre classe à l'immeuble* ».

On peut également se demander si, à cette nouvelle sociabilité que prônent certains auteurs et qu'ils considèrent comme n'étant plus fondée sur la proximité mais sur le mouvement, la figure de concierge lui correspondrait davantage, celui-ci n'habitant plus sur les lieux de travail et figurant un personnage auquel on a l'impression de pouvoir échapper plus facilement qu'au portier, tout en conservant les avantages de la profession? C'est ce que semble

²³Mentionnons au passage que les déclarations d'intention des décrets ne suffisent pas à résoudre la question, comme le souligne Marchal (2004:233) qui constate que « même si le politique, les opérateurs du Mouvement HLM et les décideurs publics ne s'y sont pas trompés en voyant en eux des acteurs clés dans la lutte contre la crise de certains quartiers de banlieue, il n'en demeure pas moins que le chemin reste encore long pour que les gardiens-concierges incarnent *réellement* ce qui est attendu d'eux ».

avoir pensé les habitants de deux immeubles d'un quartier chic, qui sous prétexte de faire des économies, avaient remplacé le gardien de chaque immeuble par un service de nettoyage et de sécurité commun aux deux blocs. Néanmoins peu convaincus par cette expérience, ils ont revu depuis leur décision et sont revenus à l'ancien système, en embauchant un gardien par bâtiment.

Pas aussi anonymes que les remplaçants occasionnels et les personnes embauchées par des entreprises de sécurité – qui ne sont que très rarement envoyées deux fois au même endroit et qui ne connaissent que partiellement le voisinage – leur manière d'exercer la profession correspondrait davantage aux supposés nouveaux standards des hautes sphères de la société catalane?

Sans pouvoir répondre de manière exhaustive à ces questions, avec le matériel disponible, ce sont ces changements dans l'organisation de la vie quotidienne et dans l'émergence de nouvelles connotations que je me propose de mettre en évidence lors de l'analyse ethno-spatiale des halls d'entrée, présentée ci-dessous .

Nouvelles et anciennes *porterías* ²⁴

A Barcelone, on pourrait grossièrement distinguer deux types de *porterías* : celles avec un comptoir/guichet et celles sans cet élément. Ces dernières représenteraient ce qu'on pourrait considérer comme la pratique du métier « à l'ancienne », alors que les premières seraient le signe d'une tentative de professionnalisation ou de réajustement sur les nouveaux critères de bien-être et de commodité des couches les plus aisées de la population. En effet, comme nous l'avons souligné ci-dessus, le service de gardiennage est avant tout un signe de distinction et donc cet essai de classification opposerait deux époques

²⁴ Une première version de ce qui est exposé ici a été présenté dans l'atelier 7 « Anthropologie de l'espace : espace, identité et culture » du colloque *Arquitectura 3000* qui s'est tenu à Barcelone en juillet 2004 et dont les actes ont été publiés dans *Khôra II*, n°12, març de 2006, Barcelona: Escola Técnica Superior de Arquitectura de Barcelona; article qui a également servi de base à la rédaction du chapitre « Tipologia i funcionament de les porterías » du livre catalan (Bestard, 2006: 85-126).

bien distinctes dans la « bourgeoisie » catalane : celles de la fin du XIXème, début XXème et celle actuelle, avec une époque de transition entre les deux au cours de laquelle les normes actuelles se mettent, peu à peu, en place.

La différence architectonique que comporte l'invention du « comptoir », semble, a priori, permettre une séparation plus nette entre la sphère domestique et celle du travail. D'ailleurs l'article 18 de la Convention de 1987-1988, précise que « le logement ne doit pas être considéré comme le lieu de travail habituel, quand il existe, dans l'immeuble, un comptoir (*mostrador de conserjeria*) réunissant les conditions nécessaires à son usage ».

Ce comptoir peut prendre des formes les plus diverses, depuis un espèce de cagibi, à une simple table avec une chaise en passant par des espaces qui ressemblent à ceux des réceptions d'hôtels. Les personnes qui y travaillent (tout comme l'équipe de recherche d'ailleurs) ne savent généralement pas très bien comment qualifier cet endroit : « *conciergerie, en tous cas comptoir (mostrador), on sait pas très bien* » (*portería* 1).

Ces comptoirs peuvent être plus ou moins ouverts ou complètement fermés, tels des guichets de gare. Lorsque cet espace est fermé, il a d'étranges résonances avec les anciens kiosques du XIXème siècle, début XXème, conçus expressément pour cette profession. Cependant, dans ces nouveaux modèles qui permettent, plus facilement que les comptoirs ouverts, une personnalisation de l'espace, nous n'y avons jamais rencontré de rideaux suspendus aux carreaux, alors que dans les anciennes constructions, c'est un élément caractéristique de la *portería* qui permet non seulement de préserver l'intimité du logement mais également informe de la présence ou l'absence du/de la gardien/ne en fonction de la manière dont les rideaux sont disposés.

La portería 3 se situe dans un immeuble, construit dans les années 1959-1961, dans la partie haute de l'Eixample (partie de gauche). Le gardien y a un petit appartement, côté cour (vivienda interior), de dimension plus petite que ceux des autres habitants mais qu'il considère cependant de taille raisonnable pour les héberger, lui et sa femme et sa petite fille. Le

logement de fonction est situé derrière le comptoir fermé mais ces deux éléments ne communiquent pas directement. Ils sont séparés par un couloir, celui de l'entrée de service. Le comptoir-guichet est très étroit et quand le gardien est assis dans son fauteuil, il peut à peine le déplacer, si ce n'est en le faisant pivoter. Une fois assis, il ne reste donc presque plus d'espace pour y recevoir d'autres personnes. Cette sorte de petit bureau a deux portes, l'une qui donne sur le couloir de service mentionné ci-dessus et l'autre qui donne sur le hall d'entrée. Mis à part le fauteuil, il contient également un petit rebord en bois qui sert de table et des tableaux d'affichage (sur l'un d'eux est écrit en lettre d'imprimerie : « Choses à faire » et plusieurs notes y sont punaisées). Il n'y a pas grand chose d'autre, si ce n'est une petite radio et une télévision suspendue au dessus de la porte qui donne sur le hall. La télévision est vivement critiquée par les gardiens des allées voisines, car disent-ils, elle donne une mauvaise image de la profession. Le gardien concerné, quant à lui, dit que ce sont les habitants eux-mêmes qui lui ont suggéré de l'installer et ce n'est pas parce qu'il a un poste de télévision dans sa loge que cela l'empêche de travailler correctement. Parmi les « éléments décoratifs », on trouve encore un petit thermomètre et quelques clés accrochés à côté des interphones qui lui permettent de communiquer avec les différents appartements de l'immeuble. Lorsqu'il est présent, il ouvre la porte qui donne sur le hall et lorsqu'il doit s'absenter, il ferme celle-ci et y suspend une affiche écrite à la main qui indique où il se trouve. Mentionnons encore une sonnette qui se trouve à côté de la porte d'entrée qui donne sur le hall avec une petite inscription, en caractère d'imprimerie et en majuscule, qui précise « portería » et indique clairement la fonction de cet espace » (extraits de la fiche technique, portería 3).

La présence de la radio et de la télévision dans cette *portería*, ainsi que la manière de justifier les absences avec des notes écrites manuellement, accrochées sur la porte de service, rappellent les manières de faire que nous avons pu observer dans les anciennes *porterías*, c'est-à-dire celles qui n'ont pas de comptoir. Voici une séquence d'une journée d'observation, un après-midi d'avril, dans cette *portería*, lorsque nous y sommes allés, l'architecte et moi, pour en faire le plan :

Pendant que nous sommes derrière la loge, dans le couloir de service, des personnes sont venues demander de l'aide au gardien. Résultat : il a mis une pancarte écrite à la main en majuscule (en oubliant cependant de mentionner à quel étage il est) qui dit : « Je suis au ___ en train de faire une réparation [ce dernier terme est écrit en rouge, tout le reste étant en noir]. Merci [en vert] ». Il a baissé le volume de la télévision et est parti en fermant les deux portes de la loge. Il est 19 heures. Il y a quelques minutes, un homme est venu, a pris le temps d'observer l'écriteau puis a lorgné l'intérieur de la loge, histoire de passer le temps ? ou pour profiter de l'absence de son occupant pour en observer l'intérieur ? Peut-être voulait-il me demander où se trouve le portier sans savoir comment le faire ? Finalement, ce qu'il attendait est arrivé. La femme du portier est entrée dans la loge et sans attendre qu'elle ouvre la porte de devant, il lui demande où est son mari. Elle répond que ça doit être inscrit sur la pancarte et est surprise quand elle constate qu'il n'a pas précisé l'étage. Il lui demande de dire à son mari qu'ils sont en train de déménager un canapé et qu'ils auraient besoin de son aide. La femme dit qu'elle passera le message. Elle retourne chez elle, puis revient et me demande si je ne sais pas par hasard si quelqu'un est venu le chercher. Je réponds que j'ai vaguement vu plusieurs personnes discuter avec lui, puis, lui, mettre l'écriteau, tout fermer et s'en aller, mais je n'ai pas vu grand chose d'autre parce que j'étais derrière, dans le couloir, avec l'architecte. Je lui propose de commenter la situation à son mari quand il reviendra. Elle accepte à demi mais est comme plus tranquille sachant qu'elle va devoir bientôt partir» (extrait du journal de terrain, portería 3, 15/04/03).

Nous avons pu constater également que les gardiens qui ont un comptoir ouvert, restent moins souvent assis derrière celui-ci et ont plutôt tendance à se déplacer au sein du hall ou alors choisissent un autre poste qu'ils considèrent plus stratégique pour surveiller les allées et venues, alors que ceux qui ont un espace fermé à disposition exercent davantage cette fonction, assis derrière leur « guichet », à la manière des gardiennes qui travaillent dans les anciennes *porterías*, telle celle-ci :

Quand j'arrive à 11h30, personne sauf le chien qui est dans le couloir et qui n'aboiera pas cette fois-ci. Signe de reconnaissance ? Je redescends et

sors pour appuyer sur la sonnette de la portería mais cela ne servira à rien. Sonia n'est pas là, même si la porte d'entrée est ouverte et le chien dans le hall d'entrée. Je me souviens alors d'une réflexion de la gardienne d'un immeuble du quartier, lorsqu'elle était venue avec moi pour me présenter à Sonia: « Elle ne doit pas être très loin si la porte est ouverte et le chien est là ». Je ne sais pas très bien que faire. Situation assez inconfortable que celle d'un visiteur qui sait que la personne avec qui il a rendez-vous est momentanément absente mais sur le point de revenir. Dans ce hall d'entrée, rien n'est prévu pour une telle attente (pas de fauteuil, ni de canapé avec une petite table basse comme dans les immeubles des quartiers chics). Je profite donc de l'absence de la gardienne pour observer les boîtes aux lettres dont la majorité n'ont pas de nom sinon l'étage et la porte. Toutes néanmoins sont numérotées avec un gros chiffre rouge de 1 à 18. Je remarque également qu'entre la porte d'entrée de la loge et le hall d'entrée, il y a plus de marches que ce que j'imaginai. Il y a d'abord deux, trois marches avant d'arriver à la porte de l'ascenseur et ensuite il y en a bien 5 ou 6 pour arriver au seuil de la porte de la gardienne. Absorbée par cette comptabilité de marche, j'en oublierais d'observer si une quelconque inscription indique la fonction de cet espace. Comme Sonia n'arrive toujours pas, je me dis que j'aurai peut-être juste le temps d'aller m'acheter un paquet de chewing-gum, histoire de me rafraîchir un peu les papilles. Je quitte donc le bâtiment et m'apprête à traverser la rue quand je vois soudain Sonia revenir d'un bon pas en direction de l'allée. Tête baissée, elle ne me voit pas, je l'appelle donc, elle lève la tête et commence à m'expliquer où elle était allée avant que je ne puisse lui dire quoi que ce soit. Comme si elle avait besoin de justifier son absence. On monte ensemble chez elle et elle m'invite à m'asseoir sur le canapé à côté de la porte d'entrée. Elle, elle prend place comme d'habitude sur sa chaise, ce qui lui permet d'observer les allées et venues dans l'escalier. Cette fois-ci, contrairement à la dernière fois, elle changera plusieurs fois la position de l'espèce de volet intérieur, fixé sur la porte vitrée de son entrée et qui lui permet de cacher une partie plus ou moins grande de son intérieur en fonction de la position qu'elle choisit. (Extrait du journal de terrain, portería 25).

La présence d'animaux de compagnie (que nous n'avons rencontrés que dans les *porterías* sans comptoir) renforce la sensation que les espaces des anciennes *porterías* relève davantage du domaine de la domesticité que celui des halls asceptisés des nouvelles *porterías*. Chiens, oiseaux donnent une note personnelle à l'institution de la *portería*²⁵ ; pour les premiers, de par leurs aboiements qui annoncent les allées et venues des habitants et l'arrivée d'intrus, tout comme la présence de la gardienne et pour les seconds, et dans le cas concret du perroquet de la *portería* 15, parce qu'il est l'attraction de l'immeuble et qu'on vient lui rendre visite simplement pour qu'il nous donne la patte, pour lui donner quelque chose à grignoter ou encore l'écouter baragouiner quelques mots.

La manière dont les anciennes loges sont décorées les distinguent également des *porterías* aux comptoirs fermés. Généralement, même si la décoration reste très sommaire, elle est beaucoup moins impersonnelle que celle des comptoirs fermés. Parfois même, les initiatives des gardiens qui travaillent dans ces anciennes *porterías* débordent largement l'espace de leur loge. Sonia (*porteria* 25), par exemple, a demandé au gérant de l'immeuble l'autorisation d'entreposer des plantes dans le hall d'entrée étant donné que « *j'adore les plantes mais comme chez moi, y a pas assez de lumière, elles crevaient toutes l'une après l'autre* ». Autorisation qui lui a été accordée et qui lui a permis de transformer le début du hall d'entrée en un rudimentaire petit jardin d'agrément. Notons, au passage, qu'habituellement les halls d'entrée des immeubles avec une *portería* sans comptoir sont très sobres, c'est-à-dire qu'ils n'ont ni tapis, ni miroirs, ni d'autres dispositifs d'accueil, si ce n'est les carrelages et stucs d'origine, souvent riches en motifs et en couleurs qui devaient être plus ou moins vives à l'origine et qui sont maintenant dans les tons pastel, dus à l'érosion du temps.

Lorsque, dans les anciennes loges, ce ne sont plus des portiers qui y travaillent, soit les pièces désaffectées sont louées, soit elles sont utilisées

²⁵ Pour plus de détail sur cette idée d'institution de la *portería*, se référer à la proposition de Gastón Bosio dans son essai inédit, intitulé *Modernidad y porterías: Cambios sociales y variaciones metafóricas en el discurso de una portería*, ainsi que son article sur le cinéma (Bosio, 2004).

comme local pour l'entrepôt des outils de travail nécessaires au nouvel EFU embauché. Ces espaces conservent cependant un air plus intime que la majorité des comptoirs des nouvelles *portería*. Ainsi, Adelaida, qui travaille dans un vieil immeuble du début du XX^{ème} siècle a son « *petit bureau* » au fond de l'entrée principale. Il est d'environ trois mètres carrés (2 mètres sur 1,5 mètre) et se situe à côté de l'ascenseur et à un demi-mètre du début de l'escalier qui conduit à l'ascenseur et aux appartements. La loge (*portería* 23) est donc comme encastrée dans la cage d'escalier, sous laquelle la concierge a un petit espace, qu'on a baptisé « *recoin secret* » parce que la concierge y a des amulettes, des petites figurines de vierge, plantes, petits miroirs, etc. Même si elle est très fière de ces objets et ne perd pas une occasion de les présenter, elle prend soin cependant qu'ils ne soient pas visibles du dehors, par les habitants et les passants. D'ailleurs, dans la partie « *bureau* » de la loge, construite en bonne partie en verre, le seul élément décoratif qu'Adelaida se permet d'afficher est un calendrier philippin.



Portería 23. Photographies: Julie Rouault

Dans une autre *portería* de l'Eixample-gauche, mais cette fois-ci, située sous la Gran Via, c'est-à-dire dans des quartiers plus populaires, une autre concierge, Rosario, fait également un usage très personnel de l'espace qui lui a été mis à disposition. La nouvelle occupante de cette loge (qui auparavant avait également été un logement de fonction) l'a arrangée comme s'il s'agissait d'une petite maison.

Dans ce petit espace, formé d'une seule pièce, il y a plusieurs fauteuils avec des coussins brodés main, des photos et des tableaux accrochés au mur. A côté de l'entrée, des toilettes avec un espace où la concierge entrepose tous les produits de nettoyage dont elle a besoin. Il y a également, une cuisinette, bien entretenue. L'entrée de l'immeuble est désert, inondé d'une couleur gris foncé dont sont peints les murs. Il n'y a pas d'éléments ajoutés par la concierge. Jusqu'à l'ascenseur, aucune trace de l'existence de cette loge. Seule la lumière et la porte entrouverte la signalent. Le contraste est fort entre l'entrée de l'immeuble, grise, opaque, d'aspect sale à cause de la vétusté de l'infrastructure, et l'éclat de la loge qui projette sa lumière vers l'extérieur. Le hall est un long couloir. La concierge pendant ses heures de travail, est assise sur une chaise à l'intérieur de la loge pour surveiller les allées-venues dans l'immeuble. Inévitablement, si on prend l'ascenseur, on passe devant sa porte, si on monte par l'ascenseur, c'est elle qui doit se pencher pour savoir qui passe. (Extrait fiche technique, portería 14).

Aussi bien dans l'immeuble où travaille Adelaida que celui de Rosario, le service de gardiennage n'est pas clairement indiqué. On le découvre subitement au fond de l'entrée, entre autres, parce que ces concierges n'occupent que très peu le hall d'entrée, le seuil de la porte d'entrée ou le pas de porte. Elles restent la majorité du temps dans leur loge. De plus, dans le cas de Rosario, la porte d'entrée est fermée en permanence, ce qui pourrait faire croire au visiteur qu'il n'existe pas de gardiennage dans l'immeuble. Adelaida et Rosario sont donc des concierges que l'on pourrait baptiser « de l'intérieur »

(« *puertas adentro* »)²⁶. Elles sont dans l'immeuble, à leur poste, à leurs heures de travail, ensuite elles n'ont plus d'obligation vis-à-vis des voisins. Cependant, dans plus d'un cas, nous avons pu observer que des gardiens continuent à maintenir des liens avec la vie de l'immeuble en dehors de leur horaire. Ainsi, Rosario qui a des amitiés dans l'immeuble, reste parfois chez elles, lors de sa pause de midi, pour ne pas devoir rentrer chez elle (Prat de Llobregat), son domicile étant assez éloigné de son lieu de travail²⁷.

Dans ces anciennes loges, quand elles servent encore de logement de fonction, une partie de celui-ci, nettement séparé du reste du logement par des rideaux ou portes coulissantes, constitue un espace semi-public, où sont reçus voisins, amis, parents, le temps d'une conversation, d'une demande d'un service ou encore d'explications²⁸.

Pouvoir pénétrer dans cet espace est déjà un signe de familiarité avec l'EFU qui y travaille et la manière de le faire indique le degré d'intimité que ce dernier entretient avec le visiteur. Au cours de nombreuses visites rendues aux gardiennes (*porteras*) des *porterías* 15 et 25, j'ai pu observer comment dans certains cas, la gardienne se levait ou non de son poste pour recevoir les visiteurs. Certains ne franchissaient pas le seuil de la loge, d'autres y pénétraient mais y restaient debout, le temps d'échanger quelques remarques,

²⁶ Comme il y a également des *porteras* de « *puertas adentro* » pendant les mois d'hiver. En voici un témoignage. La gardienne qui travaillait autrefois à la *portería* 19 explique que pendant les mois froids, elle restait dans la loge, située sous l'escalier. Pour tuer le temps, elle y écoutait la radio ou faisait de la couture. Comme la porte de la loge était derrière l'ascenseur, elle ne voyait pas le vestibule d'entrée. Elle attendait donc qu'on l'appelle, si on avait besoin d'elle, et se guidait aux bruits pour savoir s'il y avait des entrées et sorties dans l'immeuble. Par contre, lorsque les beaux jours arrivaient, elle installait une chaise dans la rue, sur le pas de porte de l'immeuble.

²⁷ De même, Ramon qui travaille depuis 11 ans à la *portería* 5 d'une construction relativement récente, s'est fortement impliqué dans la vie de l'immeuble, en organisant notamment des fêtes pour les enfants. Il explique qu'en été, comme personne ne le remplace quand il prend ses vacances, c'est lui qui vient deux fois par semaine faire les nettoyages et voir si tout est en ordre parce que, selon son expression, « *il peut se passer n'importe quoi* » dans cet immeuble. De même, il a négocié avec le facteur pour que le courrier de l'immeuble soit conservé à la poste pendant le mois d'août et c'est lui qui, quand il passe le chercher, le distribue ensuite ou alors le garde si les habitants sont partis en vacances.

²⁸ Mentionnons cependant que certaines personnes interrogées nous ont expliqué avoir loué un appartement dans l'immeuble où elles travaillaient, étant donné l'exiguïté de la loge de fonction. Dans ce cas, généralement, les espaces qui relevaient de la sphère privées, soit sont restés inoccupés, soit servent d'entrepôt. L'appartement loué appartient alors clairement au domaine de la sphère privée où les habitants de l'immeuble ne sont pas reçus sauf si c'est à l'occasion d'une relation de voisin à voisin et non plus de gardien à voisin.

nouvelles ou de remettre quelque chose à la gardienne (note, paquet, courrier, etc.), alors que les plus intimes étaient invités à prendre place sur les chaises ou canapés de la pièce centrale de la loge. Espace donc qui peut être plus privé que public dans certaines circonstances et qui, en dernière instance, est considéré comme un « chez soi » et donc sur lequel le gardien a un pouvoir de décision sur qui à le droit d'y entrer ou non. Ainsi, par exemple, Roman qui travaille comme concierge à la *portería* 8, mais qui habite dans une loge d'un autre bâtiment dont sa femme est la gardienne explique :

Parfois, y' en a qui entre [dans la loge] comme si c' était chez eux. J' ai dû même me fâcher, un jour, avec la propio. Un jour où elle voulait entrer, j' lui ai dit « Ici, vous n'entrez pas ». J' lui ai dit qu' elle pouvait pas rentrer, que c' était chez moi. Ici, entre qui j' veux moi, un point c'est tout ²⁹.

Ceci me mène à une réflexion méthodologique. Faire des enquêtes dans les anciennes *porterías* était beaucoup plus facile (du moins dans un premier temps) et semblait moins dérangeant également pour l'interlocuteur parce que leur architecture nous permettait de converser avec le/la gardien/ne sans être vu. Par contre, les entrevues eues avec les employés des nouvelles constructions se sont déroulées dans le hall principal, à la vue de tous.

La présence du chercheur dans ces halls d'entrée n'a pas manqué d'être remarquée et a provoqué diverses réactions de la part des résidants qui parfois ont même mis fin à l'enquête face au malaise que notre présence avait engendrée :

²⁹ Il y aurait un magnifique champ à exploiter (mais que nous ne ferons qu'esquisser ici pour ne pas trop nous éloigner de notre propos) sur ce qu'est « le chez soi » des gardiens. La majorité des jeunes *porteros/as* rencontré(e)s possèdent un appartement ou une maison soit dans une autre partie de la ville, soit en banlieue ou encore, ailleurs en Espagne. Généralement, ils ne considèrent alors pas vraiment leur loge comme leur chez eux, même s'ils y passe la majorité de leur temps. Luis qui travaille dans l'Eixample (*portería* 3), dit habiter « *du côté de la Meridiana* » et « *rentre toujours chez [lui] le week-end* ». Il considère la loge où il réside avec sa femme et sa fille pendant qu'il est en fonction, comme un appartement de transition où il n'a d'ailleurs « *que des objets d'occasion* », le beau mobilier et les objets de valeur étant « *chez [lui], dans son autre appartement* ». Voir à ce sujet également, ci-dessus, la fiche technique de la *portería* 16, de l'annexe 4.

18 heures. Troisième visite. Visite pour les relevés. Dehors, il y a un vent infernal. Le gardien (Luís) ne prend même pas la peine de se lever pour nous saluer. Il reste assis à regarder sa télé et accepte d'une manière assez bourru qu'on fasse les plans. Il acquiesce en ajoutant : « mais bon, j' sais pas à quoi bon et ce que je peux vous montrer de plus ». Je ne m'inquiète pas trop de son humeur puisque déjà la dernière fois il avait été, au début, assez réticent à faire le deuxième entretien et m'avait accueillie par un « d'accord, mais j' sais pas ce que je peux t' raconter de plus, j' t' ai déjà tout dit la dernière fois » mais ensuite l'échange s'était bien passé et il avait même insisté sur le fait qu'il restait disponible pour toutes informations supplémentaires. Je m'assois donc sur le canapé de l'entrée pour prendre des notes pendant que l'architecte commence son travail. Un habitant sort de chez lui, descend l'escalier et va directement demander quelque chose à Luis. Celui-ci lui donne des adresses, ils passent ensemble quelques minutes derrière sa loge puis continuent leur conversation dans la loge, à ce moment une femme avec un enfant entre sans répondre à mon salut et se dirige vers l'ascenseur. Le premier habitant s'en va, en remerciant le gardien. J'ai remarqué que celui-ci a baissé, voire stoppé son poste de télévision. En sortant, l'habitant en croise un autre, plus âgé ; ils se saluent ; l'homme âgé regarde ce que fait l'architecte puis me lance également un regard interrogateur. Quand tout ce va-et-vient qui dure à peine 5 minutes, est passé, le portier reprend son poste et rallume ou remet le son de son engin. J'ai à peine le temps de terminer d'écrire cette situation qu'à nouveau des bruits venant de l'étage se font entendre. Quelqu'un a appelé l'ascenseur et arrive par derrière la loge du concierge, en passant, il salue celui-ci qui leur répond par un « A demain, au revoir ! » (« !Hasta mañana ! Adeu ! »). Deux personnes sortent par la porte de service. À ce moment-là, Luís tapote du pied (signe d'impatience ou de gêne? Volonté d'interaction ?). Quand il a repris son poste précédemment, il s'est mis dans une position qui fait que je ne le vois pas depuis où je suis, mis à part l'ombre de son pied. Bruit aux étages. Entrée par la porte de service d'un ouvrier. Le portier l'avise qu'il n'y a personne. L'ouvrier répond qu'il le sait mais qu'il vient pour une histoire de cuisine. Arrivée par l'ascenseur d'une personne qui me salue, en en sortant, et qui commence à me raconter quelque chose mais rapidement elle dévie sa trajectoire vers la loge [dont j'imagine qu'elle vient d'apercevoir la porte ouverte] et continue son explication au gardien. 18 heures 15. Arrivée de quelqu'un de

l'extérieur. Il franchit la première porte et quand il ouvre la deuxième, Luís se lève et part à sa rencontre pour savoir ce qu'il veut. Ils parlent entre les deux portes d'entrée puis l'accompagne vers la sortie. Il reste quelques secondes à l'extérieur puis entre à nouveau et s'en va dans son logement. Quelqu'un entre par la porte de service. Un habitant sort de l'ascenseur nous salue et se dirige vers la loge. Il est surpris de n'y trouver personne. L'absence ne durera que deux ou trois minutes. Voilà le gardien à nouveau sur sa chaise, face au téléviseur. 18 heures 20. Le premier habitant mentionné au début de ce texte revient. Il entre et va directement à la loge du gardien pour lui annoncer qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait. Quelqu'un entre avec une poussette, à ce moment l'habitant fait signe de monter chez lui, Luís le salue et se lève pour aller dire bonjour à l'enfant et sa mère. Une autre habitante arrive et s'instaure une mini conversation entre les trois adultes autour de l'enfant. Le prénom du gardien est prononcé plusieurs fois (au moins 3) lors de ces échanges. Luís s'en va et les laisse continuer leur conversation entre les deux portes d'entrée. Tout à coup tout se précipite. Le premier voisin sort à nouveau mais reviendra rapidement. Le portier revient également, avec des paquets, et accompagné de deux personnes chargées. Il les avait certainement vues arriver et c'est pour cela qu'il s'était éloigné des deux femmes. Tout ce petit monde se retrouve devant la porte de l'ascenseur. Il n'y a pas beaucoup d'échanges qui se produisent, mis à part quelques plaisanteries de la part du gardien. Quand tout le monde a pu prendre l'ascenseur, il regagne son poste et monte le son de la TV. Il est 18 heures 30. Arrivée de sa femme et de sa fille. Discussion entre eux dans l'espace de la loge, puis ils entrent. Le gardien derrière elles, dans leur logement mais celui-ci revient presque aussitôt à son poste. Je suis surprise que personne ne pose de question, moi assise sur le canapé du hall depuis une demi heure et l'architecte circulant dans les divers espaces du hall pour en faire les relevés. Pendant presque un quart d'heure, je l'aide à prendre des mesures sous l'œil sceptique du gardien qui dit que ça ne sert à rien parce que tout va être remodelé d'ici peu. Il s'en ira pendant bien un quart d'heure, puis à son retour, je sens que cette observation muette ne peut plus continuer donc je lance un « Quelle journée mouvementée ! » à quoi il répond : « Vous en avez encore pour longtemps ? parce que ces histoires de photos commencent à me compromettre. Les habitants me demandent ce que c'est que cette histoire. Ils entrent et ils vous voient en train de faire des

photos de détails de l'entrée de l'immeuble... » Bref, il était assez énervé et encore plus renfermé qu'à notre arrivée. L'architecte s'activera donc. Départ un peu précipité avec quelques dernières photos de la façade de l'immeuble. Pendant que nous les faisons, depuis le trottoir d'en face, le portier sortira ; j'imagine pour jeter un coup d'œil et savoir ce que nous fabriquions encore. Quand nous quitterons l'immeuble (19 :30), Luís acceptera que je repasse pour suivre d'autres après-midi de travail mais son visage n'exprimait pas exactement la même chose. Une semaine plus tard, après un entretien dans l'allée d'à côté, je passe voir Luís qui est assis dans son fauteuil face au téléviseur. Il me reçoit comme les deux dernière fois, pas très souriant. Il était même tellement coupant que je n'ai pas osé lui demander de rester un peu, près de lui pour observer son travail. Je lui ai simplement annoncé que j'apportais la lettre pour le président de la communauté dans laquelle je lui exposais les raisons de mon travail et lui demandais de m'accorder un entretien. Je voulais lui en montrer le contenu mais il n'a pas voulu la regarder. Il m'a dit sèchement de la mettre sur la pile de courrier à distribuer et qu'il l'a monterait plus tard quand il distribuerait la correspondance aux habitants. Je m'en vais en le saluant et en précisant que je repasserais prochainement. Il me salue sans m'inviter à revenir ». (Extraits de journal de terrain, portería 3).

S'asseoir et observer, pendant plusieurs heures, les mouvements du hall d'entrée, assis sur un canapé ou debout à côté du comptoir du gardien, provoquaient des distorsions plus importantes dans la vie habituelle de l'immeuble que de prendre place dans la loge d'un gardien en service. Même si dans ce cas, les différents résidants de l'immeuble pouvaient également se rendre compte de la présence de l'intrus au son de sa voix, cette dernière correspondait davantage aux habitudes de l'immeuble qui permettent que le gardien/la gardienne reçoivent du monde dans sa loge de fonction, espace qui de plus est certainement considéré par les résidants comme un espace plus ou moins privé et sur lequel ils ont moins le droit d'intervenir que dans le hall d'entrée. Il est à noter également que lors d'observations de journées de travail dans les anciennes *porterías*, les thèmes de conversation qui se déroulaient dans le hall d'entrée ou la cage d'escalier, lors des nettoyages hebdomadaires étaient beaucoup moins personnels (ou s'ils l'étaient, ils étaient abordés d'une

manière plus « neutre » et moins émotionnelle) que ceux engagés à l'intérieur de la loge, aux moments de surveiller le va-et-vient de l'immeuble, espace et contexte qui se prêtaient mieux à certaines confidences et jugements par rapport à certains comportements concernant les habitants³⁰.

Peut-on en déduire que les *porterías* avec des comptoirs sont de caractère plus public que celles sans cet élément ? Les espaces privés/publics seraient mieux marqués avec la présence du comptoir ? Cet élément peut-il être considéré comme relevant clairement du domaine public, c'est-à-dire appartenant à tous et ouvert à tous ? Les *porterías* sans celui-ci, mais avec des rideaux ou autres moyens qui permettent de préserver l'intimité seraient, par contre, plus privées et les habitants de l'immeuble auraient moins d'emprise sur elles ? Rien n'est moins sûr, comme nous avons déjà pu le constater ci-dessus, et comme le document présenté plus bas le laisse clairement voir. Il s'agit d'un litige entre un gardien et les propriétaires d'un immeuble qui accusaient le portier de ne pas être chez lui en soirée et d'héberger des membres de sa famille dans sa loge pendant les vacances. Ce qui se déroule donc dans la loge ne concerne pas uniquement ses habitants mais bien l'immeuble dans son ensemble.

Si la possibilité de différencier clairement entre espace de travail et espace domestique peut être facilitée par les caractéristiques architectoniques du lieu, bien d'autres éléments entrent en jeu dans cette différenciation. Ainsi, même si les éléments architectoniques tendent à imposer un style de fonctionnement et même si le fait que certaines formes de l'espace permettent une appropriation plus personnalisée que d'autres, souvent, les manières de fonctionner des gardien(ne)s se retrouvent tant dans les anciennes comme dans les nouvelles *porterías*. Et s'il y a des manières différentes d'exercer la profession, c'est davantage une question de changement de mentalité et de conditions d'embauche³¹, que d'infrastructure. Des styles qui pourraient être perçus

³⁰ Pour des exemples concrets de sujets de conversation et le changement de ton de celles-ci, en fonction des lieux, se référer à l'annexe 5 qui présente le résumé de deux matinées d'observation.

³¹ Mentionnons aussi le type de population avec laquelle l'EFU est amené à travailler comme une variable supplémentaire et susceptible d'influencer le « style », c'est-à-dire la manière

comme plus « traditionnels » peuvent parfaitement se dérouler dans de nouvelles *porterías* et vice-versa. Car, une forme construite ne détermine pas les usages qu'elle accueille.

*CAMBRA DE LA PROPIETAT URBANA
Barcelona*

XXXXX, com a soci XXXXX passo a formular una pregunta referida al règim laborals de porterías, amb la sol·licitud que sigui presentada a la reunió de la Comissió Paritària del Conveni.

La nostra finca, situada al carrer XXXXX de Barcelona, disposa del servei de porter, sense conflictes laborals fins al moment actual en què s'ha plantejat una discrepància que ha estat presentada a l'última reunió ordinària de veïns.

El nostre porter disposa d'habitatge a la finca, però durant el mes de juliol, te la família fora de Barcelona, i acaba el seu servei a les 20:00 hores es reuneix amb ells fins el dia següent en què puntualment, això sí, torna al seu treball. S'ha de dir que aquest no es el més de vacances, que normalment les fa a l'Agost.

Nosaltres tenim molt clar el Capítol 3 del Conveni col·lectiu, article 12, que estableix l'obligació d'ocupar l'habitatge per raons de seguretat, no així ell que manifesta pot marxar.

Per la seva part ha fet una consulta a la «Asociación de Empleados de Fincas Urbanas de Barcelona y Provincia» que li dona la raó. S'adjunta fotocòpia de l'escrit de la dita Associació.

Atentament,

XXX

Document fourni par le représentant de la délégation des EFU de CCOO.

Cependant si l'espace n'a pas d'effets autonomes, il n'est pas pour autant inerte et participe à la mise en forme des pratiques sociales. Une architecture peut sans doute favoriser ou entraver des relations sociales mais un changement spatial n'induit généralement pas à lui seul une transformation sociale. Car la société sélectionne les espaces qui lui sont adaptés ou adapte les espaces à ses exigences. Comme le souligne

d'exercer la profession ou l'institution de la *portería*, dirait Bosio (2004). Voir plus loin et à ce sujet le témoignage de Pere (*portería* 1).

Bonnin (2000:69), dans son article sur les dispositifs et rituels du seuil, la fragilité de l'architecture (japonaise, par exemple, et pour reprendre son détour) met en évidence le fait que l'organisation spatiale d'un espace repose davantage sur la transmission, l'entretien et la réactivation permanente d'une construction culturelle de l'espace que sur la matérialité de celui-ci. Voyons donc maintenant comment franchir les différents seuils des halls d'entrées barcelonaises et pour cela penchons-nous sur les différents filtres à traverser pour entrer ou sortir d'un appartement.

Du seuil du domicile à la porte d'entrée de l'immeuble....

La porte est une paroi mobile qui change la topologie de l'accessible et de l'inaccessible, qui modifie, d'un instant à l'autre l'idée du dedans et du dehors. C'est un système qui dépend du temps. La porte propose nécessairement l'expérience d'un espace-temps (Moles, 1972: 38-39). Et le seuil qui n'est autre qu'un élément de celle-ci, « est le temps mis en rythme »; ce « quelque chose qui vient casser l'espace » et « qui, en même temps qu'il est un temps-espace transitionnel, permet une certaine acclimatation à la coupure » (Salignon, 1996 : 62). La porte et son seuil constituent donc une césure forte qui n'est pas seulement matérielle. Elle délimite un espace d'interaction que le fractionnement du quartier en une multitude de territoires séparés ne favorisent pas ailleurs. Lors de mon premier travail de terrain, sur les relations de voisinage dans le Casc Antic de Barcelone, j'avais recueilli des témoignages³² qui sur-valorisaient les rapport au sein de l'immeuble par rapport à ceux qui se déroulaient à l'extérieur: « *Moi, je crois qu'en ville, il y a plutôt un voisinage de palier, les autres ne comptent pas, parfois. De porte à porte: celui d'en face et d'à côté. [...] J'ai confiance en tout ceux de l'immeuble, je connais presque tout le monde* » (Estepan).

³² Les remarques qui suivent proviennent d'observations faites dans un immeuble sans service de gardiennage, où, en 1995, pas moins de 10 nationalités se côtoyaient quotidiennement. Les habitants de cette vieille bâtisse habitaient là depuis quelques années seulement ; ou alors, s'ils y avaient élu domicile depuis longtemps, ils n'y vivaient que par intermittence.

Une jeune personne (Cecilia) faisait alors remarquer que les locataires de l'immeuble ne se saluaient pas dans la rue, s'ils ne se connaissaient pas bien, mais à l'intérieur de l'immeuble, tous les voisins se disaient bonjour sans exception. Certains lieux de passage obligent donc certaines relations, ne serait-ce que par politesse. Un autre locataire disait également ne connaître que deux ou trois voisins, en soulignant cependant que les interactions ne dépassaient pas le stade des salutations cordiales.

Tout bâtiment n'est en fait qu'un « ordre spatial lié à un système de contrôle des stationnements et des circulations selon les catégories sociales » (Bill Hillier, cité par Melliti, 2002 :182). A chaque niveau, l'ordre spatial érige une opposition entre deux univers : celui des habitants et celui des étrangers, et produit des interfaces qui permettent aussi bien la circulation entre ces deux univers que le contrôle du franchissement des limites qui les séparent. Aux rites d'entrée de la maison correspondent des rites de sorties, qui sont soit identiques, soit inverses, écrivait Van Gennepe en 1909. Selon lui, seule la porte principale est le siège de rites d'entrée et de sortie, les autres ouvertures n'ayant pas le même caractère de marge entre le monde familial et le monde extérieur (Van Gennepe, 1909 :32). La porte d'entrée marque donc une limite claire entre le monde clos et familial de l'intérieur et celui plus étranger de l'extérieur. Elle est un point d'articulation entre les contraires. Elle est le lieu « où le monde se renverse », comme l'a suggéré Bourdieu (2000 :61-82). « C'est là où entrent en rapport, pour ne pas dire en collision, l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public, et c'est à son niveau que se définit aussi bien l'appartenance que s'opère l'exclusion » (Melliti, 2002 :185). Elle protège et une fois refermée, les relations peuvent alors s'initier même si ce n'est que timidement : « *Oui [les gens se connaissent de vue]. Surtout les gens de l'immeuble plus que tout autre, parce qu'avec les gens du dehors, de..., de... à part l'immeuble où il n'y a pas non plus une grande confiance, mais bon, il y a de bonnes relations. N'est-ce pas?* » (Mme D.) et son mari d'ajouter: « *Je montais directement. Mais si une personne me demandait un service, là, dans notre escalier, je le lui rendais* » (Samuel).

Si un dialogue s'établissait, les thèmes abordés étaient suffisamment neutres pour n'engager personne, ni rompre l'harmonie fondée sur le principe de non ingérence absolue dans les affaires d'autrui. Généralement, ils tournaient autour de tout ce qui concernait la protection de l'immeuble, tels que le nettoyage de la cage d'escalier, ou les petites réparations, qui se devaient à l'état défectueux de l'infrastructure du bâtiment (fuites d'eau, problèmes d'électricité, ...). Le vécu collectif des contraintes extérieures (vétustés des installations, problèmes d'insalubrité, gestion défaillante du bâtiment...) créait donc des secteurs d'intérêt et de compréhension mutuels. Les voisins s'entraidaient pour le transport de lourdes charges, ou d'objets encombrants, l'immeuble n'ayant pas d'ascenseur. Comme la porte d'entrée ne possédait pas d'interphone mais un gros heurtoir dont plus personne ne connaissait les codes d'usage, on avisait le voisin qui ne semblait pas entendre quelqu'un qui l'appelait du dehors, en allant sonner à sa porte. Et, s'il était absent, à son retour, on l'informait que quelqu'un était venu lui rendre visite en son absence. Lors de problèmes d'approvisionnement en eau, on pouvait parfois, compter sur la douche du voisin, mais dans tous les cas, sur ses marques d'intérêt et ses coups de main (remplissage de sauts d'eau froide ou chaude), jusqu'à ce que la situation se normalise à nouveau.

Même si l'immeuble obligeait un minimum d'échange entre les locataires, c'était tout de même une logique du chacun chez soi qui prédominait largement. Les contacts établis dans ce cadre y étaient fortement circonscrits. Ils permettaient de revenir dans la maison pour y visiter des amis mais une fois le bâtiment démoli, ils ne se sont pas perpétués, car l'immeuble constituait la principale cause des relations.

Le seuil fonde donc les espaces et existe à partir du moment où on décide de signifier une séparation entre un dedans (espace fini et clos) et un dehors (le reste du monde). C'est sur le seuil (de l'immeuble ou de la porte d'entrée de l'appartement) que se négocient les interactions entre ceux qui occupent un intérieur et ceux qui viennent du dehors. L'accès à l'appartement dépend pour l'essentiel du bon vouloir de ses habitants, ceux-ci programmant ou filtrant et contrôlant, leurs contacts avec autrui. Par le biais de l'interphone ou de la voix

derrière la porte, la « négociation » commence au moment où chacun tient un rôle particulier : d'un côté il faut se présenter ou se faire reconnaître, de l'autre, il faut identifier.

Si, tel que le fait remarquer Rosselin (1995), l'entrée du visiteur se fait par étapes ritualisées (se présenter, saluer, se découvrir la tête, etc.), la sortie de l'habitant ne l'est pas moins. Un espace précis correspond à ces gestes qui marquent un passage. Ainsi la cage d'escalier est un entre deux, entre l'espace clos du logement et l'espace ouvert de la rue. On peut encore y adopter certaines attitudes propres à l'espace de la domesticité, tel que s'y balader dans une tenue relativement décontractée (en jogging, par exemple ou en costume de bain pour les immeubles qui possèdent une piscine) mais on ne s'y promènera pas en sous-vêtements. En effet, l'escalier, cette spirale interne, écrit Sansot (1996 :319), connaît bien souvent les anxiétés les plus douloureuses du monde extérieur : « Comme la rue, l'escalier paraît être le terrain du hasard. Il semble familier, sans histoire, un simple lieu de passage pour des personnes qui se connaissent et, en fin de compte, on ne sait jamais ce qu'il s'y produira: une dispute inattendue, une rencontre imprévisible » (Sansot, 1996: 321-322). C'est le lieu, par excellence, avec ces extensions telle que la cour intérieure (*patio de luz*, en espagnol / *pati de llum*, en catalan), la buanderie (*lavadero / safareig*) et le palier (*rellano / replà*) des conflits et des réconciliations entre voisins³³, car la parole s'y libère plus facilement qu'à l'intérieur de l'appartement ou dans la rue. Il existe un certain parallélisme entre la rue et l'escalier. Ce lieu de transit pour des personnes qui se connaissent semble familier mais il peut se transformer en scène de situations imprévisibles. Avant de sortir, on ne sait pas qui on rencontrera et ce qui se passera. Un autre trait commun qui apparente la cage d'escalier à un espace public est le fait que peu de résidents se responsabilisent du lieu. Généralement, ils le considèrent

³³ Deux productions cinématographiques espagnoles récentes l'illustrent parfaitement : d'une part, le feuilleton télévisuel *Aquí no hay quien viva* émis par Antena 3, au cours de l'année 2005, d'autre part le film d'Alex de la Iglesia intitulé *La Comunidad* (2000). Sur le registre musical, se référer à la chanson de Serrat qui parle du palier de l'escalier (*el replà de l'escala*) et dans le domaine théâtral voir la pièce de Buero Vallejo (1975), qui fut jouée pour la première fois à Madrid le 14 octobre 1945. Comme quoi, le thème continue à être porteur. Dans le cas de *Aquí no hay quien viva*, on peut souligner le paradoxe entre le succès de ce feuilleton qui met en scène les déboires d'un jeune gardien dans un immeuble de co-propriétaires et la tendance à supprimer ce poste dans ce type de bâtiment.

comme un espace qui échappe à leur emprise et où les autres exercent leur mauvaise volonté. D'où leur insistance à se justifier auprès des visiteurs, craignant leurs jugements en ce qui concerne l'état de propreté de celle-ci, plus que pour celui de leur appartement (Sansot, 1996 :322). Dans cet espace communautaire, les habitants ont plus de pouvoir que sur la rue et parfois ils le dégradent pour se l'approprier davantage. Et ce mouvement d'appropriation n'est pas le propre uniquement des habitants, car les gardiens ont également des gestes, cette fois-ci, plutôt réparateurs que destructeurs qui dénotent leur attachement à la cage d'escalier³⁴. Ainsi, cette jeune gardienne explique: « *Parfois, il y a une petite raie, alors je prends un peu de ciment, je bouche le trou et ensuite je repeins le mur. Je sais que ce n'est pas mon travail mais ça fait tellement longtemps que je vis ici, c'est comme si c'était ma maison, tu sais, alors je la traite comme si c'était à moi* » (portería 4).

L'opposition liée à la porte d'entrée est donc celle entre l'intérieur et l'extérieur - entre le monde que nous connaissons entièrement et celui où l'inattendu guette et fascine. Le devant-chez-soi permet d'incorporer des bribes de ce monde, de les approcher, d'y assister sans quitter l'espace communautaire et donc encore rassurant de l'entrée du bâtiment où on habite. S'y tenir c'est aussi être celui qui en possède la clé, qui est familier avec ce passage. De même, tel que le souligne Noschis (1984:122),

certains aménagements d'entrée sont prévus pour l'étranger qui arrive, qu'on attire tout en lui faisant peur, auquel on inculque du respect, qu'on invite à adopter un comportement adéquat - là où d'autres entrées semblent expressément vouloir ignorer cet étranger, lui signifier qu'on ne s'en occupe pas, le dégoûter même.

³⁴ Bien que nous ayons également eu l'occasion d'entendre des témoignages dans ce sens de la part des gardiens. Pedro nous explique que l'immeuble dans lequel il travaille, est très calme : « *Cette cage d'escalier est comme une « bassine d'huile », tout coule sans heurts, les gens sont aimables. Il n'y a qu'une seule fois où j'ai perdu patience. C'était quand il y avait encore des sonnettes à chaque étage pour avertir l'ascenseur que quelqu'un voulait utiliser l'ascenseur et qu'il ne fallait pas en bloquer les portes inutilement. Y'en a un qui passait son temps à appuyer sur les sonnettes pour rien. Alors un jour, j'en ai eu marre et j'ai arraché toutes les sonnettes. Personne n'a rien dit et elles n'ont jamais été réparées* » (portería 2).

Une fois dans la rue, cet espace social régit par la distance (Joseph, 1998:52), même si les rituels d'exposition et d'évitement continuent de gouverner ces espaces de rencontres socialement organisés, ils le sont d'une autre manière. A l'extérieur de l'immeuble, le filtrage n'est plus possible. « Aux liens affinitaires qui se sont noués ou confortés sur fond de proximité résidentielle se surimposent des contacts plus éphémères, des rencontres aléatoires, des coexistences parfois souhaitées, mais parfois aussi inattendues, indifférentes, voire indésirables » (Grafmeyer, 1998: 348). Les rues sont par définition des lieux publics, des champs de bataille de différents secteurs de la population qui cherchent à se les approprier, l'espace d'instant plus ou moins prolongés, en transformant ces espaces généralement accessibles à tous en un territoire marqué et utilisé en vue d'un but concret³⁵. Les polémiques concernant le nettoyage de la partie de trottoir³⁶, située devant le bâtiment surveillé et qui, selon certains habitants incombe au gardien de l'immeuble, sont un clair exemple de ces mécanismes d'appropriation de la rue par différents groupes d'intérêts.

... en passant par la *portería*

Sous le prétexte d'exercer un filtrage nécessaire, la Concierge impose un *gouvernement répressif d'ordre moral* et de routine sans surprise [...] La concierge, de par sa situation dans l'immeuble, demeure une figure ambivalente. Malgré sa position frontalière, elle assume, sans aucun doute, *des valeurs d'intimité*. Elle astique, elle fait le ménage, elle se livre à des besognes féminines. Elle monte souvent les escaliers, elle descend à la cave; elle circule donc à travers les conduites intérieures de l'immeuble, se glissant, avec aisance, dans cet intestin mal éclairé. Elle ramasse bien des bouts de papier, de ficelles, des ragots. Son métier la contraint à entasser les saletés, des bribes de conversation *qui ensuite, fermentent en elle – et la police vient les*

³⁵ Thème qui est abordé plus en détail dans le contexte du quartier (deuxième esquisse) ou dans celui plus large du centre urbain (troisième esquisse).

³⁶ Objet culturel urbain, apparemment anodin mais qui s'inscrit, de fait, dans un contexte technique, socio-culturel et historique sans lequel on ne pourrait pas se sentir « chez soi » (Gaboriau, 1995:101).

recueillir auprès de sa loge, comme au bout d'un chenal où elles étaient destinées à échouer (Sansot, 1996 : 320-321).

Dans sa description de la concierge du Paris des années 30, Pierre Sansot dépeint magnifiquement cette figure et cet espace pris en étau entre les influences de l'intérieur et de l'extérieur : la *portería* qui prend le parti de l'intérieur et qui se définit au travers de sa lutte contre la rue; la *portería* qui existe sous la menace de la rue (des individus suspects, des représentants commerciaux, des enfants exubérants) mais aussi sous celle de la négligence des habitants, des bruits dans la cage d'escalier, etc. d'où son obsession pour les réglementations. Lieu donc de rencontre mais aussi de « contamination » entre l'intérieur et l'extérieur.

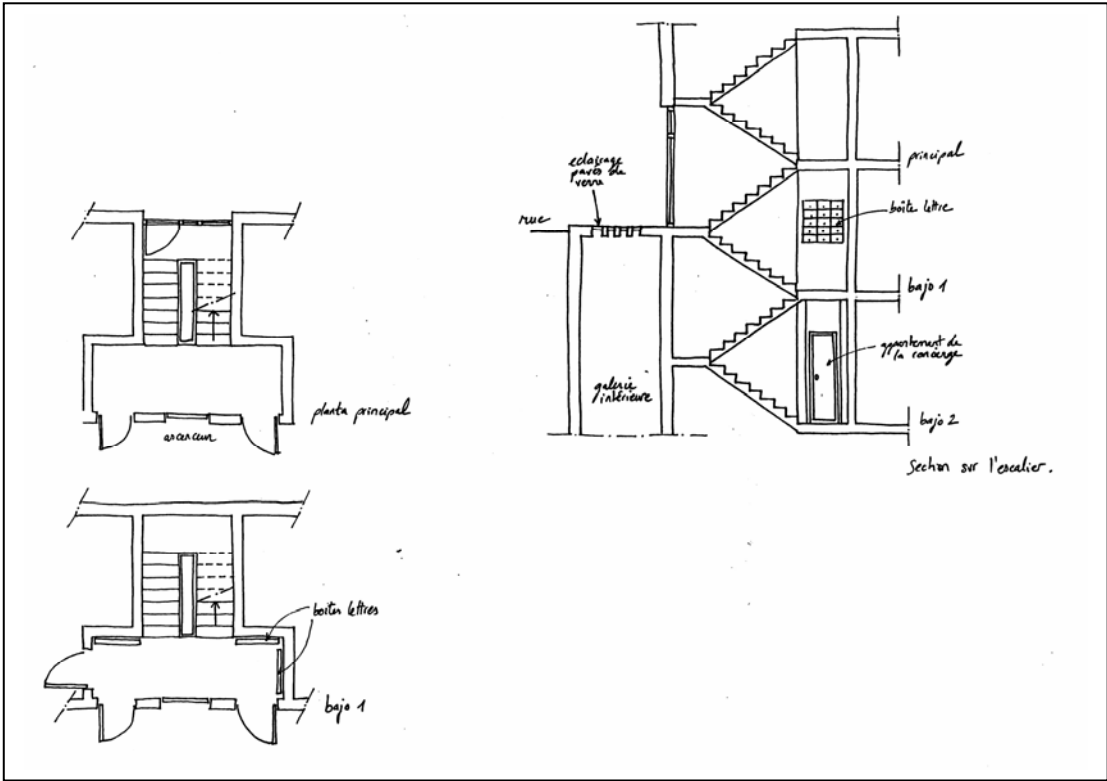
On retrouve, dans les *porterías* barcelonaises, l'opposition de Noschis (1984), mentionnée ci-dessus, entre d'une part, des halls d'entrée qui ressemblent à des salles d'attente et d'autre part, des immeubles où l'allusion au symbolisme de l'accueil est très rudimentaire, tel que celui de l'immeuble qui contient la *portería* 4 (voir les relevés et les photographies ci-dessous). Sa gardienne habite dans un sous-sol d'un immeuble de 10 étages³⁷ sans fenêtre et passe son temps, soit chez elle, soit chez ses parents qui habitent au 5^{ème} étage, parce que le hall d'entrée est trop étroit pour qu'elle s'y installe. Si, dans ce cas extrême, toute allusion au symbolisme de l'entrée, n'est pas complètement absent (il existe des interphones), elle peut difficilement exercer sa fonction de filtre dans ce hall où deux personnes peuvent à peine se croiser.

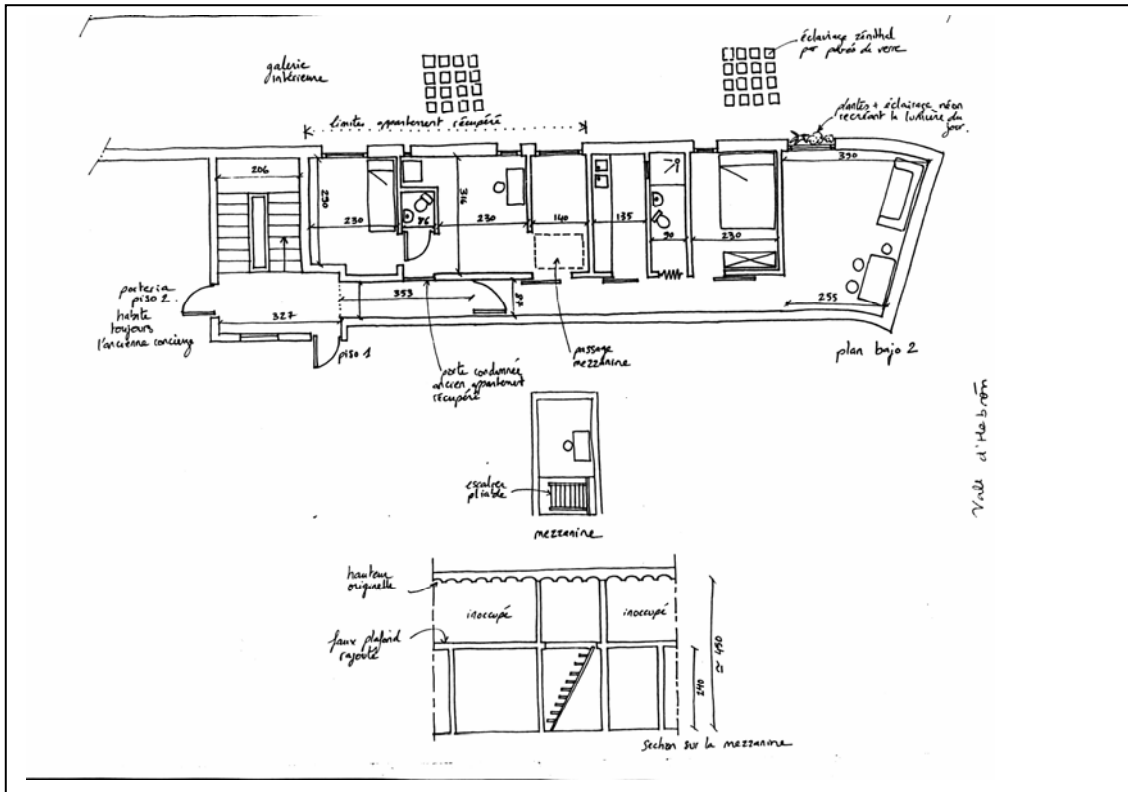
Quant aux premières *porterías* mentionnées, le dispositif d'accueil mis en place est souvent imposant et permet de faire attendre plus ou moins confortablement l'éventuel visiteur qu'on ne pourrait pas recevoir immédiatement. On trouve, dans ces halls, des canapés, fauteuils ou parfois de simples chaises ou banquettes, aux côtés desquels il y a généralement une petite table sur laquelle sont entreposés cendriers et/ou revues pour occuper la personne qui attend. Ces différents types de mobiliers fonctionnels sont le plus souvent accompagnés d'éléments décoratifs, tels que des tapis, plantes vertes,

³⁷ Bâtiment « barre » d'une quarantaine d'années qui contient 43 appartements.

tableaux, miroirs, etc., qui imposent une certaine (re)tenue chez l'intrus et qui relèvent plus du domaine de la sphère privée, avec de claires références au salon bourgeois³⁸, que du domaine public de la rue. Dans certains immeubles visités, les paliers étaient également ornés de tableaux et/ou miroirs, aquarium, plantes artificielles, jarre, etc. et le sol recouvert de moquette, donnant à chaque étage une spécificité, reflet d'un certain style que l'on veut communiquer envers l'extérieur et que l'on pourrait considérer comme une sorte de carte de visite que nous présentent les habitants. Il aurait été intéressant de savoir comment se négocie cette ornementation entre les occupants des divers appartements du palier. Ces décorations en disent certainement très long sur les relations de voisinage, sauf dans le cas, comme celui de l'immeuble contenant la *portería* 11, où les entrées d'appartement sont complètement isolées les unes des autres. Le visiteur, une fois sorti de l'ascenseur, se retrouve alors dans un espèce d'antichambre où trônent généralement des éléments décoratifs ou autres, appartenant clairement à ceux qui y résident. Cuisenier (cité par Melliti, 2002 :182) montre que l'une des procédures les plus utilisées par l'architecture implicite pour produire un lieu « privé » est d'augmenter son degré de profondeur, en multipliant le nombre de lieux par lesquels il est nécessaire de passer pour y parvenir. Dans le cas, de la *portería* 11, on peut se demander si cet « art de dilater le seuil » (Melliti, 2002 :189) permet d'avoir davantage de temps pour négocier le lien avec l'intrus ou bien s'il ne sert pas plutôt à protéger les habitants de tout contact avec l'extérieur. Les habitants sortent de chez eux, prennent l'ascenseur, descendent généralement jusqu'au garage pour prendre leur véhicule et sortent de l'immeuble par la porte du garage. Les interactions avec le voisinage sont donc limitées au maximum et si elles ont lieu, elles concernent les voisins du dessus ou du dessous qui utilisent le même ascenseur.

³⁸ Nous émettons à ce sujet l'hypothèse suivante –que nous ne développerons pas, car ce serait là l'objet d'une autre recherche– à savoir que ces entrées seraient aménagées et décorées en fonction de l'idéal du salon « bourgeois » de l'époque de construction de l'immeuble.





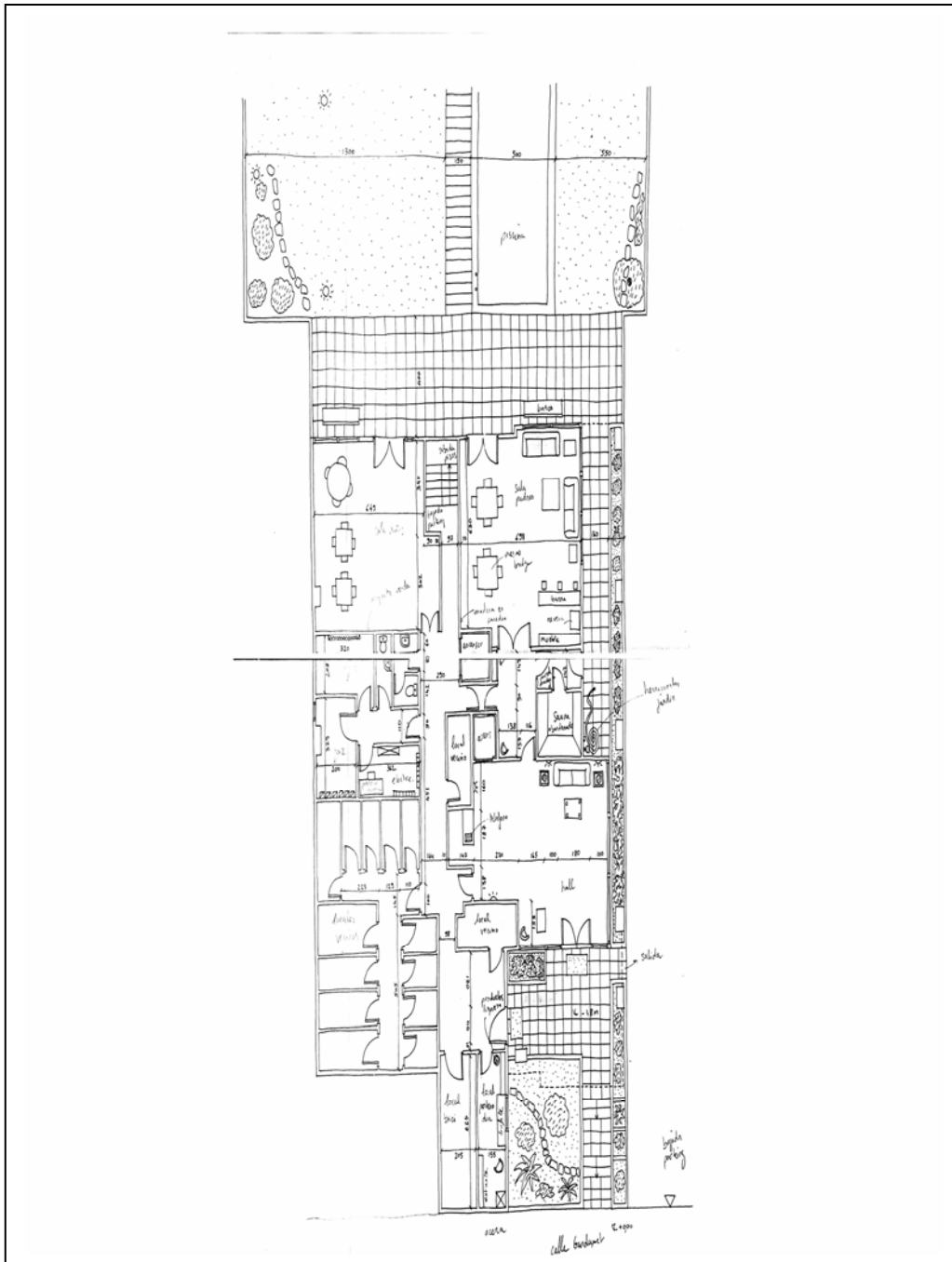
Relevés et photographies de la *porteria* 4. Auteure : Julie Rouault.

1^{ère} photo : système d'interphones à l'entrée de l'immeuble ; 2^{ème} série : à gauche : la porte d'entrée et le hall ; à droite le premier sous-sol où se trouvent les boîtes aux lettres.

Mentionnons encore une différence architectonique importante entre nouvelles et anciennes *porterías*. Les nouvelles constructions connaissent une prolifération de filtres avant d'atteindre l'ascenseur qui n'existe pas dans les anciennes et qui se résument généralement aux interphones avec un système d'ouverture depuis les appartements, le franchissement de la porte d'entrée et l'exposition aux questions et/ou regards du/ de la gardien/ne. Par contre, dans le cas des *porterías* avec un comptoir, les filtres se multiplient. Parfois, il faut franchir une première grille et traverser un petit jardin, mais dans tous les cas, le pied de l'immeuble se distingue du trottoir grâce à un petit passage ou quelques marches à gravir avant d'arriver à la première (parfois unique) porte, à côté de laquelle se trouvent les interphones qui très peu souvent sont connectés à un système d'ouverture automatique, ce qui oblige les habitants à descendre ouvrir la porte d'entrée aux éventuels visiteurs qui se présenteraient en dehors des horaires de travail des gardiens.

Une fois ce premier seuil franchi, le plus souvent, il est nécessaire d'ouvrir une deuxième porte (parfois avec des interphones également) avant de pénétrer dans le vestibule proprement dit. Dans le hall, c'est enfin le filtre du/de la gardien/ne qu'il va encore falloir franchir, en montrant patte blanche et en lui indiquant où l'on se rend. A cette multiplication des filtres correspond une multiplication des flux qui n'était que bi-directionnels dans le cas des anciennes *porterías*. Il existe ainsi plusieurs entrées (garage, porte principale, porte de service) dans ces nouvelles constructions, les flux pouvant ainsi s'effectuer dans plusieurs sens et simultanément, sans forcément se croiser, ce qui complexifie le travail de surveillance³⁹.

³⁹ L'introduction d'ascenseurs dans les anciennes *porterías* a augmenté également la diversité des flux au sein de l'immeuble, en permettant une circulation simultanée des habitants dans la cage d'escalier ou l'ascenseur, mais ceux-ci finissent toujours d'une manière ou d'une autre par devoir passer devant l'espace attribué au gardien ce qui n'est plus forcément le cas des nouvelles *porterías* qui permettent de sortir de l'immeuble sans être aperçu par celui-ci, s'il n'a pas la possibilité de contrôler la sortie du garage.



Relevé de la *portería* 8, réalisé par Julie Rouault. On observera les nombreux filtres à passer avant d'atteindre les ascenseurs qui mènent aux étages, ainsi que la double entrée dans l'immeuble : une de service, pour le gardien et les domestiques qui se rendent dans l'immeuble, l'autre qu'utilisent les résidents et éventuels visiteurs.

Le contrôle se limite, d'autre part, rarement à l'intérieur de l'immeuble. Il s'étend aux rues adjacentes, voire parfois à toute une portion de quartier quand il y a communication entre les gardien(ne)s. En se promenant, l'après-midi, dans les quartiers chics de Barcelone, on peut facilement expérimenter la manière dont les gardiens remettent à leur place le visiteur trop curieux qui se permet de jeter un coup d'œil indiscret dans les halls d'entrée. Assis derrière leur comptoir, c'est d'un regard désapprobateur qu'ils incitent fortement le passant à regarder ailleurs. Ces yeux embauchés pour surveiller l'immeuble et ses espaces adjacents, soit ce « voisinage loué », selon l'expression de Jacobs, remplacerait, suivant les thèses de cette auteur (1973 :38-43), les regards d'antan – ceux des multiples passants qui auraient actuellement déserté les rues, ainsi que ceux des habitants qui observaient les fait et gestes de ces derniers depuis leur fenêtre et qui rendaient les rues d'autrefois agréables. Un gardien en poste depuis plus de 20 ans, fait le même constat lorsqu'il déclare que ce n'est pas le quartier qui a changé mais sa population qui a vieilli. Le quartier a donc perdu de son dynamisme :

Les journées sont beaucoup plus ennuyeuses qu'avant parce qu'il n'y a presque plus rien qui se passe. Maintenant la majorité des appartements sont occupés par des personnes âgées avec ou sans enfants, mais déjà tous assez âgés. Avant, l'entrée était en perpétuel mouvement avec les va-et-vient des enfants, du personnel de service (il pouvait y avoir jusqu'à 3 domestiques par appartement), les visites etc. Ça n'arrêtait pas une minute. Ça entrait, ça sortait et ça permettait même d'avoir plus de contrôle. Maintenant par contre y'en a moins (portería 2).

S'il est certain que certains éléments physiques jouent un rôle déterminant dans la gestion du contrôle -ainsi les murs coupent la communication comme les portes et les fenêtres permettent de la rétablir-, la « paroi » peut se matérialiser de multiples manières : par des structures plus ou moins mobiles, tels que des rideaux, décorations, pots de plantes, gestes voire même des regards. D'autre part, les liens qu'établit le gardien au niveau visuel comme sur d'autres registres (nettoyages, salutations cordiales, amitiés...) ou l'absence de ceux-ci définissent l'immeuble et ses espaces comme étant plus ou moins

d'accès publics ou plus ou moins restreints, pour ne pas dire privés. En restreignant les flux et l'accès, la frontière confère une qualité spécifique à un espace. Mais ce n'est qu'en permettant son accès que ces qualités s'actualisent, puisque par définition l'espace est radicalement mobile et se réfère fondamentalement à des relations.

Passer devant le gardien, ne se déroule pas toujours de la même manière. S'il ne vous connaît pas, il vous demandera peut-être de vous identifier mais en tous cas d'identifier la personne chez qui vous vous rendez ; et si vos données ne correspondent pas aux siennes, le passage vous sera probablement refusé :

Pour la deuxième fois seulement, depuis que je fréquente cet immeuble, en arrivant, je rencontre le concierge. Lui, ne me reconnaît absolument pas et me demande où je vais. J'étais sur le point d'appuyer sur l'interphone, quand il m'a fait signe de ne pas le faire et qu'il venait m'ouvrir. Il m'ouvre, me laisse passer mais me barre la route avant que je ne prenne l'ascenseur en me demandant où je me rends. Je lui indique l'étage et la porte mais cela ne lui suffit pas, il veut le nom. Ne me souvenant pas exactement du nom de famille de mon étudiante, je prononce quelque chose d'approximatif. Raté ! Personne de ce nom dans l'immeuble. J'insiste en disant que cela fait plus d'un mois que je viens donner des cours de français à cette personne et qu'elle est en train de m'attendre. Impossible de passer sans un nom correct. Je finis par m'impatienter et tourne frénétiquement les pages de mon agenda dans le but de retrouver les coordonnées exactes de mon étudiante. Pendant ce temps, le concierge tient ouverte la porte de l'ascenseur qui est arrivé. Je m'exclame : « Quel contrôle, si je ne peux pas donner un nom, je ne peux pas aller travailler ! » A quoi, il répond : « C'est que rien ne colle, ni l'étage, ni le nom ». Il me suggère alors que je me suis peut-être trompée d'immeuble, qu'il y en a d'autres similaires dans la rue. Je lui réponds que non, et lui répète que ça fait plus d'un mois que j'y viens régulièrement, même si ce n'est qu'une fois par semaine. Enfin, je retrouve. Effectivement, à part le B initial, il n'y avait pas une grande ressemblance avec ce que je lui avais dit. Cette fois-ci, il est d'accord, cette personne habite bien au 5^{ème} étage. Mentionner son prénom aurait suffi, précise-t-il. « Mais, je vous l'ai dit ! », rétorque-je. Bref, après ces quelques minutes qui m'ont semblées interminables, je peux

enfin monter. En sortant du cours, je le revois, le salue et lui demande de ne pas dire à la personne concernée la manière dont j'ai estropié son nom. Il sourit.

Presque un an plus tard, je retourne dans cet immeuble. Quand j'ouvre la porte du jardin, je vois le gardien qui discute avec une personne affairée à tailler la haie avec une scie à moteur. Avec le bruit, je ne prends même pas la peine de les saluer et eux non plus ne me font aucun signe, ni ne me retiennent au passage. Je me dirige donc vers la porte d'entrée. Elle est fermée. Je sors donc mon agenda pour savoir à quel étage habite mon étudiante. Je sonne au 5^o 1^a et à ce moment-là, le gardien s'approche de la porte avec une carafe d'eau de 5 ou 8 litres et un sac de commission. C'est seulement alors qu'il me demande où je vais. Je lui donne le numéro de l'appartement. Il veut confirmer l'information, en me donnant le nom de l'habitant. Je n'ai pas le temps de lui répondre par un « oui » que quelqu'un intervient dans l'interphone en demandant « Qui est-ce ? ». Je décline donc mon identité et allais ajouter : « la prof. de français » mais n'ai pas eu le temps de le faire car le concierge immédiatement et en même temps qu'il introduira la clé dans la serrure, ajoutera « C'est bon, c'est bon, je lui ouvre ». Il m'ouvre donc et moi, je lui retiens la porte pour qu'il puisse entrer avec tous ses paquets. Au passage, il récupère les publicités qui ont été glissées sous la porte. (Extrait journal de terrain, 18/06/02 et 13/05/03).

Le gardien forme donc un système de fermeture qui bloque le passage aux intrus⁴⁰ qui essaieraient de s'infiltrer à l'intérieur des bâtiments alors qu'ils n'ont rien à y faire. Si les flux sortants n'échappent pas à son contrôle, c'est avant tout la sélection des personnes qui entrent dans le bâtiment qui attire toute son attention. D'ailleurs dans de nombreux immeubles visités, les gardiens ferment littéralement l'immeuble, une fois leur horaire terminé. Dans ce cas, soit l'immeuble a un système d'interphone, accompagné d'un système d'ouverture et de fermeture de la porte d'entrée que les habitants peuvent actionner depuis leur immeuble, soit ces derniers doivent descendre ouvrir avec leur propre clé. Dans ce deuxième cas, se produit une duplication du contrôle (auditif et visuel).

⁴⁰ Tout comme le gardien de football dont la mission est d'empêcher que le ballon n'entre dans ces buts.

Lorsque c'est un habitant qui franchit le seuil de la porte, le gardien ne pose généralement pas de questions mais la personne qui entre ou qui sort, n'échappe pas pour autant à son regard qui peut être plus ou moins inquisiteur, selon les cas. Certainement que le filtre ne sera pas ressenti de la même manière, atténué qu'il est par la quotidienneté et la familiarité de la situation. Cependant, dans le cas de gardiens entrés récemment en fonction ou celui d'immeubles où il y a une rotation importante parmi les locataires, la présence du gardien peut se faire sentir plus fortement et celui-ci doit savoir agir avec tact pour ne pas se faire mal voir. C'est le cas de Pere (*portería* 1) qui travaille dans un immeuble où il calcule que sur 40 appartements, seuls dix doivent être habités par des personnes qui y vivent depuis plusieurs années. Ce n'est donc pas une relation de voisinage stable et il se voit obligé à maintenir des contacts très « diplomatiques », selon ses propres termes, avec les habitants de l'immeuble, étant donné qu'il y a beaucoup de déménagements et qu'il doit apprendre à les connaître peu à peu. « *Tout est très diplomatique* », explique-t-il. Il doit donc constamment négocié les passages sans confondre les personnes internes et externes à l'immeuble, tout en essayant de ne froisser personne. « *On apprend par la force des choses* », dit-il en se référant aux critères qui permettent de savoir si la personne est un intrus ou non. « *Parfois, y'en a qui se fâchent et disent des choses pas très belles parce que je leur demande où ils vont ; moi, je ne réagis pas, ça sert à rien et s'ils me donnent les informations que j'ai demandées, je laisse passer* ». À la question de savoir ce qu'il fait lorsqu'un agent commercial ou un représentant d'un mouvement religieux se présente, il répond :

non, ils ne viennent pas souvent. Si quelqu'un vient, je suis vraiment désolé de dire à quelqu'un qui vient vendre, à un vendeur ambulancier, un commercial, de lui dire « Écoutez, ici, vous ne pouvez pas rentrer » parce que tout le monde a le droit de gagner sa vie, mais moi aussi j'ai certaines normes à accomplir. En principe, je ne peux pas laisser monter quelqu'un, parce qu'ils [les habitants] n'aiment pas mais aussi parce qu'ils [les agents commerciaux] peuvent venir voir si un tel vit là ou bien s'il ne vit pas, voir à quelle heure, il est là ou pas. Parce que bon, les gens... tu sais jamais. Tu peux agir de bonne foi mais, parfois, ils peuvent te jouer un tour (portería 2).

Un autre témoignage, celui d'un portier cette fois-ci (*portería* 16), qui avait été, auparavant, agent commercial, démontre un malaise moindre face à ces intrusions de l'extérieur. Pour ne pas enfreindre ses obligations de gardien et ne pas fermer complètement l'accès de l'immeuble aux représentants commerciaux dont il a partagé auparavant les vicissitudes de l'emploi, il a trouvé la solution suivante : sachant qu'il ne peut pas laisser entrer ces agents dans l'immeuble, il explique cependant que rien ne l'empêche de leur indiquer son horaire pour qu'ils puissent revenir pendant sa pause de midi ou à la fin de sa journée, si vraiment ils tiennent à présenter leurs produits aux habitants. Un autre portier (*portería* 3) demande aux colporteurs de lui laisser leur documentation en leur disant de revenir un autre jour au cas où il y aurait des personnes intéressées par leurs produits ; par son attitude, il filtre mais n'empêche pas l'information de circuler, même si elle est fortement canalisée.

Malgré leur nature, de prime abord, infranchissable, toute limite réserve une part d'accès. Et c'est plutôt en cas de rupture dans les routines de l'immeuble que les seuils deviennent difficiles à franchir :

18h30: personne. La porte d'entrée est fermée mais celle derrière le comptoir du portier est ouverte et il y a de la lumière dans ce local. Donc le gardien ne doit pas être très loin et la situation n'est pas normale parce que toutes les personnes qui essaient d'entrer depuis que j'ai profité de la sortie d'une personne pour pénétrer dans l'immeuble se heurte à une porte fermée et la pousse avec insistance. Ils mettent généralement un certain temps avant de réussir à l'ouvrir avec leur propre clé. Le gardien a laissé, sur son comptoir, une feuille format DINA4, où il a écrit avec un gros feutre noir: « Je suis sorti faire des courses » («Soc a comprar» (sic)). Apparemment ce papier ne remplit pas vraiment sa fonction car un monsieur revenant de faire les courses et que j'ai pris pour le gardien, m'a dit qu'on se demandait bien où ce dernier pouvait bien être. Il ne semble pas facile de sortir de cet immeuble sans clé. Une personne âgée n'y arrive pas et me demande de l'aide. Voyant passer l'heure, je décide d'écrire un petit mot et de laisser ce que j'avais apporté pour une habitante de l'immeuble, dans sa boîte aux lettres. Tant pis pour le livre que le gardien

devait me donner. Quand j'ai terminé de rédiger le message, je m'approche des boîtes aux lettres, mais oh! Surprise! Il n'y a que quelques noms sur celles-ci mais dans la majorité des cas, il n'y a que le numéro de l'appartement et de l'étage dont je me souviens vaguement mais que je ne pensais pas devoir utiliser, vu que je pensais que j'allais avoir affaire au gardien. Ne le voyant toujours pas arriver, je ressorts de l'immeuble et en faisant une gymnastique incroyable pour retenir la porte avec mon pied, j'essaie d'appuyer sur le bon interphone pour savoir si la personne à qui je dois donner des photocopies est chez elle. Elle y est! Et me dit qu'elle descend. Entre temps, le gardien arrive. Il pose deux paquets sur sa table et enlève la feuille DIN A4. En me voyant, il s'exclame: « C'est incroyable, quand je suis là, il ne se passe rien et il suffit que je sorte un instant pour qu'on ait besoin de moi ». Remarque: en son absence, les passages du seuil se faisaient de manière beaucoup plus saccadée. Le temps d'arrêt devant la porte était beaucoup plus long (le temps de trouver ses clés ou d'appeler quelqu'un par l'interphone) et avant d'entrer, il y avait toujours ces tentatives vaines de pousser la porte pour qu'elle s'ouvre d'elle-même qui se répétaient deux voire trois fois, pour bien se convaincre que la porte était belle et bien fermée. Quand la personne (Brigitte) que j'attendais est arrivée, le gardien était déjà revenu de sa loge avec mon livre à la main. Brigitte le remercie en le nommant par son prénom. Échange de commentaires entre Brigitte et moi sur nos préoccupations communes devant le « comptoir-table » du gardien qui vaque à ses affaires dans le hall d'entrée. Je m'en vais en courant. Cette fois la porte s'est ouverte sans problème. Le gardien, en rentrant, en avait débloqué le système de sécurité. (Extrait journal de terrain, 10/12/03).

Si dans ce cas, les franchissements problématiques de la porte d'entrée étaient dus à l'absence imprévue du gardien, dans l'exemple suivant, ce sont des problèmes techniques qui compliquent le passage. Précisons avant que dans cet immeuble qui possède un système de gardiennage, il a été installé un système qui permet de fermer la porte sans avoir besoin de descendre ouvrir aux visiteurs en cas d'absence du gardien. Si la personne qui se présente dans l'immeuble ne sait pas qu'il faut attendre quelques minutes avant d'essayer de l'ouvrir, celle-ci reste fermée. Ce système de fermeture a été installé pour

empêcher l'entrée d'intrus parce que, selon mon interloctrice, « *il y avait des gens dans l'immeuble qui ouvraient à n'importe qui* » (Mme B.).

En sortant, je butte sur la porte qui ne s'ouvre pas malgré le fait que j'aie actionné le système d'ouverture. Le gardien apparaît alors, en me disant « Heureusement que je suis là, parce que la porte est déprimée aujourd'hui et elle ne veut plus ouvrir ». Je ris de son explication. « Ris seulement mais c'est vrai, elle déprime. De tellement s'ouvrir et se fermer, une heure par jour elle déprime. Elle fait ce bruit [imite un petit graillement] et ne s'ouvre pas ». (Extrait du journal de terrain, 22/06/04).

Des portes qui ne s'ouvrent pas peuvent devenir un sujet de conversation récurrent et créer une certaine complicité entre le gardien et ceux qui se trompent. Des clins d'œil, des commentaires sur l'impatience et les maladresses des visiteurs voire parfois de certains habitants qui ne s'y font pas, sont les traces de ces interactions. Les faux pas de certains visiteurs, pas habitués aux manières de faire de l'immeuble, permettent également au gardien de repérer immédiatement ces étrangers. Ainsi par exemple, lors d'une de mes visites, Sonia (*portería 25*) j'ai pu observer l'arrivée d'une jeune personne qui au lieu de pousser la porte d'entrée (qui n'était pas verrouillée, puisque sa visite avait lieu pendant les horaires d'ouverture de la gardienne qui par ailleurs se trouvait dans le hall d'entrée avec son chien), a appuyé sur l'interphone des personnes chez qui elles se rendaient en leur demandant de lui ouvrir la porte. Ces dernières, depuis chez elles, actionnèrent le mécanisme d'ouverture, audible dans l'entrée à son petit bruit roucoulant. Sonia, ayant suivi la scène d'un œil distrait tout en continuant ces tâches de nettoyage, me lancera un « *Elle va chez les Français. Ils ont encore rien compris. Ils sont là depuis 2, 3 mois mais y savent pas encore que si je suis là la porte est ouverte* ».

Véritables passeurs, les gardiens empêchent ou facilitent l'entrée dans l'immeuble qu'ils considèrent généralement comme quelque chose qui leur appartient ou du moins qu'ils doivent protéger comme si c'était à eux. Plusieurs gardiens ont utilisé des pronoms possessifs pour décrire l'endroit où ils travaillent : « *J'ai beaucoup de chance parce que jusqu'à présent et en 23 ans*

de métier, il ne s'est rien passé de grave dans ma portería » (portería 2) ; un autre dira « ne me salissez pas les murs ! », « ne me mettez pas ça là ! » (portería 8). Pedro a eu le sentiment d'être exproprié de son domaine, lorsque la police y a installé ces quartiers généraux, pendant plusieurs jours, pour mettre fin à un réseau de trafiquants :

À cause de cette vitre [celle de la porte d'entrée] et parce que les gens de l'extérieur ne peuvent pas voir ce qui se passe à l'intérieur mais moi, je peux voir ce qui se passe dehors, à cause d'elle, il y a une quinzaine de jours, la police a envahi la portería (fue tomada por ellos). Elle est arrivée avec un mandat judiciaire. Ils savaient mon nom et mon numéro de téléphone et d'ailleurs ils ne se sont pas gênés pour l'utiliser pour parler avec leurs collègues en civil qui étaient dans la rue (portería 2).

Le portier explique les événements avec un mélange de résignation et d'indignation. Il s'est senti comme mis au service des forces de l'ordre mais en même temps, il savait qu'il ne pouvait pas s'y opposer sans avoir de problèmes. Il finit son récit en commentant de manière assez ironique, que finalement ils ont réussi à les arrêter mais à la Via Latieta, c'est-à-dire, bien loin de là où ils avaient préparé leur embuscade. « *En cinq minutes, tous les effectifs policiers disparurent du quartier* », conclut-il son récit sur un ton de libération.

Le fait d'avoir dû payer un fond de commerce (traspaso), avant d'entrer en fonction, peut encore renforcer ce sentiment de propriété ; tout comme celui de présenter les appartements aux nouveaux locataires ou de devoir contrôler les sous-locations permet d'exercer un certain contrôle sur qui réside dans l'immeuble. Sonia se rappelle que lorsqu'elle présentait les appartements vides, elle savait immédiatement si les visiteurs étaient des personnes qui allaient créer des problèmes ou non. Dans le premier cas, elle se permettait de suggérer au gérant de ne pas le leur louer. « *Je faisais attention pour qu'on ne nous mette pas n'importe qui ici* » (portería 25).

Un autre témoignage exprime ce sentiment de responsabilité vis-à-vis des habitants mais également de l'infrastructure du bâtiment. Pere (portería 1)

conserve soigneusement les cendriers dans une armoire de son comptoir et les fournit à la demande, depuis que certains ont disparu. Il fait de même avec tout accessoire transportable (vase, plantes, etc.), ce qui explique l'état austère et dégarni du hall ainsi que le fait que les tables, devant les canapés qui donnent sur le jardin et la piscine, soient complètement vides.

En tant que responsable de l'espace, les gardien(ne)s en font un usage souvent privé. Le fait d'entretenir le mobilier leur donne un certain pouvoir sur cet espace, comme l'explique une gardienne, lorsque nous lui avons demandé si elle considérait le comptoir comme son « chez soi » : « *Bien sûr, et comment! Je le lave tous les jours et combien de fois, hein? Parce qu'il y a des travaux, des réparations... Oui, oui, je considère que c'est chez moi* » (*portería* 9). Les gestes, tout comme les objets, privatisent l'espace. Comme le rappelle Clavel (1986 : 43), le terme « propreté » est dérivé de « propre » et l'acception première de celui-ci insiste sur l'appartenance. En nettoyant le hall, la cage d'escalier, les gardiens s'approprient de l'immeuble et en connaissent tous les petits défauts. Peut-on considérer les gestes des gardien(ne)s qui nettoient méticuleusement les vitres d'entrée lorsque certains y ont laissé des marques comme des actes qui substituent les rituels d'antan qui servaient à purifier les entrées ?

Les gardien(ne)s rencontré(e)s connaissent l'immeuble où ils/elles travaillent de fond en comble. Leurs tâches quotidiennes –nettoyages, distribution de journaux et du courrier- ou plus ponctuelles, telles que les réparations des tuyauteries et autres machineries internes, les petits services rendus aux habitants -comme changer une ampoule, régler les chaînes de télévision, monter les courses, aider une vieille personne à retourner son matelas, lors des changements de saison, etc.-, et le fait, pour la plupart, de devoir présenter les appartements à louer, font que les gardien(ne)s connaissent tous les détails de chaque appartement.

Cependant, parallèlement à cette maîtrise du bâti, c'est surtout la vie de l'immeuble et sa routine quotidienne dont ils/elles sont les expert(e)s. Rares sont les événements ou les personnes qui échappent à leur oreille ou oeil

avertis. Plusieurs sont ceux/celles qui nous ont dit reconnaître les habitants à leur manière de descendre les escaliers ou d'ouvrir la porte d'entrée :

Je reconnais les pas de ceux qui descendent par l'escalier, de ceux qui entrent et sortent. Ceux qui s'en vont maintenant, ils ne me disent pas « au revoir! » ni « Bonjour! », ça m'est égal parce que simplement à leur manière de marcher, j'les r'connais, j'sais qui c'est. Vous comprenez c'que j'vous dis ? (rires) Même si vous ne vous retournez pas, moi j'sais qui est descendu ou monté. Ça personne ne peut me l'enlever, parce que ça fait bien longtemps que je suis là. J'peux m'tromper [...] Ici, y'a les parents, les beaux-parents, les cousins, cousines qui viennent. Mais si c'est quelqu'un que je ne connais pas, mon obligation est de lui demander : « S'il vous plaît, où est-ce que vous allez ? » Et bien, je vais à tel endroit » et moi je surveille et au poids de l'ascenseur je sais s'il est descendu au troisième ou au quatrième (portería 9).

Même si bon nombre de personnes interviewées insistent sur le fait que tout ce qui se passe derrière la porte de l'appartement⁴¹, n'est plus de leur domaine, à force de cotoyer les habitants, elles finissent par connaître un certain nombre d'éléments de leur sphère privée. Même avec ceux avec qui elles n'ont pas beaucoup de contact, des liens affectifs se tissent et se reserrent, au travers des bribes de conversations quotidiennes. Ils ne voient que très rarement certains parce que leurs horaires ne coïncident pas toujours avec ceux du gardien mais d'autres peuvent s'attarder plus longuement, voire s'installer plusieurs heures dans la loge du/ de la gardien/ne pour converser avec celui-ci ou celle-ci. Pedro dit être le confident de quelques jeunes de l'immeuble et lorsqu'ils ont des problèmes avec leur parents ou leur amis, ils viennent se confier à lui. Un jour où j'assiste à une telle scène, la fille du gardien me dira ensuite « *T'as vu mon père, c'est un peu comme leur grand-père, leur confident, certains gosses du quartier viennent lui raconter leur problème ou lui confier leur secret* » (portería 2). Pedro définit sa profession comme un métier où il faut savoir rester calme, savoir toujours dominer la situation, être très

⁴¹ En réaction, certainement, au stigmate de commérage qui colle à la profession et qui a largement été véhiculée par le cinéma et la littérature. Concernant les stratégies d'évitement face à un tel étiquetage, voir l'article de Marchal (2005).

discret, poli et être habile au moment de parler, c'est-à-dire savoir répondre correctement et rapidement. Quant à Marc, pour lui, « *ce poste est un poste où.... On sait beaucoup d'choses... et faut savoir, comme je te disais l'autre jour, faut savoir faire comme les trois singes : voir, écouter et se taire et tout ça en même temps et ça on t'en est reconnaissant parce que personne aime qu'on raconte leur histoire, leur petites misères* » (*portería* 16). Ce métier qui est donc à la charnière du domaine de la publicité (dans le sens de « rendre public ») et de l'intimité, comporte une grande part de médiation, même si cette fonction n'est que rarement et spontanément présentée par les gardien(ne)s eux/elles-mêmes⁴².

Questions pour une ethnographie des relations de voisinage

Certains théoriciens et penseurs de la société urbaine actuelle la place sous le signe de la mobilité, ce qui signifierait que pour les habitants, de plus en plus engagés dans des systèmes relationnels déterritorialisés, les sociabilités ne seraient que peu tributaires du tissu social entourant leur domicile (Grafmeyer, 1998:352). Les relations de voisinage sont alors considérées comme moins valorisées qu'auparavant. Ce seraient plutôt des attitudes de réserve et de mise à distance qui prévaudraient. Ce serait dans cette indifférence possible, écrit Ascher (1995:322), mais non nécessaire, que se construirait « l'«urbanité» métropolitaine, comprise comme un cadre social et physique qui, en maximisant la liberté de chacun, ouvre la possibilité pour des voisins de partager des lieux, et de partager ou non des pratiques, des opinions ».

Dans ce contexte, la vie de quartier n'apparaît, bien souvent, plus que comme une toile de fond, un spectacle auquel ces habitants prennent de moins en moins part, car c'est à une autre échelle que s'établiraient leurs relations sociales. Cette attitude n'est cependant pas nouvelle puisque Simmel (1903), au début du siècle dernier, considérait que le fait de ne pas avoir de sociabilités avec ses voisins géographiques était une des civilités de la ville, l'une de ses potentialités. Ce qui serait peut-être nouveau, c'est la performance des moyens

⁴² A ce sujet voir Marchal (2006) et Marchal, Stébé (2003).

de communication qui accélère les mobilités et permet de dépendre de moins en moins de notre entourage immédiat. Comment savoir cependant si, actuellement, il y a réellement moins de « vie de quartier » qu'auparavant? Quels sont les critères qui permettraient de mesurer cette prétendue baisse de sociabilité ?

Les gardiens permettraient-ils d'ancrer l'immeuble dans le quartier (par leurs trajets, les informations qu'il fait circuler, etc.) et par la même de le protéger alors que les relations de la plupart des habitants avec leur entourage immédiat auraient tendance à se distendre ? Jusqu'à quel point le gardien crée des relations de voisinage? Facilite-t-il vraiment la cohésion au sein de l'immeuble et favorise-t-il les solidarités entre des voisins qui, selon les dires de certains chercheurs, voisineraient de moins en moins? Continue-t-il à jouer un rôle aussi important (et ce rôle n'a-t-il jamais été qu'un cliché?) dans la circulation des rumeurs⁴³ et des histoires d'immeuble? Peut-il être considéré comme un créateur de *narratives locales*, c'est-à-dire porteur d'un rôle actif dans la construction d'un imaginaire collectif?

Certains auteurs parlent de la modernité comme d'une époque où le sentiment de solitude et l'augmentation de la « violence urbaine » sont liés au manque de médiations locales. L'histoire sociale des concierges aiderait donc à mieux connaître les changements de perception du « risque » dans l'espace urbain. Un espace sans médiation augmente-t-il la perception du risque? Faut-il vraiment louer un voisinage pour surveiller la rue et protéger les habitants de l'extérieur, comme dans la Park Avenue de New York que nous décrit Jane Jacobs (1973:43)? Ou bien comme le laisse entendre Pierre Sansot (1996 :321)

lorsque la rue devient moins dangereuse, lorsque les immeubles s'ouvrent, de toutes leurs baies, au dehors, lorsque les hommes s'émancipent, la censure de la conciergerie disparaît. Les usagers d'un immeuble en copropriété apprennent à vivre dans la solidarité ou dans l'indifférence mais hors d'une tutelle qu'ils n'accepteraient pas.

⁴³ Sur la rumeur, voir notamment García Muñoz (1997) et Reumaux (1995).

Sommes-nous entrés dans cette époque où cette figure est devenue dérangeante et inutile?

Si l'analyse ethno-spatiale présentée ci-dessus ne permet pas, à elle seule, de répondre à ces interrogations, elle suggère néanmoins qu'il existe une relation entre les changements observés lors du passage entre l'espace public de la rue et le domaine privé de l'espace domestique et leur sens en terme de changements structuraux du lien actuel entre les catégories sociales du public et du privé, les moyens de contrôler les mouvements de va-et-vient et le filtrage des personnes, informations et objets. Le passage entre les domaines du privé et du public prend des dimensions différentes si le portier est remplacé par un concierge ou si ces deux figures sont supprimées et des mécanismes automatiques de contrôle sont installés à leur place. Véritables rouages, dans l'articulation des espaces privés, collectifs et semi-publics, les gardiens permettent à ces espaces sociaux de faire sens pour ceux qui y habitent. « Dans une certaine mesure, en effet, ils contribuent à ce que les habitants ne se bornent pas à y coexister mais à y *vivre ensemble* » (Marchal, 2004 :232).

Dans le cas barcelonais, nous avons pu constater que l'histoire de la vie de l'immeuble et celle de la communauté de voisinage sont des histoires que les gardien(ne)s construisent sur la base des interactions quotidiennes avec les habitants et au travers de la négociation de petits arrangements ou de dérèglements qui se déroulent au cours de leur travail.

La difficulté de trouver une autre catégorie sociale de médiation – à échelle symbolique comme à échelle pratique – entre le privé et le public explique peut-être les raisons de la persistance de cette figure. Comme le souligne Horta (2004b :143), dans son article qui présente la recherche collective, c'est cette difficulté qui nous mène à comprendre que malgré sa condamnation, « c'est justement la pertinence (*relevancia*) absolue et nécessaire, du rôle de médiateur qu'est le gardien qui ralentit et repousse sa disparition complète et peut-être définitive ». Le/la gardien(ne) est un personnage hybride, à cheval entre des catégories (telles que ordre/désordre ; propre/sale) qu'il définit autant

qui le définissent et qui sont la condition de son existence. Marguerite Duras l'a remarquablement décrit dans sa nouvelle sur l'irascible Mme Dodin, concierge qui hait profondément sa corvée de ramassage des ordures, qu'elle aimerait voir éliminée, ce qui signifierait sa propre disparition:

C'est entre elle et la poubelle, une question de vie et de mort. C'est de cela, de la poubelle, qu'elle vit. Mais aussi de cela qu'elle pourrait mourir. Non seulement de colère, à son propos, mais aussi pour sa suppression universelle [...]. Il ne se passe pas de jour qu'elle ne donne à un quelconque locataire une nouvelle preuve de cette horreur. Elle en découvre toujours de nouvelles raisons [...] Chaque jour, elle se donne en pâture un locataire. N'importe lequel. Qu'il soit la gloire la plus reconnue du quartier, le plus respectable, le plus vieux, le plus consacré des locataires. C'est en général celui qui vide le dernier sa poubelle qui essuie la colère de Mme Dodin. Jusqu'au dernier elle se contient encore mais au dernier, régulièrement, elle explose. C'est là une des servitudes particulières à notre immeuble du 5 de la rue Saint-Eulalie. On s'y fait engueuler parce qu'on a une poubelle à vider. Autrement dit parce que l'on mange, donc parce que l'on vit encore, donc que l'on n'est pas encore mort (Duras, 1954 :120-121).

Primer esbozo: del umbral del piso a la puerta de entrada del edificio: exploración etno-espacial de las porterías barcelonesas (resumen)

En este primer esbozo me dediqué al análisis de los distintos filtros que atraviesa un habitante de la ciudad desde que sale de su casa hasta encontrarse delante del edificio en el cual vive. Empiezo por evocar la literatura que reflexiona sobre las distintas maneras y significaciones de franquear un umbral, para subrayar que las categorías espaciales toman significados especiales en función de los dispositivos presentes. Franquear un umbral sigue siendo un gesto grave a pesar de que hoy en día, en las sociedades occidentales, no se suele acordar mucha importancia a los ritos que lo conciernen. El individuo que franquea un umbral se encuentra en una situación especial durante un cierto tiempo: está entre dos mundos. Hay reglas específicas y culturales sobre quién puede o no franquearlo, cuándo, cómo y de qué manera. Aunque de manera menos explícita, parece ser que seguimos suavizando o incluso neutralizando ciertas fuerzas antes de penetrar en un lugar. Tal como lo subraya Bromberger (1988), hemos pasado paulatinamente de una codificación simbólica explícita (los ritos de paso) hacia una codificación más implícita que no es tan evidente y que hay que descifrar. Son estos implícitos que me propongo desvelar con mi análisis etno-espacial de las porterías barcelonesas. Hoy en día, como ayer, el funcionamiento de los umbrales, lugar de franqueo de fronteras, necesita la producción, el aprendizaje y la puesta en marcha de códigos compartidos. Concibo, por lo tanto, los espacios de entrada de los edificios como lugares de circulación y de comunicación entre modos de vida distintos que permiten captar momentos y situaciones en los cuales el vínculo social se construye o se deteriora (Joseph, 1998:111).

Antes de adentrarme en el tema, menciono algunas consideraciones terminológicas tanto sobre la institución de la portería como sobre la profesión. En el contexto barcelonés, el aspecto de la portería puede tomar formas muy variadas desde la típica *loge* francesa con su alojamiento contiguo, hasta una sencilla silla instalada al lado de la puerta de entrada, pasando por toda una gama de mostradores de lo más diverso. La terminología que califica a la

persona que ejerce esta profesión también refleja estatus distintos. Los convenios laborales de los Empleados de Fincas Urbanas o EFU distinguen entre el portero/a que reside durante su semana laboral en la finca donde trabaja y los conserjes que van y vienen cada día para cumplir un horario que puede ir de la jornada completa a unas pocas horas, según las necesidades del edificio. Puede ser que este/a empleado/a comparta su trabajo con otros/as especialistas (desde un jardinero o técnico especializado en el mantenimiento de una piscina hasta un guardia jurado pasando por personal de limpieza, cada una de estas profesiones con sus propios convenios), así como con otros mecanismos de seguridad, como son los porteros automáticos y los videoporteros, ambos neologismos recogidos en los diccionarios de las lenguas española y catalana en el transcurso de la última década del siglo XX.

Sigue a continuación un apunte histórico para explicar los cambios que ha vivido esta profesión. A través de la legislación y después de los convenios colectivos, se observa su lenta profesionalización con deberes y derechos cada vez más precisos. Las distintas legislaciones que se suceden vuelven a repetir, aunque de manera cada vez menos explícita, la postura ambigua del EFU, entre la de vigilante (y a la vez protector de la infraestructura del edificio y de sus habitantes) y la de inquisidor. Las evoluciones en la definición de las tareas del EFU influyen sobre lo que está ocurriendo en las porterías. Sin embargo, las nuevas tecnologías (como la introducción de la luz para iluminar la escalera o la del ascensor, así como, más recientemente, la instalación de buzones declarada obligatoria en 1962 o aún los cambios en el sistema de recogida de la basura) cambian también las costumbres, lo cual modifica a su vez los deberes y las obligaciones de los EFU. De manera muy general, se puede decir que los acontecimientos que conmovieron los 50 últimos años de la historia española (el franquismo, las migraciones masivas de la población rural hacia las ciudades entre 1960 y 1970, la puesta en marcha de la democracia, a partir de 1975, con la aparición de nuevas formas de asociacionismo) influenciaron y transformaron fuertemente las condiciones de trabajo de los EFU. Más que predecir la desaparición de estos personajes en el panorama barcelonés, considero que este trabajo conoce de manera paradójica numerosas variaciones. Si bien no se puede negar que, desde la transición democrática, la

cantidad de personas que ejercen de porteros/as ha disminuido drásticamente y si cuando se opta por conservar este servicio, se suele favorecer la fórmula del conserje, no hay ninguna nueva construcción, en Barcelona, que no esté dotada de portero automático, e incluso a veces de vídeoportero, acompañado(s), la mayoría de las veces, de un servicio de limpieza y/o de seguridad. Entre las tendencias recientes, pudimos destacar también una cierta masculinización de la profesión (si bien es cierto que antes eran ante todo mujeres quienes la ejercían), así como el hecho que, cada vez más, son jóvenes nacidos en la ciudad los/las que se están presentando para este tipo de puesto, mientras que antes parecía una profesión que permitía la entrada a esta gran urbe de gente procedente del exterior.

En Barcelona se puede distinguir entre dos tipos de portería: las que no tienen mostrador y las que sí lo tienen. Las primeras corresponderían a una concepción más antigua de la profesión, mientras que las otras reflejarían el intento de modernizarla y de reajustarla a criterios de comodidad y de bienestar de las capas más altas de la sociedad. En efecto, el hecho de tener un servicio de portería sigue siendo ante todo una marca de distinción. La topología que proponemos opondría por lo tanto dos épocas en la burguesía barcelonesa: una de finales del siglo XIX, principios del XX; y la actual, con una época de transición entre ambas en el transcurso de la cual, las normas actuales se establecen paulatinamente. La diferencia arquitectónica que conlleva la invención del mostrador pareciera permitir una separación más clara entre las esferas doméstica y laboral del EFU. De hecho, el artículo 18 de la Convención de 1987-1988 precisa que no se debe considerar el alojamiento como lugar de trabajo principal si existe un *mostrador de conserjería* en condiciones, en la entrada del edificio. Si bien toda una serie de elementos concretos (presencia o no de animales domésticos, decoración más personalizada en las antiguas porterías, presencia más visible del EFU en el entrada de las nuevas porterías, etc) podría hacer pensar que existe una manera más «tradicional» y otra más «moderna» de ejercer esta profesión, maneras que además serían facilitadas por la infraestructura distinta de la portería, hemos notado que existen prácticas comunes entre los EFU tanto si trabajen en nuevas como en antiguas. Por lo tanto, si existen maneras diferentes de ejercer la profesión, se deben más bien

a cambios de mentalidad, al tipo de población que reside en la finca (inquilinos o propietarios) y a las condiciones del contrato, que no a una cuestión de infraestructura. Una forma construida, en efecto, no determina los usos que acoge. No obstante, si el espacio no tiene efectos autónomos, tampoco se puede decir que sea inerte, puesto que participa en la configuración de prácticas sociales. Una arquitectura puede favorecer o trabar unas relaciones sociales pero un cambio espacial no basta para generar una transformación social. La sociedad selecciona los espacios que le parecen adecuados o los adapta a sus exigencias.

Abro, luego, el análisis sobre el hecho de franquear el umbral del piso al de la puerta de entrada del edificio, mediante unas consideraciones sobre la noción de puerta, pared móvil que cambia la topología de lo accesible y de lo no accesible, que modifica la idea de dentro y de fuera. Es un sistema que depende del tiempo y, junto al umbral, marca una cesura fuerte y no solamente material. Delimita un sistema de interacción que no se da en otros lugares. Retomando testimonios de mi primer trabajo de campo en el Casc Antic, muestro como la puerta de entrada del edificio donde uno vive puede ser vivida como un filtro protector que facilita las relaciones entre vecinos. La puerta de entrada delimita, por lo tanto, claramente dos mundos: el cerrado y familiar del interior y el abierto y más extraño del exterior. Es un punto de articulación entre contrarios. En el umbral (del edificio o del piso) se negocian las interacciones entre los que ocupan el interior y los que vienen de fuera. El acceso al piso depende de la buena voluntad de sus habitantes quienes programan, filtran o controlan sus contactos con los demás. La negociación se realiza en un primer momento a través del interfono o de la voz detrás de la puerta: por un lado, hay que presentarse o dejarse reconocer, y por otro se debe identificar. Si la entrada del visitante se hace a través de etapas ritualizadas (presentarse, saludar, etc.), la salida también tiene sus ritos de paso.

En cuanto a la escalera, se trata de un espacio intermedio, entre el espacio cerrado del alojamiento y el espacio abierto de la calle. En ella, se pueden adoptar aún ciertas actitudes propias de la domesticidad. Es el lugar de predilección de las tensiones y de reconciliación entre vecinos porque en ella la

palabra se libera más fácilmente que en el interior del piso o afuera en la calle. Sin embargo, la escalera tiene un cierto paralelismo con la calle, por el hecho que ambas son lugares de tránsito y que en ellas, la mayoría de los encuentros son imprevisibles. Otro rasgo común entre estos dos espacios es el hecho que pocas personas se responsabilizan de ellos. Sin embargo en este espacio comunitario, los habitantes tienen más poder sobre él que en la calle y a veces lo degradan para apropiárselo más.

Una vez en la calle, espacio regido por la distancia, siguen existiendo rituales de exposición y de evitación, sin embargo, los hacen de manera distinta. Las calles son, por definición, espacios públicos en donde distintos sectores de la población luchan para apoderarse de ella, de manera más o menos prolongada, transformando este espacio supuestamente accesible a todos en un territorio marcado con objetivos concretos; tema que será desarrollado con más detalle en el contexto del barrio en el segundo esbozo y en el del centro urbano, en el tercero.

Tras las reflexiones sobre el paso del interior de la casa al exterior de la finca, vuelvo a la institución de la portería para subrayar que los distintos mecanismos anteriormente mencionados se suelen canalizar a través la figura del EFU, si ésta existe. Observar el EFU obrando permite captar los mecanismos sobre los cuales se construye el vecindario. Este personaje tiene una posición clave en el universo social del edificio, tan capaz de unirlo como de fomentar las tensiones, tal y como la serie *Aquí no hay quien viva* –emitida por Antena 3, en el transcurso del año 2005– puso claramente en evidencia. Del mismo modo, la descripción de Sansot de la portería de los años 30 en París subraya la posición delicada de este espacio y de esta figura presionados por las influencias del interior (de los habitantes) y del exterior (la calle).

El EFU forma parte de un sistema de cierre que bloquea el paso a los intrusos que intentan infiltrarse en el interior de la finca. Si bien los flujos que salen no escapan a su control, son ante todo las personas que entran en el edificio las que llaman toda su atención. No obstante, a pesar de su naturaleza a primera vista infranqueable, cualquier tipo de frontera tiene una cierta

permeabilidad. Así, lo explico a través del ejemplo del trato reservado a los agentes comerciales, en principio, no deseados en las fincas y cuyo paso le prohíben los EFU aunque más de uno, les da indicación sobre cómo saltar su censura, si realmente están interesados en tomar contacto con los vecinos.

Como auténticos pasadores, los EFU impiden o facilitan la entrada al edificio que consideran generalmente como de su propiedad o por lo menos como algo que tienen que proteger de las malas influencias. Suelen conocer de manera muy detallada los pormenores del conjunto del edificio y paralelamente a este conocimiento minucioso del inmueble, son ante todo expertos/as en la rutina cotidiana de los habitantes. Pocos son los acontecimientos o las personas que escapan a sus oídos u ojos atentos.

Termino este esbozo, preguntándome si los EFU permiten realmente crear relaciones de vecindario. ¿Facilitan la cohesión en el seno del edificio que algunos autores describen como un conglomerado de habitantes que « se avecinan » cada vez menos? ¿Siguen jugando (si es que lo han hecho alguna vez) un papel importante en la circulación de rumores y en las historias de las fincas urbanas? ¿Se les pueden considerar como creadores de narrativas locales, es decir, si abarcaran un papel activo en la construcción de un imaginario colectivo?

Si bien el análisis etno-espacial presentado en este primer esbozo no permite contestar por él mismo a estos interrogantes, sugiere, por lo menos, que el paso del espacio público de la calle al espacio más privado del espacio doméstico parece tomar dimensiones distintas si el portero está sustituido por un conserje o si estas dos figuras se suprimen y se instalan mecanismos automáticos en su lugar.

En el caso barcelonés, hemos podido constatar que la historia del edificio y la de la comunidad de vecinos son historias que los/las EFU construyen sobre la base de interacción cotidiana con los habitantes, y a través de la negociación de pequeños ajustes y/o desajustes que ocurren a lo largo de su jornada laboral.

Segundo esbozo: Saliendo a la calle, pasando por el barrio

El ser humano vive en un ámbito bastante limitado espacialmente, si uno piensa en la superficie que le pertenece propiamente, es decir su piso [...] por suerte, este espacio puede tener prolongaciones muy vastas. La persona que sale de su casa puede ir al mundo, en la ocurrencia, no a la naturaleza, el cosmos, sino las calles de su ciudad. Tiene derecho al espacio que se ofrece delante de él. Sabe muy bien que debe doblegarse a ciertas obligaciones que ignora cuando «ocupa» su domicilio, pero lo que cuenta es este derecho que le es reconocido de ir por allí o por allá, de caminar sin tregua, si lo desea. Nadie le puede contestar este privilegio de vagar en el medio de sus semejantes (Sansot, 1996:99).

Una calle es susceptible de ser accesible a cualquiera y se desdobra entre los territorios familiares de la vivienda, como un espacio de encuentro socialmente organizado por rituales de exposición o de evitación. Las transformaciones de las prácticas y de las representaciones del espacio colectivo urbano participan de la larga historia de la constitución y de la delimitación de las esferas públicas y privadas. Los cinco volúmenes de la *Historia de la vida privada*, dirigidos por los historiadores Ariès y Dubuy ilustran la hipótesis que considera que la calle, a partir de la Revolución de 1879, ha perdido poco a poco su función de lugar de la socialización al provecho del domicilio familiar, lo que Richard Sennet en 1974 bautizó *The Fall of Public Man* y que fue traducido al francés por *Les tyrannies de l'intimité*. La ciudad y la vida hubieran divorciado. Según este diagnóstico, lejos de unir sus habitantes en una existencia común, la ciudad los aislaría, cada uno protegiéndose del exterior de por el miedo a presentarse en público. Las ciudades del Occidente contemporáneo se hubieran transformado de esta manera en un escondite de grandes proporciones (Sennet, 1990).

Parafraseando a Jacobs (1973:33), diremos que en sí misma, una calle o una acera urbana no es nada. Son abstracciones. Sólo tienen un significado en relación con los edificios y otros servicios anejos a ellas, a otras calles o aceras

próximas. Sin embargo, las calles no son una realidad neutra e indiferente. La calle puede ser entendida desde el punto de vista arquitectónico, de su evolución histórica, económica o cultural, como lugar de comunicación, de transporte, etc.¹ Gaboriau (1995:101), hablando de las aceras, las califica de «objeto cultural urbano»; «un objeto banal [que] se inscribe en realidad en un contexto técnico, social, cultural, histórico sin el cual no existiría y sin el cual nos podríamos sentirnos “en casa”». En la recopilación de artículos bajo la dirección de Stanford Anderson, se establece el origen de la calle en la aparición de «una conciencia gradual de separación entre lo privado y lo público» (1981:240). Se presentan también los elementos constitutivos de este concepto, apuntando la calle como un hecho social, un espacio intermedio, que cumple dos funciones sociales (proporcionar enlace entre personas y entre edificios), como ella está también dividida en dos partes (una que utilizan primordialmente las personas y otra para el paso de animales y vehículos). Sin embargo, sirven para mucho más cosas aparte de soportar el paso de vehículos y transeúntes. «Las variedades de pasos son hechuras de espacios. Tejen los lugares» (De Certeau 1990:147).

Salir de su casa es exponerse a encuentros, sin saber exactamente con quién uno se cruzará en el camino. El encuentro no se elige, se desarrolla en el ámbito público y se limita generalmente a lugares comunes. Si la calle es un espacio propicio a la interacción, esta no se realiza de cualquier manera. La calle es un lugar con un conjunto de códigos implícitos que regulan los intercambios entre transeúntes. Salir de su casa, significa por lo tanto exponerse y ser confrontado a la *conveniencia* (Mayol, 1994). Como lo recuerda Bekkar (2004:27):

¹ Para una aproximación histórica de la calle en el siglo XVIII, ver Farge (1979) que explica de qué manera poco a poco, se intenta ordenarla de manera más estricta para controlarla mejor, instalando luces, letreros, nombre y números de calles, todas invenciones que aparecen en este siglo. Para una idea general y muy poética de la calle a través de los siglos, ver el capítulo, titulado *Histoire du trottoir*, en Gaboriau (1995: 116-143). Sansot (1996: p.188-196) tiene también un bellissimo capítulo en el cual explica lo que diferencia las calles y los bulevares. Sobre el tema ver también Georgel (1986). Sennet (1997) observa los vínculos entre la ciudad y la nueva ciencia del cuerpo humano y de cómo ésta influye la manera de edificar el tejido urbano.

La historia de la convivencia y del vivir juntos se confunde con la constitución de un espacio *policé*². Hay un vínculo entre el surgimiento de la regla, el hecho que se impone a todos, que se vuelve obligatoria para el grupo y la aparición de la policía urbana.

Una vez cruzado el umbral del edificio en el cual vive, el urbanita se encuentra en un espacio que se suele calificar de «barrio». Se mueve entonces en «su barrio». Pero, ¿qué define a un barrio? ¿Cómo se delimita? Si en la primera investigación que llevé a cabo en Barcelona, cuyas principales conclusiones presentaré a continuación, no había planteado la pregunta exactamente en estos términos, sí que era consciente que separar una porción de ciudad de su conjunto era un artificio que había elaborado conscientemente, de por mi voluntad de observar de la manera más exhausta e intensa posible lo que estaba ocurriendo en un espacio restringido durante varios meses entre agosto de 1994 y mayo de 1996. Con la pretensión de captar algunos mecanismos de la convivencia ciudadana, centré mi atención sobre los antiguos barrios de Portal Nou, Sant Pere y Santa Catalina, actualmente llamado Casc Antic por la administración y que había delimitado de manera arbitraria entre las calles de Sant Pere Mès Baix, Comerç, Princesa y la Via Laietana. Sin embargo, en base a las entrevistas realizadas, pude comprobar que estos límites no sólo tenían sentido para mí sino también para la mayoría de las personas contactadas³.

Generalmente, la evocación de los límites de lo que mis interlocutores consideraban como perteneciente al barrio que frecuentaban diariamente, correspondían a los que me dieron la Asociación de Vecinos y las demás entidades oficiales del barrio. Así a la pregunta directa, recibí respuestas que calificaría de «estándar» o conforme a la versión oficial de las divisiones administrativas de Ciutat Vella. Sin embargo, a la hora de examinar los itinerarios cotidianos de mis interlocutores, era cuando «su» barrio se reducía mucho y tomaba dimensiones mínimas, hasta, a veces, acabar limitándose a

² Término que opté por dejar en francés para que no se pierda el juego de palabra que está autora hace, utilizándolo. Juega con su doble sentido, un espacio *policé* siendo un espacio «civilizado» pero al mismo tiempo refiere claramente al cuerpo policial que lo vigila.

³ Para más detalle sobre la delimitación del campo de estudio, referirse a Monnet (2002: 47-50).

una o dos calles, acompañada(s) generalmente de una plaza; o, al contrario, estirándose hacia el Eixample⁴.

El barrio, frecuentado cada día, corresponde a una serie de trayectorias «utilitarias», tales como ir a trabajar, hacer la compra o encontrar amigos. Las zonas no implicadas en estas idas y venidas cotidianas, pueden quedar en la sombra (es decir, dejan de ser visitadas) durante meses, incluso años enteros. Resulta que uno acaba olvidándolas o, por lo menos, las conoce y se entera de sus modificaciones sólo a través de fuentes de información indirecta como pueden ser el rumor, la prensa o el telediario. Además, en 1996, el sector estudiado no parecía propicio para el callejeo (la gente parecía desplazarse, movida por necesidades concretas y no para pasearse) a excepción de los tres grandes ejes del barrio (la calle Princesa, el eje Boria-Corders-Carders-Portal Nou y la calle Sant Pere Mès Baix). De esta manera, la calle en la cual uno vivía se transformaba en una especie de espacio mínimo y familiar que cada habitante estiraba en función de sus necesidades. Por ejemplo, Ali –hombre de origen marroquí, entre 30 y 35 años, residente en el sector desde más de 10 años, señalaba que, desde que se abrieron carnicerías musulmanas, tenía todo lo que le hacía falta en el barrio. Desde entonces, iba más a menudo a un pueblo a unos 30 kilómetros de Barcelona, donde tenía proyectos y amigos, que al otro lado de Vía Laietana⁵. Si antes cruzaba cada día las Ramblas⁶ para ir a comprar su carne en el Raval, la apertura de carnicerías *halal* en su barrio redujo su utilización del espacio de Ciutat Vella al barrio de Sant Pere.

Pero como subraya Sansot (1986:166), el barrio no se resume a meros trayectos utilitarios. Existen otros factores que «hacen» el barrio e influyen en la libre circulación por él, como lo subrayó también Augoyard (1979). Son, en consecuencia, determinantes para entender los límites temporales y/o espaciales que uno impone a «su» barrio. En primer lugar, mencionaré a las representaciones de los usuarios sobre ciertas partes del sector que condicionan sus desplazamientos. Cada uno elabora sus caminos, lejos de

⁴ Se llama así la parte cuadrículada de la ciudad que empezó a edificarse a finales del siglo XIX, una vez derrumbadas las antiguas murallas para descongestionar el centro histórico.

⁵ Avenida que hace frontera entre el *Casc Antic* y el barrio gótico.

⁶ Calle que distingue el barrio gótico del barrio chino o *Raval*.

ciertas zonas consideradas «demasiado peligrosas» o «demasiado arriesgadas» debido a las actividades sospechosas que supuestamente tienen lugar en estos sitios y por el temor a los malos encuentros que uno imagina poderse topar. Así los callejones oscuros y sinuosos solían ser evitados por los no-residentes, porque eran asociados a la delincuencia. El habitante de uno de estos callejones lo frecuentaba porque vivía en él, pero podía no haber pasado nunca por el similar adyacente, por considerarlo con mala fama. Consideraba su calle como segura, porque se negaba a tener miedo al volver a casa, sea cual sea la hora, pero ni hablarle de pasar por la calle de al lado. Aunque tuviera un aspecto idéntico, parecía menos tranquilizadora para el no-residente que carecía de sus puntos de referencia habituales, entre otros, las caras familiares de su vecindario.

Los «ex-habitantes» de estas pequeñas calles tampoco solían volver a frecuentarlas. Una tendera para explicarlo aducía a la nostalgia y la decepción que le provocó el haberse visto obligada a dejar su local después de 24 años de actividad. Otro testimonio de una joven catalana ex-inquilina del barrio daba una explicación similar, pero con un ligero matiz. Le costaba mucho volver a «su antiguo barrio» y si lo hacía, sólo utilizaba los grandes ejes, porque no se atrevía a pasar sola por las pequeñas calles. Tenía la sensación de ya no saber cómo moverse en ellas, de haber perdidos los códigos para sentirse segura en estos espacios. Había pedido la familiaridad con los lugares y notaba la necesidad de volver a «domesticarlos»⁷ para sentirse otra vez como parte del paisaje común (ser considerada como un «miembro de la familia», según su expresión) y no como la intrusa de paso que se había vuelto, como los demás visitantes puntuales de la zona.

Otra estrategia para aventurarse en estas partes «oscuras» del barrio consistía en apoyarse en una persona «pasarela» que facilitaba el acceso a sectores considerados con potencialmente peligrosos. Así, por ejemplo, una joven empleada de una tienda comentaba que la calle que debía cruzar cada

⁷ Esta idea de «domesticación» ha sido empleada también por otra joven (Verónica), que visitaba a diario el sector, y que, en el sentido contrario de la ex - habitante, comentaba poder desplazarse cada día con más soltura en el barrio, al conocerlo mejor.

mañana para ir a su trabajo le daba miedo (la consideraba como «*llena de ladrones, drogadictos y traficantes*») y por lo tanto, cada mañana, esperaba o era esperada por un barrendero que trabajaba en el sector para recorrer en su compañía el trayecto temido.

Al revés de estas personas que aseguran el paso de un espacio al otro del barrio, constituyendo un puente entre ellos, hay otras que podríamos calificar de «pared», bloqueando la libre circulación en la vía pública. Tal era el funcionamiento de los frecuentes controles de la policía que contribuían a desviar la trayectoria de ciertas personas. Así, una mujer, originaria de Ghana, contaba que evitaba los lugares donde la policía solía controlar los papeles de ciertos transeúntes. «*Tienes vergüenza cuando un policía te para. Piensas en los demás que se imaginan que eres una ladrona*» (Mónica). Para evitar esta señalización, ser apartada al tener que justificarse delante de las fuerzas policiales, prefería rodear estas zonas (dando a veces rodeos importantes) para estar segura de no padecer ningún tipo de humillación.

Del mismo modo, la monopolización por parte de algunos habitantes de trozos de la calle, a ciertas horas del día, obliga a algunos antiguos vecinos a evitar estas zonas:

Pero, es que ahora pasas por la calle... , ¡yo!, según a qué hora no paso porque me parece que estoy... en el extranjero... no hay nadie español [...]
Tú pasas un sábado por la tarde, un domingo por la tarde, a última hora, a la noche, y no puedes pasar, además es gente que hacen...; en la calle, montan los coches con la música a toda pastilla ... (antigua residente del barrio, originaria de León).

Si la evitación espacial era una manera de escapar a los malos encuentros, la gente mayor había encontrado otra solución: imponerse horarios de salidas. Una anciana comentaba que trataba de nunca volver después de las ocho de la tarde a su casa, porque pasada esta hora, la calle le daba miedo.

Podríamos definir el barrio por lo tanto como un conjunto de calles y plazas ya conocidas y exploradas, en el cual los urbanitas se sienten seguros porque tienen la sensación de habérselas apropiadas, de poder determinar relativamente fácil y sin demasiados esfuerzos los acontecimientos que pueden ocurrir en ellas. El barrio es el lugar por lo tanto de lo habitual, en donde la densidad de eventos es más baja que en el centro urbano, al cual pertenece sólo accidentalmente (Moles, 1972:51).

Para evitar el escollo de una asunción acrítica de la noción de barrio, como bien menciona Noschis (1984), es importante problematizarla demostrando su existencia y definiendo el barrio⁸, sin considerarlo como un mero dato, dado de antemano.

¿Cómo se (re-)organizan los espacios públicos en el Casc Antic de Barcelona?

Para tratar de desvelar cuáles eran los códigos implícitos y/o explícitos de la convivencia en el Casc Antic, decidí centrarme más en las interacciones (positivas o negativas) entre residentes estables y los recién llegados que en el análisis de un solo grupo o «colectivo (in)migrante»⁹ específico, para evitar la superposición abusiva entre barrio y comunidad que se suele hacer. El hecho de que haya decidido no focalizarme sobre un sólo grupo en la unidad de estudio elegida no fue anodina. Se debió a toda una reflexión anterior sobre el concepto de cultura y a mi malestar ante los estudios que pretendían conocer una supuesta «colectividad», al identificarme yo misma muy poco con «mis comunidades» de pertenencia. Así, por ejemplo, al construir mi bibliografía

⁸ Para profundizar la reflexión sobre la noción de barrio, se consultará con provecho las páginas muy sugerentes de Noschis (1984:42-45 y 141-146), de Moles (1972:50-51 y 1982:87-89), así como los artículos de Pelletier (1975), Simon (1997) y el capítulo titulado «Une étude attentionnée d'un fragment urbain» de Sansot (1986: 165-181), «Habiter-ensemble» (1985:245-254) y también «La géographie sentimentale des quartiers» (1996: 253-301). Los escritos de Prost (1987:115-129) que analizan los cambios ocurridos en la vida de barrio en Francia desde la primera Guerra Mundial a nuestros días y los de Mayol (1990:25-52) que desvelan los mecanismos de un barrio de Lyon en Francia, en los años 70, pueden también ser útiles, aunque, según mi punto de vista, están altamente impregnados por una visión romántica, incluso casi nostálgica, del funcionamiento de los barrios de antaño.

⁹ Utilizo comillas ya que la noción de inmigrante es problemática y la elección de un término u otro denota una toma de posición respecto al problema como lo subrayan varios autores, tales como Santamaría (2002), Delgado (1998), Tarrus (1997).

sobre el análisis de los fenómenos migratorios en Barcelona, encontré referencias del tipo: *Els negres catalans, Marroquins a Barcelona* que de entrada categorizan o favorecen la categorización de la población colocándola en casillas, en compartimentos herméticos. Esto no quiere decir que estos estudios no sean interesantes (y muchas veces incluso me dieron pistas para seguir adelante mi trabajo) pero dan una representación de la realidad que puede favorecer interpretaciones equivocadas sobre la convivencia en contextos urbanos. Para dar una idea de la frecuente amalgama que se hace entre espacio estudiado por el/la antropólogo/a y la supuesta comunidad del cual sería especialista, estigma inherente a la profesión y que critica abiertamente Iñaki García Borrego (2000), me permito mencionar aquí una anécdota personal que ocurrió en 1998. En una entrevista de trabajo, después de haber explicado lo que había hecho en el Casc Antic, me presentaron como «una especialista de los dominicanos en Barcelona» porque había estudiado su principal lugar de asentamiento en la época y sobre todo, creo, porque este grupo preocupaba mucho a la opinión pública en aquella época. Es cuando en la prensa salió un artículo que se llamó «El borbollón dominicano» y que retrataba las prácticas de ciertos dominicanos en el eje Carders-Corders, etc.

Sin embargo, en el momento de realizar el trabajo, aún no era plenamente consciente de los retos epistemológicos de esta frecuente asociación entre «barrio» y «comunidad». Los vínculos entre la gente no están forzosamente fundados sobre la comunidad. Pueden resultar de una simple proximidad espacial que favorece los encuentros, «sin que una meta de cohesión sea perseguida o compartida y que corresponda a una organización espacial real» (Noschis, 1984:42). Como escribe Wimmer (1996:14), una concepción antropológica del espacio debería sobrepasar el concepto romántico de «pueblo». Para evitar que la cultura se esencialize, se cierre en una entidad *sui-generis*, la tarea del etnólogo es vincular los fenómenos culturales con las prácticas estratégicas de actores ubicados en una estructura social y económica. Con un concepto de «cultura» concebido como un proceso dirigido por actores estratégicos – concepto elaborado por autores como Bourdieu (1972) y Barth (1976) entre otros – esquivamos el pensamiento cartográfico y vemos más bien un paisaje en movimiento perpetuo, ya que se considera la

«cultura» como el resultado de un proceso frágil, reversible e inestable. Por lo tanto «en el paisaje cultural continuo hay casi sólo migrantes entre los hombres» (Wimmer, 1996:14). Trabajar desde esta perspectiva permite desdramatizar una situación cada vez más vivida como una «invasión» de un supuesto «territorio propio». De Rudder y Taboada Leonetti subrayaban ya a principios de los años 1980 que a menudo se olvida que cuando uno observa las artimañas de los habitantes en un contexto «pluricultural» (¿qué parte de la ciudad no lo es?), la convivencia no es nada más que lo ordinario de la vida colectiva urbana, marcada por relaciones de fuerza que atraviesan la heterogeneidad social, siempre acompañada de inclusiones y exclusiones, de indiferencia y de conflictos, La convivencia «pluricultural», en esta perspectiva, sólo es una faceta de esta convivencia generalizada y no es más nueva que ella (1982:43).

El análisis de la diversidad en la ciudad es una vieja cuestión que planteó la Escuela de Chicago en la década de 1920. Sin embargo, desde varios decenios, y principalmente a raíz de publicaciones tales como *The Death and Life of Great American Cities* de Jane Jacobs (1961) o *The Fall of Public Man* de Richard Sennet (1974), donde se augura la muerte del espacio público, la cuestión parece ser indisociablemente vinculada con el porvenir de dichos espacios, en las ciudades donde triunfa una obsesión por la seguridad, con la instalación de dispositivos de cierre y la privatización del espacio público. Se utilizan imágenes de ciudades cada vez más fragmentadas, hechas de adiciones de «ghettos» y de «fortalezas comunitarias» en donde el espacio público hubiera desaparecido o sería amenazado por el desarrollo de enclaves étnicos y/o por los nuevos espacios de consumo, tales como los shoppings centers, los parques temáticos, etc.

El miedo al ensimismamiento comunitario es muy presente en los discursos de los que hablan de Ciutat Vella. Se suele especificar que esta parte de la ciudad de Barcelona está fuertemente marcada por su población extranjera y en primer lugar éstas constataciones se refieren a los residentes con procedencia de los países del Sur. ¿Por qué se tiende a focalizar sobre los «problemas de integración» de la población que viene de Pakistán, Filipinas,

Marruecos, Senegal, etc. y no se habla del número creciente de los comunitarios que se instalan en este espacio y cuyas prácticas a veces provocan fricciones con el vecindario, establecido desde más tiempo en el barrio? ¿Por qué los ruidos y actitudes de unos son considerados como más problemáticos que los de otros? Sino porque la inclusión (para no hablar de integración) está socialmente discriminada, políticamente controlada y condicionada ideológicamente.

La imagen de «ghetización»¹⁰ de ciertas partes de la ciudad más que ser realidad empírica es más bien un concepto utilizado para señalar un peligro, un miedo: el del supuesto «choque de las culturas». Cuando se estudian estos fenómenos generalmente se utilizan variables que producen datos que impiden abarcar los *procesos de reculturación*¹¹. Frente a estos discursos alarmistas considero que nosotros, los/las antropólogos/as, tenemos una tarea importante que consiste en analizar meticulosamente lo que está ocurriendo a pequeña escala para poder desconstruir esta visión de la convivencia que me parece peligrosa para todos. En acuerdo con Jean Remy (1990), apuesto por indagar la significación de la coexistencia en la distancia y la diferencia, ya que con la instalación de habitantes de múltiples procedencias en las grandes ciudades, «la sociabilidad urbana no preconiza una distancia segregativa sino una distancia “comunicativa”» (1990:86).

¹⁰ Para una revisión crítica de la noción de gueto, ver la tesis doctoral de Aramburu (2000) que luego analiza el uso de este concepto en el contexto de Ciutat Vella de Barcelona.

¹¹ Procesos que «más allá de las situaciones económicas y sociales, influyen sobre las relaciones internas y externas de un grupo o de un individuo de este grupo y operan mecanismos, lógicas, pulsaciones combinadas y contradictorias de exclusión, de repliegue y de fusión, lo cual genera segregación, agregación pero también procesos de integración» (Pinson, 1995: 189).

Tres ejes de observación para entender los mecanismos de la cohabitación en un espacio dado.

En mi análisis de la convivencia, tres ejes de observación se entremezclaron¹². Por una parte, procedí a una descripción de lo que llamé la «infraestructura» del barrio y que abarcaba su aspecto físico (es decir, un análisis de los proyectos urbanísticos en marcha, del estado de los edificios, del tejido comercial y asociativo del sector¹³), la composición de los residentes del barrio (a través del análisis de los datos del padrón disponible), así como la distribución espacial de los ocupantes, teniendo en cuenta la manera como se movían en el sector, su frecuencia de uso y los “horarios” de ocupación de los distintos lugares¹⁴.

Otro eje de observación concernía las relaciones de vecindario en el seno del barrio, es decir las distintas maneras de establecerse el contacto entre y en los grupos constituidos. La inevitable interacción entre «autóctonos» e «inmigrantes» implica modificaciones tanto de un lado como del otro. Resulta entonces muy interesante notar las características «culturales» de ambas partes que se consideran como «buenas» a conservar y las que se abandonan sin demasiados conflictos. Compartiendo con De Villanova y Bekkar (1994:115)

¹² Lo que se presenta aquí como una decisión inicial coherente, no debe hacer olvidar los tanteos y los falsos pasos del primer diseño de la investigación. Sobre los distintos rumbos tomados por este trabajo, referirse a la introducción de su versión publicada (2002: 17-22). Añadiré aquí que a la hora de traducir el manuscrito que había sido redactado en francés, se retrabajaron los datos del padrón con los nuevos datos que habían salido entretanto, así como se cuestionó y adaptó la terminología empleada en la primera versión y se incorporó nuevas lecturas entorno a la práctica de la antropología en contextos urbanos. El libro es, por lo tanto, el fruto de un trabajo realizado en distintas etapas y con distintas metas a lo largo de los años 1994 y 1996; luego una primera redacción se hizo en Suiza durante casi un año y medio, con algunas visitas puntuales al barrio (durante las cuales tenía la sensación de que todo había cambiado y que ya estaba escribiendo una página de historia); y finalmente una reelaboración del material a la hora de traducirlo. Retrospectivamente se puede considerar este trabajo como lleno de intuiciones que sin embargo fueron abortadas, o mejor dicho y de manera más positiva: por desarrollar, por falta de herramientas teóricas. Son algunos aspectos de estas intuiciones dejadas a mitad de camino que, a través de la observación de otro espacio urbano, intenté desarrollar entre el 2002 y el 2006.

¹³ En base a estos datos se elaboraron tipologías calles por calles, así como los mapas que se publicaron en la versión traducida del trabajo.

¹⁴ Aún no conocía por entonces los trabajos de Erving Goffman, ni la corriente de la etnometodología, del interaccionismo simbólico, etc. ni los trabajos de Mayol y de Prost mencionados anteriormente, ni el de Patrick Simon (sobre el barrio de Belleville, en París) que salió al mismo tiempo que mi tesina y del cual mi perspectiva se acerca mucho. ¿Señal de que estos temas estaban en el aire?

la idea de que el espacio público y colectivo es un lugar privilegiado de confrontación de *habitus* culturales diferentes y, por lo tanto, un lugar favorable a las interacciones (tanto amistosas como conflictivas), observé las reglas de convivencia en ámbitos muy abiertos, como son la vía pública y las actividades comerciales, destacando algunos elementos que facilitaron o dificultaron los contactos. La meta consistía en observar los modos de socialización, de categorización y de distinción que *fabrican* permanentemente, ya sea zonas y territorios sitiados o lugares de paso y de encuentros (Elbaz, 1990:13). De ahí mis intentos de captar las *prácticas urbanas y sociales de los grupos en contacto* (Taboada Leonetti, 1989:60) a nivel de las relaciones interpersonales o, lo que es lo mismo, comprender cómo y por qué ciertos lugares se convirtieron en espacios favorables al contacto, a la transición y otros en zonas a esquivar, en manzanas recogidas en sí mismas.

En estos procesos, me di cuenta que el imaginario urbano otorgado al sector estudiado, tenía un peso importante. La imagen externa o la fama (es decir, la manera en que es percibido por la gente que no suele frecuentar esta parte de la ciudad) de un barrio juega en las relaciones entre los distintos ocupantes de éste. Así, siguiendo a Mantovani y Saint Raymond (1984), consideré que si la convivencia en un sector representa un orden negociado entre varios grupos, está también fuertemente influida por los *estereotipos espaciales*¹⁵ que caracteriza la zona. La estigmatización de un lugar influye en la convivencia de las personas que lo ocupan. De ahí las preguntas en torno a cómo esta zona de la ciudad era percibida por parte de gente que no solía frecuentarla, así como cuál era la visión que sus usuarios¹⁶ tenían de ésta. Se trató por lo tanto, en un tercer eje, de analizar las etiquetas atribuidas al barrio y las representaciones de la convivencia en el barrio por parte de sus distintos

¹⁵Concepto elaborado por Mantovani y su equipo de investigadores, al considerar los *estereotipos espaciales* como los equivalentes a los estereotipos físicos en la perspectiva racial.

¹⁶ Utilicé el término de usuarios del barrio cuando querría mencionar globalmente a las diferentes personas que se codeaban en la porción de ciudad seleccionada para el estudio. Era, por lo tanto, intencionalmente que no hablaba de habitantes que son partes de los usuarios pero no los únicos.

ocupantes¹⁷, lo cual incluyó un análisis de los estereotipos que cada uno atribuía a los demás¹⁸.

Con estas miradas cruzadas de aproximación al barrio, mi voluntad era de acercarme lo mejor posible a la complejidad del entramado. Una primera versión del texto citaba aún más frecuentemente a mis interlocutores, porque pensaba que de esta manera, no sólo les dejaba la palabra, sino también que permitía lecturas a varios niveles. Según esta perspectiva, un anexo que describía las distintas personas entrevistadas, pretendía ayudar a trazar trayectorias paralelas y a veces contradictorias a las propuestas por mi análisis. Renuncié a esta idea ya para la última versión en francés, para aliviar el texto, facilitar su lectura y sobre todo al darme cuenta que no se podía pretender pedir a los lectores volver más compleja el análisis que uno mismo, no se había molestado en redactar. De la misma forma, en un primer momento, había introducido expresamente largas citas para que se viera el movimiento argumentativo elaborado por los entrevistados, pero luego las acorté al ver que si no venían acompañadas de comentarios que subrayaran la manera de organizar lo vivido y lo visto, esta manera de proceder se podía volver muy fastidiosas para el lector. Sin embargo, el descubrimiento de la escritura del sociólogo Abdelmalek Sayad¹⁹ (1997; 1999) me incita a pensar que hubiera tenido que perseverar en mi primera idea, retrabajando las citas y los textos que las acompañaban.

¹⁷ Aunque aún no había encontrado estudios que combinarán una observación de la convivencia, es decir de los usos de un espacio combinada a un análisis de los imaginarios sobre estos espacios y sus usuarios, me pareció importante observar estos dos aspectos reflejándose mutuamente. No conocía entonces la obra de Augoyard (1979).

¹⁸ El tema de la percepción de la alteridad no estaba previsto en el primer diseño de la investigación, sino que surgió al transcribir las entrevistas. Por lo tanto, el análisis de la imagen del Otro que presenta el capítulo 4.4. de mi libro (Monnet, 2002), no pretende ser un análisis de discurso a la manera que lo plantea Monada (2000).

¹⁹ Autor que publica la transcripción de la casi totalidad de sus entrevistas grabadas, retrabajándolas para que destaquen los puntos que le interesan subrayar y puntualizándolas con un texto analítico, generalmente mucho más breve que la transcripción. Manera de proceder que me parece rica en enseñanzas y que permite que se codeen dos voces que se pueden leer juntas o por separadas.

Usos diferenciales del espacio observado por parte de los distintos usuarios

Partiendo de la premisa de Toubon y Messamah (1990) que plantean que pese a que el espacio urbanizado constriñe, permite igualmente ajustes personalizados y una marcación de las diferencias, observé la apropiación y la (re-)organización del espacio urbano por parte de sus distintos usuarios, considerando qué margen de maniobras les ofrecía (innovación, libertad o limitaciones). Como bien escribe este autor, la historia de los barrios se caracteriza por una reconstrucción-desconstrucción perpetua que se traduce por una sucesión de señales sociales que se pueden cubrir, superponer parcialmente o yuxtaponer en el espacio (Toubon y Messamah, 1990:28). *Graffitis*, carteles, olores, maneras de vestirse, antenas parabólicas, música, ruidos dibujan mundos visuales o sonoros de referencias. Son maneras de «firmar» el espacio. Contribuyen a pintar señas dirigidas a los diferentes grupos pero también inciden en las relaciones entre los usuarios del barrio. Incitan, refuerzan actitudes y construyen campos de interacciones posibles en la negociación y el reparto del espacio ocupado. Marcar el espacio se puede hacer de distintas formas: espacial y materialmente pero puede ser también en función de los desplazamientos de la gente que frecuenta la zona e/o incluso de las interacciones existentes entre los vecinos y otros ocupantes que suelen estar en el barrio. Así, la dinámica de un barrio no se da sólo por los que lo habitan sino también por los que lo transitan. Al lado de sus residentes, son los flujos que se mueven en su seno que le dan su carácter y/o a veces influyen sobre la manera de comportarse de sus usuarios habituales, como lo describe Stavo-Debauge (2003) en su análisis de un barrio de la vieja ciudad de Lyon²⁰.

²⁰ Sobre el impacto de la población visitante en la convivencia y la percepción de los residentes de «su barrio», ver el estimulante artículo de Stavo – Debauge (2003) cuyo título juega con las palabras al anunciar el antagonismo entre la visión del peatón que se mueve y del residente que se conmueve. En él, demuestra que el aumento de visitas a esta parte de la ciudad ha vuelto problemático el hecho que haya gente que habite el barrio de una manera demasiado personal. El énfasis en los valores turísticos, mercantiles, culturales y patrimoniales (todos explotando la visibilidad y la excepcionalidad de los monumentos que se convierten en paisaje) pesa sobre las maneras de habitar un lugar de este tipo. Esta valorización turística y patrimonial del entorno propicia un conjunto restringido de maneras de comportarse, expropiando del barrio a los usuarios que no las comparten. En este movimiento de tratamiento exclusivo del entorno urbano, el barrio está expuesto a no ser un lugar de pluralidades y de mixidad (2003:366-367). Del mismo modo, a raíz de las obras de «mejora» de Ciutat Vella en

Así, por ejemplo, los flujos de turistas que transitan por Ciutat Vella, no son sin dejar huellas en el paisaje urbano, tal y como nos lo deja entender algunos graffitis encontrados en sus calles en abril de 2005.



Autor: Daniel Narváez.

Los círculos de interconocimiento se adivinan a través del baile de los saludos. Algunas palabras susurradas entre personas que se cruzan en la calle, los saludos, los abrazos efusivos, los simples gestos de la mano o de la cabeza, que desde la calle se dirigen a un camarero o a un tendero detrás de su mostrador, son prácticas corrientes que señalan redes de pertenencia. Permiten delimitar los contornos de diferentes grupos que se constituyen en el barrio. De esta manera, se van definiendo las redes de clientela, de amigos, de conocidos, de parentesco. Existe por lo tanto toda una serie de gestos que autorizan o prohíben la entrada de cierta gente en el grupo. A través de estos movimientos de inclusión / exclusión el espacio global del barrio se ve repartido en sub-sectores. Una multitud de pequeños grupos construyen pequeñas «sociedades», cada una de ellas con sus propios «territorios».

En el sector estudiado, se podía considerar el eje central como más marcado por los nuevos habitantes; no sólo por la configuración de los negocios sino también por la agrupación diaria de las personas. Los numerosos nexos de conocimientos, entre los distintos paisanos daba la sensación de una telaraña que cada grupo tejía por su lado. Según las horas del día ciertas partes de este eje tomaban tonalidades africanas, dominicanas o coloraciones magrebina. Se

Barcelona, las políticas urbanas con sus proyectos fuertemente gentrificadores y tematizadores ejercen presiones sobre los usuarios que utilizan el espacio público de manera distinta a la esperada por estas reformas urbanísticas. Toda una franja de la población se ha vuelto indeseable y si ha logrado quedarse, se intenta hacer como si no existiera, se invisibiliza (ver sobre el tema el artículo de Toni Serra (2005)).

reunían compañeros de toda la vida en ciertas esquinas, paseaban en pequeños grupos jóvenes europeos, filipinos o demás asiáticos, abigarrando la textura general. En 1996 parecía querer establecerse una cierta polarización del eje central entre una zona más bien dominicana y otra zona magrebina. Luego, con la apertura de nuevos comercios tanto dominicanos como magrebíes, esta bipolarización se vio difuminada notablemente.

La configuración de los nuevos comerciantes, en el 1996, parecían seguir las antiguas tendencias del barrio, dinamizándolas y introduciendo sus *savoirs-faire* (sentido de los negocios, valoración distinta del trabajo) y costumbres propias (comida, artesanía y arte de su país de procedencia, ...). De esta forma, aportaron algunas modificaciones al paisaje comercial catalán, no sólo con la introducción de nuevos productos (carne *halal*, yucas, plátanos...) si no también con estrategias comerciales distintas, poniendo énfasis en algunas características que parecían haber existido antes de su llegada, pero que estaban desapareciendo. Los negocios, como lugar de consumo y de actividad, llevados por nuevos habitantes aportaron por lo tanto elementos dinamizadores, contribuyendo a crear nuevos hábitos de consumo²¹ o nuevos servicios (horarios prolongados propuestos por los tenderos pakistaníes). De esta forma, junto a las otras actividades organizadas en el barrio, constituyeron verdaderos motores de las relaciones²².

Pero no sólo los dueños extranjeros contribuyeron al dinamismo del barrio. Entre las iniciativas «autóctonas», destacan las aportaciones de los «nuevos habitantes catalanes» como fue la instalación de un grupo okupa después del desalojo de una casa ocupada cerca del sector estudiado o la apertura de una asociación cultural, en junio de 1999, que proclamaba «tener como

²¹ De manera general, los negocios llevados por catalanes o españoles no proponían productos consumidos habitualmente por los «inmigrantes» del barrio, aunque la situación tendió a cambiar ligeramente a partir del 2001. En el 96, ninguno vendía menta ni plátanos para cocer, ni yuca u otras raíces, productos que eran igualmente imposibles de encontrar en el mercado cubierto del barrio.

²² Sobre el papel de los pequeños negocios y la transformación del panorama comercial en las grandes ciudades bajo la presión de los mecanismos de la globalización y de la estandarización, ver Zunkin (2006), así como el número de la *Revue d'ethnologie française* (2006), dedicado a los negocios en las grandes ciudades.

nacionalidad libre el mundo, creer en las diferentes culturas que éste ofrece, así como en la mezcla de todas ellas» (tríptico de presentación).

Hay que subrayar también el perpetuo movimiento en el cual se encontraba el tejido comercial del barrio. Oscilaba no únicamente con los múltiples cambios de propietarios, sino también en lo que atañía a los vendedores ambulantes que todavía se encontraban en el barrio. Esta multiplicidad de actividades comerciales dejaban marcas más o menos pronunciadas en el paisaje urbano. Así al lado de los nuevos comercios que acababan de abrirse, estaban presentes antiguos talleres, recuerdos de otra época, o simplemente algunos carteles descoloridos que habían sido olvidados o conservados con indiferencia, cuando ya no tenían gran cosa que ver con las actividades que se realizaban en el local de donde cuelgan. Fenómeno cada vez menos presente con las nuevas políticas urbanas que buscan «unificar» la imagen de la ciudad sobre el modelo de las ciudades europeas.

Una persona entrevistada comparaba el barrio de antaño a un gran bazar marroquí. Era un barrio de artesanos, explicaba, donde todo el mundo exponía sus mercancías al exterior. Esto era «*molt maco*», según su expresión. Los comercios atendidos por extranjeros parecían perpetuar esta manera de trabajar y de presentar las cosas, mientras que la población autóctona, subyugada por los ideales del pensamiento higienista, volvieron aséptico sus negocios, al alinear bien la mercancía, al ordenarla, por lo menos entre los jóvenes comerciantes barceloneses que acababan de abrir sus negocios; hasta diría que se produjo una especialización creciente: venta de especias, de caramelos, etc., pero ninguna otra apertura de aquellos pequeños colmados – cajón de sastre en los que se mezclaban artículos de limpieza, ropa interior y comida, al haber sido reemplazados por pequeños supermercados. También he notado que cuando los bares y restaurantes fueron renovados «a la antigua», todo lo que era vestigio de un pasado prestigioso se ponía en relieve, era ennoblecido, como los cuadros, las escaleras de caracol, o las vigas de madera maciza. Los televisores y las máquinas tragaperras eran, en cambio, generalmente desterrados de sus lugares, mientras que reinaba en los otros establecimientos del barrio. Así mismo la algarabía era excluida, del mismo

modo que el batiborrillo de las viejas tiendas. Los ruidos se habían vuelto asépticos, y si había música era a menudo música clásica de fondo. Las especialidades culinarias eran también cuidadosamente seleccionadas. El pasado así se reorganizaba y se ordenaba en función de los ideales contemporáneos.

Estas tiendas o bar-restaurantes, rehabilitados a la antigua, pueden ser entendidos como una nueva apropiación catalana del espacio; del mismo modo que la aparición cada vez más visible (no solo por su número que va en aumento sino también por su aspecto nuevo) de placas conmemorativas, enganchadas en los edificios, considerados como de «interés histórico». Este fenómeno se ha ido extendiendo a las callejuelas más estrechas. ¿Voluntad catalana de volver a poseer unos espacios percibidos como perdidos? Este intento de volver a apropiarse de su pasado, al declarar ciertos edificios como patrimonio, se manifestó de manera obvia a través de la indignación de ciertos vecinos, por los últimos derribos. También es significativa de esta tendencia la creación de una asociación de defensa del patrimonio que lucha enérgicamente para preservar la memoria arquitectónica del barrio. Se podría considerar que mientras los «inmigrantes» tejen una abundante red de interconocimiento, los catalanes tiran «hilos imaginarios» con su pasado²³. Tomo aquí un concepto de Guillaume (1980: 24-25), para quien, la esencia de la conservación es «un hilo imaginario que atraviesa toda la historia de las civilizaciones humanas». Se puede también leer en los carteles y en los negocios rehabilitados «a la antigua» operadores simbólicos que permiten extraer el barrio de su «aislamiento» y vincularlo a una comunidad nacional (Cataluña), incluso supranacional (la Comunidad Europea).

²³ En la historia reciente del barrio hay que mencionar la lucha, siempre presentada como una verdadera batalla campal de todos los vecinos, que giro alrededor de los proyectos de urbanización del llamado *Forat de la Veronya*, proceso que fue documentado tanto de manera escrita como gráfica, gracias, entre otros, al trabajo archivista de las transformaciones urbanísticas de la ciudad por parte de la productora Clara Film, así como a través de varias filmaciones denunciando la situación de las cuales algunas se pueden encontrar en YouTube).

Visibilidad, invisibilidad e invisibilización

Las razones por las cuales ciertas personas o grupos se hacen más visibles que otros pueden variar mucho. Generalmente si unos se notan más que otros, se debe al contraste con las costumbres del código dominante: porque forman «manchas de color», o «de exotismo» por sus rasgos físicos, por sus maneras de vestirse o, finalmente, por sus actividades. El sentimiento de «hay muchos» puede ser debido a la estrechez de las calles pero también a las actitudes. De esta manera, dos o tres musulmanes que van a rezar con el traje tradicional, cuando pasan por una callejuela, pueden llamar la atención de los vecinos y provocar un sentimiento de «invasión». Del mismo modo, algunas personas hablando a gritos en una plaza pública pueden parecer numerosas, aunque es más por el ruido que hacen que por el número de personas que están presentes. Por ejemplo, a la tarde/noche, la presencia dominicana se hacía más visible no sólo debido al reagrupamiento que se formaba alrededor de los negocios llevados por sus conciudadanos, sino también por su marca musical del espacio. El ritmo merengue que solía acompañarles salía de los bares y tiendas donde se reunían y de los altavoces de los coches circulando a marcha lenta en el sector. ¿Podría ser que las reuniones musicales de los dominicanos hicieran eco de las antiguas tertulias callejeras, que aún recuerdan algunos vecinos que llevan más de 15 años en el barrio?

Una atención focalizada hacía ciertos grupos juega también un papel importante en el fenómeno de visibilización. Durante mi trabajo de campo, los colectivos de los cuales más se hablaban eran los dominicanos y magrebíes. Eran los en que la gente se fijaba más en el barrio, aunque se empezaba a hablar bastante también de los tenderos pakistaníes. Estos, sin embargo, en el 96, conocía una relativa invisibilidad. Una escenografía comercial relativamente común²⁴, así como la venta de mercancías corrientes influyeron también en

²⁴ Los nombres de las tiendas, cuando tenían uno, no era de lo más significativo: se llamaban *Unico*, *Groucop*, salvo una de la cual el tendero mezcló el nombre de su país de origen con el del país donde reside: *Espak Alimentación*. Este último cartel había sido hecho de manera artesanal y contrastaba con los dos otros mencionados que se parecían más a los de los pequeños supermercados del barrio. A finales de los 90, una tienda cambió de nombre y optó por una denominación, o por lo menos por una presentación, más «exótica» al tener un cartel que contiene dos alfabetos distintos.

esta ausencia de visibilidad. Otro «colectivo» que con el paso de los años se volvió más visible en el sector son los asiáticos. Si durante mi trabajo de campo, se podía encontrar por la calle, grupitos de gente hablando en tagalo o gente con rasgos asiáticos, la apertura de una tienda de ropa y accesorio en el seno de barrio, además de las numerosas tiendas al por mayor que fueron traspasadas a emprendedores chinos en la calle Trafalgar, así como el descubrimiento, una par de calle más arriba de la calle Sant Pere Mès Baix, durante una nueva estancia en el barrio entre 1998 y 1999, de una iglesia evangélica frecuentada por numerosos filipinos, hicieron esta presencia más visible en el espacio público.

Por lo tanto, entre los protagonistas del barrio distinguía en mi análisis dos grandes tipos de población: las personas «visibles» y las «invisibles» o «menos visibles». La primera categoría estaba constituida por personas que se encontraban muy a menudo en las calles o que parecían estar siempre presentes en el barrio. Perteneían a ella tanto los callejeros, los comerciantes y la mayoría de los inmigrantes extra-europeos, pero también los okupas y otros jóvenes alternativos. Todos juntos, forjaban, a través de su presencia, la imagen «visual» del barrio, al darle el tono, es decir una coloración específica al espacio público²⁵.

La segunda categoría se subdividía a su vez en tres: en primer lugar, los «anónimos» eran por un lado, aquellos para quienes el barrio era un lugar de residencia y que tenían buena parte de su red social fuera de él (los habitantes que trabajaban fuera del barrio, los estudiantes y ciertos europeos), y por otro lado, estaban los que se encontraban difícilmente en la calle, personas que pasaban más tiempo en su casa que en la calle (algunos ancianos, ciertos inmigrantes extra-europeos, particularmente las mujeres musulmanas y asiáticas, o también los niños a quienes se les prohibían jugar en la calle). Se añadía en segundo lugar a estos primeros «invisibles», la actividad de distintas asociaciones del barrio y las políticas urbanas que consideraba como otro

²⁵ Entra en juego también en esta imagen «visual» del barrio, las prácticas nocturnas de los jóvenes que está estudiando Jordi Carreras (2005) cuyo análisis está poniendo en evidencia que dichas prácticas favorecen la gentrificación de ciertas partes de Ciutat Vella.

«actor» en la vida del barrio. Al igual que los distintos habitantes del barrio, estas entidades producían también discursos y imágenes que traducían identidades. Por último, existía también gente que siempre estaba en un sitio pero que no se notaba por su discreción (por ejemplo, ciertos comerciantes pakistaníes o habitantes filipinos). También notaba que ciertas categorías de la población, según la hora del día o de las circunstancias, pasaban del mundo de los «invisibles» al de los «visibles» o viceversa. Se perfilaba un ritmo propio de cada grupo, lo cual les permitía ocupar un mismo espacio físico sin encontrarse.

Sin embargo, no sólo la dispersión de la población en grupos (su concentración residencial y/o sus puntos de encuentro) es capaz de dibujar territorios. Ni siquiera la «visibilidad» implica necesariamente una voluntad de demarcar un territorio. Hay que tener en cuenta también que las maneras de apropiarse un lugar cambian. La ocupación espacial no es permanente. Algunos puntos de encuentros lo son únicamente temporalmente. De aquí, la cuestión de los criterios que influyen en la formación de los grupos. Si la misma pertenencia nacional parece constituir un elemento de coalición innegable, no es sin embargo el único modo, ni el único factor de constitución de los grupos. En efecto, las micro-sociedades que se forman sobre la base de pertenencias reagrupan individuos unidos por vínculos ciertamente mucho más complejos²⁶. El juego de los agradecimientos mutuos, de las afinidades personales, de las experiencias vividas y de las actividades en común tiene un peso que no se debe sobrestimar en la formación de redes de interconocimiento. Por esto, planteaba que a la hora de trabajar la convivencia en un sector dado, más que enfocar los grupos constituidos por referentes nacionales o étnicos sería más fructífero tratar de captar las «comunidades de interés» – que incluyen a las reivindicaciones identitarias, sin sobrevalorizarlas – que reagrupan los distintos grupos que comparten el espacio. El análisis debería tender pues hacía la comprensión de los códigos que se podrían llamar de «similitud» o de

²⁶ Si las nociones de grupos y de individuos son determinantes -porque es como individuos o grupos que las comunidades étnicas entran en contacto (Saadi, 1982)-, las referencias étnicas (o nacionales) no son los únicos criterios de constitución de los grupos. La política, lo social, la religión, el sexo, la edad, el clan, la familia, ... pueden ser también otros posibles referentes. Ningunas de las comunidades étnicas o nacionales son homogéneas y los grupos que las componen no mantienen forzosamente contactos entre ellos.

«asimilación» que se elaboran y interrogarse sobre lo que hace que personas distintas tienen la impresión de formar un vecindario.

Relaciones existentes entre los distintos usuarios

La composición de un barrio, tanto arquitectónica como de sus habitantes, no predetermina las modalidades de convivencia. Como subraya Authier (1995: 111-112), la co-presencia de población diversa en el seno de un mismo espacio residencial puede tanto favorecer las relaciones sociales como exacerbar las tensiones.

La actitud general de las personas entrevistadas se caracterizó por la tendencia a esquivar a los demás, más que por una búsqueda de interacciones. La mayoría de mis interlocutores declararon conocer a muy pocas personas del barrio. Hacer como si no se ve lo que estaba pasando al lado de su casa era una táctica muy utilizada, sobretodo cuando la policía llegaba para obtener información. Algunos comerciantes decían saber perfectamente quienes estaban implicados en el tráfico de drogas o en los pequeños asaltos, pero cuando se les cuestionaban al respecto, hacían los que no sabían nada. Se volvían «*sordos, mudos y ciegos*», según la expresión de un antiguo vecino y comerciante de unos 55 años que añadía: «*Hacer la vista gorda es la única manera de sobrevivir aquí*».

Este principio de no-injerencia en asuntos ajenos, entre el desentendimiento y la complicidad, permite convivir en paz a la gente más diversa. Hay una expresión que volvía a menudo en la boca de mis interlocutores: «*En el barrio, cada uno va a su aire*», «*No hay trato, cada uno va a su bola*», La indiferencia hacia los demás aparecía como una estrategia colectiva. Siguiendo el análisis de Toubon y Messamah (1990:626), se puede entender esta negación a la interferencia como un acto de tolerancia, y esta tolerancia como una virtud interesada. En consecuencia, el respeto hacia el otro constituía una manera activa de preservar la esfera personal de todo tipo de intrusión, lo cual permitía desarrollar territorios interiores al interior del territorio más amplio del

barrio. Este código, con su regla de oro de no injerencia que lo rige todo, parecía ser rápidamente asumido por los nuevos habitantes:

Yo ¿cómo lo he vivido? ¡Mira! yo lo he vivido, lo he vivido muy bien, yo personalmente ¿no? Porque al ser una persona abierta y a su “bola” también, un poco: no meterse mucho en la gente del barrio, ¡no implicarse!, eso es lo primero. No me implicaba, entonces, lo viví bien (catalán de unos 30 años).

El barrio daba entonces la impresión de reducirse a un conjunto de pequeños grupos que vivían unos al lado del otro ignorándose la mayoría del tiempo. Esta desatención cortés o indiferencia de urbanidad, por emplear las palabras de Delgado, permitía «superar la desconfianza, la inseguridad o el malestar provocados por la identidad real o imaginada del co-presente en el espacio público» (2000b:122).

Más arriba vimos distintas maneras de insertarse en el espacio urbano y de firmarlo, dejando abiertas preguntas tales como: ¿Cómo se realiza la negociación de los «territorios»? ¿Qué facilita o impide su acceso? Veremos a continuación que la ocupación diferencial de los espacios colectivos no produce una segregación sistemática ni generalizada, porque siempre, de una manera u otra, quedan espacios compartidos (De Villanova y Bekkar, 1994:122).

El contacto con un desconocido no es inmediato, tarda en establecerse. Es preciso un cierto tiempo de «domesticación», de perseverancia que algunos espacios o elementos facilitan. Así, poder recurrir a un elemento de transición facilita el intercambio verbal, como por ejemplo los intercambios de monedas que se producían en las colas delante de los teléfonos públicos a ciertas horas del día²⁷. Estos pretextos al contacto se encuentran más fácilmente, o por lo menos parecen más sencillos de manejar en espacios más cerrados, como son los bares y negocios, que en la calle, en el medio de la muchedumbre que se desplaza.

²⁷ Prácticas que decayeron notablemente con la introducción de los locutorios (a finales de los 90) que permiten llamar al extranjero a precios muy concurrentiales.

Si es cierto que el barrio contaba con numerosos bares pequeños, no todos parecían aceptar cualquier tipo de clientela. ¿Qué hace que uno considere un tipo de bar como más adecuado que otro para descansar un rato? Es imprescindible reconocer que buena parte de la elección compete a criterios subjetivos, en función de los gustos de cada uno. Sin embargo, ciertos fenómenos pueden explicar igualmente que determinados grupos de individuos sean más atraídos por ciertos lugares y menos por otros. A menudo, los bares del barrio reunían círculos de amigos donde, para una persona externa, no era fácil introducirse. Más de una vez, mis interlocutores subrayaron el ambiente familiar o la sensación que tuvieron de interrumpir una reunión de familia de tal o tal espacio. El toque «étnico» que ofrecían algunos locales (por su decoración, por la exposición de productos emblemáticos, por la música emitida,...) favorecía la concentración de ciertas personas en ellos y su evitación por otros. En diversos lugares, se formaban clientelas exclusivas, teniendo como base pertenencias nacionales y esta apropiación de un local público por un grupo concreto influía en la elección de otros clientes potenciales. Los magrebíes raramente entraban en un bar connotado como «dominicano» y, a la inversa, sucedía lo mismo. Si algún marroquí se encontraba en algún «bar dominicano», sin negar su origen, solía distinguirse de sus paisanos que frecuentaban los negocios connotados por su país de origen. Generalmente no vivían en el barrio y entraban al bar a pasar un buen rato. Subrayaban el ambiente festivo de los dominicanos y su afán de vida. En cambio, algunos intentos de jóvenes de origen marroquí del barrio que quisieron introducirse en este «mundo», acabaron mal²⁸.

²⁸ Mohamed, recién llegado al barrio, contaba haber querido ir a tomar un café en un bar con mayor presencia dominicana. A la primera observación descortés sobre los marroquíes, reaccionó violentamente e interpeló al autor de las palabras pidiéndole salir a fuera para «medirse». Esta intromisión en el mundo dominicano ¿era intencional o debida a un desconocimiento de las costumbres del lugar? Los dominicanos parecen haberla interpretado como una provocación y la devolvieron, haciendo comentarios sobre las costumbres magrebíes. Cualesquiera que hayan sido las intenciones de este joven marroquí, los parroquianos le han demostrado inmediatamente, a través de sus actitudes, que no era bienvenido en el local. Mohamed, que resultó herido en la frente, entendió el mensaje y no volvió a este local.

Los bares llevados por españoles no escapaban tampoco a una cierta selección de la clientela, en función, tal vez, de sus orígenes (y de una cierta manera del lugar de residencia²⁹), pero mayoritariamente por las afinidades de sus fieles clientes. Sin embargo, podían convertirse en espacios mixtos, en especie de lugares «neutros». Recibían por lo menos la preferencia (frente a los claramente connotados «dominicanos» o «magrebíes») de aquellos cuyo grupo «nacional» no poseía ningún establecimiento propio. Las terrazas también facilitaban el acceso a los bares. Ahorraban el cruzar un umbral. El bar Joanet, por ejemplo, se distinguía, en el 96, de los demás por su clientela más variopinta. Su terraza debía tener algo que ver con esta mezcla de población. El acceso exterior atraía gente más diversa (hasta turistas salidos de los itinerarios recomendados), mientras que en el interior la diversidad se veía bastante reducida, la mayoría de los clientes soliendo ser habituales.

Fenómenos similares de selección se presentaban en relación con los negocios. Durante el trabajo de campo, había podido observar que el toque «étnico» dado a algunos locales (por su decoración, por la puesta en evidencia de productos emblemáticos, por la música difundida,...) favorecía la concentración de ciertas personas en ellos y su evitación por otros. Contactos demasiado cercanos o directos pueden inhibir a algunos a frecuentar ciertos lugares. Por ejemplo, una joven boliviana, me explicaba que le daba corte ir a comprar pescado en el mercado cubierto porque no sabía como pedirlo. Los supermercados, en ese sentido, permiten mayor anonimato. Este aspecto podría explicar, en parte, las dificultades que encontraban antiguos comerciantes para renovar su clientela³⁰, como también el éxito creciente de los colmados llevados por los pakistaníes que combinaban la distancia de los supermercados con la cordialidad de las pequeñas tiendas, permitiendo el contacto sin obligarlo.

²⁹ Esto para bares muy pequeños de los callejones que parecían reunir ante todo habitantes de la misma calle en la cual estaban ubicados.

³⁰ Costaba igualmente a los tenderos extranjeros conquistar una clientela autóctona, ya que aquellos, si llevaban muchos años en el barrio, iban de preferencia a las «tiendas de toda la vida» y cuando estas cerraban, iban a aquellas recomendadas por el tendero habitual.

Si a través de los gestos, una selección implícita de la clientela se efectúa por el dueño, a veces las cosas se dicen de manera mucho más directa. Una denegación verbalizada de atender a un cliente cierra claramente la puerta de entrada del establecimiento a la persona rechazada. A la selección implícita o explícita de la clientela, del mismo modo que a la auto-exclusión del cliente en función de la fama de los locales, un último mecanismo está en juego en el reparto del uso de los locales comerciales: la rotación de los habituales. Un bar llevado por un español era un buen ejemplo de este fenómeno: por la mañana, venían de preferencia hombres españoles de más de 40 años, mientras que por la tarde/noche se encontraban sobre todo mujeres dominicanas entre 18 y 40 años, algunas acompañadas de sus hijos muy jóvenes. Por lo tanto, un mismo espacio era compartido sin que hubiera contacto directo entre los diversos usuarios. Incluso, las personas que frecuentaban los mismos sitios a las mismas horas podían ignorarse totalmente:

Si tenía una pregunta, la hacía a la persona que te atendía. Los demás que estaban al lado mío, los ignoraba totalmente. Completamente. Así en este barrio pasé más o menos 4 años sin tener ningunos amigos, ninguna amistad, allá en este barrio (antiguo residente de unos 50 años, con familia en el barrio).

Si algunos bares o tiendas favorecían zonas de «concentración étnica» - entre ciertos marroquíes, dominicanos o españoles- y parecían poco favorables para los encuentros entre grupos distintos, no significaba sin embargo que impedían todo tipo de contacto. Pude así observar a diario breves encuentros o pequeños intercambios (de información, pequeños servicios, sonrisas, miradas, etc.) entre desconocidos.

Al considerar el tiempo que exige todo tipo de interrelaciones, la antigüedad del asentamiento de las personas en un barrio resulta importante para la construcción de la convivencia. Permite la interpenetración de mundos marcados, es decir, el establecimiento de puentes entre esferas que son entendidas, a veces, como muy distintas y por lo tanto de difícil acceso. De esta manera, las antiguas redes de interconocimiento establecidas por los

primeros que llegaron, facilitan, por un lado, la inserción de los recién llegados a su nuevo ámbito y, por otro, el acceso a lugares fuertemente marcados étnicamente y en los cuales algunos antiguos residentes no se atreverían a entrar sin estas personas «pasarela» que favorecen el contacto entre dos realidades distintas. El grado de familiaridad entre un tendero y su clientela casi se podía medir de acuerdo con la duración de la conversación y al grado de intimidad que se daba en ella. Sin embargo, la antigüedad no basta, por sí sola, para el establecimiento de contactos con otros residentes. Vivir muchos años en la zona no garantiza una red extensa de interconocimiento. Para que haya contacto, hace falta, sobre todo, una voluntad compartida de conocer al otro, ganas que no se manifestaron mucho entre las personas entrevistadas: «*Hay poco interés*», comentaba un joven catalán, recién instalado en la zona. «*Aquí no hay este gran interés de ¿quién eres tu?. No. Yo, por lo menos, no lo noté*», notaba un artista húngaro, que vivía desde varios años en Ciutat Vella.

De manera general, la situación más frecuente era la ausencia de contactos duraderos, tanto en la vía pública como en espacios más cerrados. Predominaba, incluso un cierto desinterés hacía lo que pasaba al lado, excepto si lo que los demás hacían molestaba, perjudicaba sus proyectos de vida o atentaba contra el honor de sus semejantes

Las rivalidades

Las interacciones de vecindario pueden también tomar mal cariz, cuando uno de los grupos tiende a desbordar el frágil equilibrio de los «territorios» establecidos. Al avanzar sobre el espacio de otros grupos, amenaza la integridad de estos, lo cual suele desembocar en relaciones conflictivas. Cuando uno cuestiona o transgrede los límites, los revela. En este momento, los pasos dados en falso sirven para reafirmar los límites y las reglas de convivencia, para mostrarlas a los que no las conocían, y, como recordatorio a los que se les han olvidado o fingen desconocerlas.

Toda infracción al código, establecido tácitamente, provoca una reacción que se expresará más o menos violentamente. Por ejemplo, los organizadores de

una fiesta muy animada, que se alargó hasta tarde, explicaban cómo los vecinos arrojaron cubos de agua a su piso. En ocasiones, la omisión del código de no-injerencia revela rivalidades latentes entre grupos y no solamente entre individuos. A partir de este momento, la tensión entre ambas partes encuentra la oportunidad para expresarse abiertamente y puede desembocar en pequeños «duelos», en los cuales los protagonistas luchan por el «honor» de su grupo.

Este tipo de tensiones, sin duda cotidianas, surgían entre todo tipo de personas y en distintos grados: podía ir desde los piropos a la pelea, pasando por lanzar proyectiles a una persona indeseable en un sector. Lo que llamó la atención no fueron tanto estas disputas como la gran capacidad de la población para amortiguarlas. Cada uno se las ingeniaba para desviarlas o minimizarlas. Fingían, por ejemplo, no haberlas oído; las toman a bromas, incluso, a veces, las justificaban. Sin embargo, si la explosión no se podía contener, generalmente, dejaba sólo ínfimas huellas en la memoria colectiva. Las peleas más violentas eran, en apariencia, rápidamente olvidadas, sin dejar marcas de rencor muy profundas. Era posible no notar nada, si uno no estaba presente en el momento concreto de la disputa.

A menudo, las tensiones tenían su origen en el desfase existente entre los grupos en su relación con el espacio. Las lógicas de expansión (el desbordamiento del espacio privado hacia la esfera pública) emprendidas por algunos, eran entendidas por el resto de la población como una dinámica de apropiación inoportuna y molesta. Por ejemplo, muchas quejas empezaron a hacerse oír a propósito del «jaleo armado por los dominicanos». Este ruido parecía menos aceptado ya que estaba asociado a una actividad lúdica, considerada como superflua. Habría, pues, ruidos que cada uno estaría más dispuesto a aguantar, que otros³¹. Este ruido acabó por «etnicizarse», pues se vinculaba directamente a la colectividad dominicana. Además molestaba al relacionarse con ciertos bares y por el hecho de que hubiera más mujeres que

³¹ Cabe subrayar que la tolerancia al ruido también está en función del modo de vida –en el sentido amplio que le dan Mantovani y Saint Raymond (1984), de «manera de vivir y de pensar»– de estado de ánimo y de las disponibilidades personales.

hombres, ya que para los magrebíes y numerosos «autóctonos», estos ámbitos eran más bien lugares de reunión masculina que femenina.

En el barrio, otras tensiones menos ruidosas se perfilaban como consecuencia del cierre, por parte de las autoridades, de varias tiendas que no cumplían con las normativas establecidas. Generalmente, noté que los habitantes del barrio evitaban llamar a las fuerzas de orden público, si éstas no se encontraban en la zona conflictiva; en cambio lo hacían sólo cuando la situación superaba la capacidad de auto-solución. Este fue el caso de un conflicto que surgió alrededor de ciertos negocios y que necesitó la intervención de un árbitro externo para «volver a poner orden en este desorden». La lógica de proteger los intereses económicos se inscribe perfectamente dentro de la conservación del territorio; sólo que esta vez se trataba de «territorios comerciales». El ámbito comercial fue él que, de lejos, generó las luchas más ásperas, durante mi trabajo de campo. Los enfrentamientos que pude observar entre comerciantes no escaparon a una cierta «etnicización» de las relaciones. Por ejemplo, cuando la abogada de unos tenderos pakistaníes solicitó la reapertura de su colmado, insinuó una discriminación racial. El efecto fue inmediato: los propietarios recibieron en breve plazo la autorización para volver a abrir enseguida la tienda obligándoles únicamente a realizar algunos acondicionamientos del local. Así, los pakistaníes, desesperados por verse obligados a mantener su local cerrado, jugaron a través de su abogada, como último recurso, su «carta étnica» para lograr sus objetivos.

Así, constaté, durante el trabajo de campo, una cierta «etnicización» de las relaciones entre los vecinos. Eran generalmente las asociaciones y las decisiones políticas las que tendían a hacerlo, ya que a menudo era al amparo del «conflicto étnico» que se normalizaban y regulaban situaciones conflictivas³².

³² Esta actitud se debía seguramente a la emergencia de una nueva influencia política que consistía en querer erradicar el racismo y promover una «convivencia pluri-cultural» armoniosa. 1996 ha sido el año de las fiestas de la interculturalidad que se hicieron en numerosos barrios barceloneses y que persistieron varios años más y que luego fueron fundidas en actos barriales que trabajan varios aspectos de la convivencia.

Las tensiones fueron, por lo tanto, constitutivas del funcionamiento del conjunto. Los habitantes intentaban dominarlas, contenerlas en lo posible y buscar la manera para que no desembocaran en un enfrentamiento abierto. La convivencia que se quería no-conflictiva o, por lo menos, mantener el dominio colectivo de las tensiones, demostraba una actitud voluntariamente razonada. Eso revelaba también el código de conducta, arriba mencionado, de la negación a intrometerse en los asuntos de los demás; lo cual permitía la delimitación de un espacio social de menor roce, en el cual los intercambios eran lo más llano posible. Para volver a tomar expresiones de Toubon y Messamah (1990: 623-626), esta convivencia se apoyaba paradójicamente en dos procesos diametralmente opuestos: el de una desconstrucción del barrio en micro-espacios y su reconstrucción en un espacio unitario, resultado de la aplicación estricta de un código común de actitudes.

Si la llegada de nuevos vecinos implica modificaciones tanto para los recién llegados como para los habitantes más antiguos, estos cambios no implica obligatoriamente un mejor conocimiento recíproco. A menudo, no rebasa el simple nivel de indiferencia, nunca franqueado. Uno se acomoda sin refunfuñar. Las relaciones sociales no están dadas de antemano; se adquieren, elaboran y construyen conforme pasa el tiempo. Por otra parte, establecer encuentros requiere de predisposiciones y motivación, elementos indispensables para lograrlos, que no todo el mundo tiene y que no se pueden imponer a nadie.

Si es cierto que toda presencia extranjera modifica inevitablemente el «envase» (el barrio, en nuestro caso), que todo contacto entre dos o más modos de vida genera interacciones (más o menos conflictivas), es sin embargo más difícil querer promover un verdadero diálogo, lo cual es un verdadero desafío para la sociedad. Exige un cuadro específico. Para que un diálogo pueda establecerse, hace falta efectivamente un mínimo de intereses comunes, un campo de encuentro y ritmos de vida compatibles entre los distintos actores. El interés común puede ser de naturaleza muy variada: afectivo, intelectual, económico y en consecuencia, abarca actitudes tales como: la atracción personal o la curiosidad hacia lo distinto, un *a priori*

favorable a la alteridad, la voluntad de colaborar, luchar por objetivos comunes, estrategias económicas, Es necesaria, por tanto, la creación de «campos de encuentro» propicios al establecimiento de interacciones entre varias personas.

¿La voluntad de pasar desapercibidos, de incorporarse al paisaje sin llamar demasiado la atención y/o el culto a los orígenes haría que los extranjeros buscasen ante todo conocer la población «autóctona», gastando sus energías disponibles en la comprensión de las costumbres catalanas para poder conformarse luego a ellas, o aprovecharán su tiempo libre en el cultivo y en mantenimiento de sus tradiciones? Las posibilidades de conocer a los personas de otras regiones del mundo se verían entonces muy reducidas. Y si esta hipótesis pudiera constituir un elemento de explicación en cuanto al desinterés marcado de mis interlocutores extranjeros hacia los demás grupos que conviven con ellos, se deben tener en cuenta otros numerosos factores (válidos tanto para los extranjeros como los catalanes) cuando se trata de entender esta voluntad de no interferencias entre vecinos. A menudo se deberían buscar elementos de explicación, gobernados por fuerzas subterráneas implícitas, tales como los factores mencionados a continuación:

- a) primero, los distintos intereses y proyectos de cada uno;
- b) sigue, tal vez, para los más pobres, el reflejo de salvaguardar los pocos recursos que se poseen, junto al miedo de verse obligado a compartirlos, lo cual puede condicionar actitudes de rechazo³³;
- c) la «territorialización», es decir la demarcación de un espacio propio, bien delimitado y a veces reivindicado, tal como pueden ser los

³³ Un joven, nuevo habitante catalán comentaba: «*Que en si, en lo que encierra, además de todos los miedos ancestrales de toda la vida de celos y maridos, los pueblos y las culturas, que eso ya es natural y normal, está el hecho en si de la pobreza y punto ¿no? Son gente que normalmente no te dan ni... para ellos si fueran americanas y corbatas y llevaran un collar aquí... con ¡no sé! con un reloj y fueran cuatro, bueno, serían super hermosos ¿no? pero, bueno son cuatrocientos y no van con el collar*». Otro, antiguo habitante de origen senegalesa que llevaba más de 15 años en el país y que había conseguido la nacionalidad española comentaba también: «*La gente. La gente que está un poco mal de economía, cuando ve a un inmigrante cree que éste le está haciendo competencia, lo odia un poquito ¿sabes? Pero, si es una gente bien... que su vida está un poco mejor, no le importa que venga o no venga de donde venga o lo que sea. Lo que pasa aquí es que como que vienen casi todos los... son gente que viene a buscar para el pan, si ve a otro que viene a buscar igual que él, para el pan, lo odia un poquitín de la competencia, creo yo ¡eh! de mi punto de vista, a lo mejor no es así*».

reagrupamientos regulares de ciertas personas en espacios concretos que imponen una diferencia;

- d) la competencia por el uso del espacio público o las rivalidades entre los que «practican» el barrio de la misma manera, es decir que lo utilizan del mismo modo (lugar de residencia y/o de actividad profesional y/o de ocio, ...). Este parámetro me permitió plantear una hipótesis entorno a la probabilidad más aguda de enfrentamiento en el centro (eje *Boria-Portal Nou*), ya que los distintos grupos utilizaban las mismas funciones del barrio (alojamiento y comercios); mientras que en la calle *Princesa* había menos tensiones porque la relación estaba regulada (relación vendedor-clientes) y era difícilmente intercambiable. Además, ambos vivían de sus intercambios y la mayoría de los clientes y tenderos no vivían en el barrio.

La representación del «Otro» tiene un peso importante a la hora de establecer, o no, relaciones con gente de otro origen. Sin embargo, estas construcciones mentales no impiden obligatoriamente todo tipo de contacto, aunque éste sea ínfimo. Y entre estas representaciones, más que distinguir entre una visión de los ancianos y de los jóvenes, o entre la de los autóctonos y la de los extranjeros, se debería considerar la oposición entre los habitantes establecidos desde hace tiempo y los recién llegados al barrio, o aún el punto de vista de la población fija *versus* el de las personas más «fluctuantes». La población llamada fija por sus actividades diarias tiene un conocimiento bastante detallado de la realidad del barrio. Esta gente está presente continuamente y sus actividades están estrechamente vinculadas con la vida del barrio. En cambio, las personas calificadas de «fluctuantes», es decir de paso y/o cuyas actividades no las implican cotidianamente con la zona, tienen una concepción más imprecisa de su vecindario. Generalmente sus opiniones se basan en el rumor o el discurso de los medios de comunicación, con lo cual resultan más esquematizadas.

Así el fenómeno identitario es parte de las relaciones interpersonales, las estructura tanto como el espacio social. Tiene como efecto el mantener una tensión y un equilibrio entre similitudes y alteridad, unidad y diversidad,

continuidad y diferenciación (Ladmiral y Lipiansky, 1989: 129). Muchos de los rasgos de identidad obedecen más a las redes de las relaciones con los vecinos que a una necesidad interna. La diversidad está aquí menos en función de la distancia de los grupos que de sus interacciones. El etiquetaje social que es un pre-requisito a todo tipo de interacción, dista mucho de ser rígido, estático o aún fijo; está en constante dialéctica, ya que los criterios de clasificación están en constante redefinición. Así, las especificidades «étnicas» no son un conjunto de contenidos, pero sí una red de interrelaciones que sirven de protección en ciertos casos o de fortaleza en otros. Además, el cruce de las pertenencias categoriales (por ejemplo: jóvenes, estudiantes o también: habitante desde hace tiempo, negociante...) contribuye a disminuir y atenuar los mecanismos de discriminación, lo cual permite una mejor intercomprensión.

Además, como ya lo subrayamos anteriormente, tener un objetivo en común parece ser primordial para crear una cierta unidad e intercambios, ya que crear un encuentro agradable puede ser útil pero no basta. Es decir que no nos podemos satisfacer con plantear el contacto intercultural como objetivo esencial, pretendiendo que él solo permita un cambio de las mentalidades y de las relaciones (Ladmiral y Lipiansky, 1989: 209). Durante mi trabajo de campo, parecía que no fueran tanto los problemas de convivencia los que monopolizaran de antemano la atención de los usuarios, sino más bien el estado avanzado de degradación del sector. Más que rivalidades entre los distintos ocupantes del espacio, fueron las «comunidades de intereses» (intereses comerciales; la voluntad de preservar la paz en el vecindario; la seguridad en el barrio) las que regularon las relaciones entre los distintos y numerosos usuarios.

Las múltiples imágenes otorgadas al barrio y la representación de la cohabitación en el barrio por parte de sus habitantes.

Acabamos de ver que, en el 1996, el barrio estudiado daba la impresión de reducirse a un conjunto de pequeños grupos que vivían unos al lado de los otros ignorándose la mayor parte del tiempo y con una regla de oro que lo regía todo: la de la «no-injerencia en los asuntos de los demás». Sin embargo, frente a este vacío relacional, se organizaba un escenario para los fantasmas y el imaginario (De Villanova y Bekkar, 1994: 118). En el análisis de los imaginarios, cuyas características principales serán brevemente resumidas a continuación, no me interesó tanto la representatividad (cuantificación) –que la naturaleza de los datos recogidos no me permitía realizar– como el *descubrimiento de las actitudes* (Toubon y Messamah, 1990).

En esta época estaba considerado generalmente como un barrio muy abandonado, con una alta tasa de delincuencia y un alto porcentaje de población extranjera. «*Está lleno de moros y negros*», eran palabras que algunos observadores externos a la zona utilizaban para caracterizarla. Sin embargo, este barrio se percibía como más tranquilo y menos problemático que el Raval o la Barceloneta, pero aún no en tan buen estado como el Barrí Gòtic³⁴. Al hacer esta observación, mis interlocutores consideraban entonces el Casc Antic en su globalidad - y no tanto refiriéndose al sector delimitado por mi trabajo de campo-. Cuando mencionaban puntos de referencia concretos, se referían ante todo a *la Ribera* o a los alrededores del Palau de la Música, lugares con una alta actividad cultural, con bares de alto estandring y monumentos históricos de renombre. Igualmente, eran espacios con una población extraeuropea más discreta. Estas zonas permitían por tanto valorizar el barrio.

Si, en 1996, constaté una lenta «etnicización» de las relaciones entre los vecinos, y si paralelamente a esta *etnicización institucional* (Provansal, 1997:18), vimos que la infraestructura del barrio se enriquecía de tonalidades

³⁴ El barrio gótico, la *Barceloneta* y el *Raval* o barrio chino son las restantes subdivisiones de la ciudad vieja barcelonesa.

exóticas, extra-ordinarias, en el sentido etimológico de la palabra: que sale del orden, de lo ordinario, el Casc Antic parecía, sin embargo, haber escapado a cualquier «estigma etnisante»; es decir, la imagen de este sector tendía más bien hacia la antigua y ya conocida de «barrio receptáculo de la inmigración» y no había recibido la etiqueta de «barrio magrebí» o la de «barrio dominicano o filipino»; sabor que de hecho no parece haber perdido nunca del todo, a pesar de que, en momentos dados, se hubiera difuminado un poco frente a la de un barrio deteriorado e «invadido» por delincuentes. Según Olives Puig (1969:53), que describía el eje Borià-Corders-Carders-Portal Nou, como «un lugar de paso que ha determinado la existencia desde tiempo inmemorial de fondas, pensiones, tabernas y vicio comercializado, factores positivos todos ellos para atraer a la inmigración» y los testimonios recogidos por él mismo y López Sánchez (1986), la imagen dominante del barrio a principios del siglo parece haber sido la de un barrio de inmigrantes españoles y quizás muy marcada por la presencia de los aragoneses y los gallegos de cuyo asentamiento aún quedan vestigios a través de sus distintos bares, reconocibles o por referencias explícitas: sus letreros (*Rincón gallego, Club ATN Galicia,...*); o de manera más discreta por la gastronomía propuesta a la clientela. Desde mediados de los años 50, se produjo un cierto descenso de la población. Del mismo modo, estos sub-barrios del Casc Antic empezaron paulatinamente a transformarse en un espacio transitorio para cada vez más habitantes. Estos fenómenos hubiera contribuido, según el análisis de López Sánchez (1986), a elaborar una nueva imagen del sector: la de «ghetto de la marginación». Así, a partir de los años 60, su carácter de receptáculo de la inmigración empezó a pasar al segundo plano; no sólo por culpa de la salida de muchos antiguos inmigrantes (que se fueron bajo las presiones del comienzo de las expropiaciones o en búsqueda de condiciones de vida más decentes) sino también por la entrada cada vez más importante de «rechazados» de otras partes de Ciutat Vella en rehabilitación. Sin embargo, según un artículo del *País* (12 de mayo de 1995, p.7) gracias a la gran transformación que «se inició en 1988 a golpe de piqueta y talonario municipal», Ciutat Vella parece haber conseguido hacer tambalear su «cuarta muralla». Esta muralla invisible que impedía a los barceloneses pasear en el seno de su vieja ciudad tranquilamente, no era otra que el miedo del ciudadano frente a la delincuencia que hasta más o menos finales de los

80, era encerrada en este centro histórico. Después de haberse deshecho, a lo largo de los siglos, de tres murallas que la ahogaban, Barcelona se extendió hasta chocar contra las colinas que la rodean. Hoy en día, es con golpes de grúas mecánicas que lucha con una energía no contenida para liberarse de esta nueva muralla esta vez inmaterial.

Por otra parte, la proximidad de la Ribera, vecina del sector estudiado, (y en la cual mucha gente externa al barrio parece pensar ante todo cuando se trata de hablar del Casc Antic) pareciera haberle impedido caer, al nivel del imaginario colectivo, en un estereotipo «etnizante» que se refería a un grupo en particular. Los artículos que salieron en la prensa³⁵ ¿contribuyeron a fomentar una imagen de «barrio dominicano» en la zona? Y sí fue así ¿sigue perviviendo esta imagen hoy en día? Y ¿cómo sus usuarios habrán negociado, en sus relaciones de vecindario, este nuevo estigma? Preguntas al cual sólo una nueva etnografía podría contestar, porque si las transformaciones estructurales pueden ser actualizadas relativamente fácilmente, ciertos acontecimientos que ocurrieron en el barrio, así como los cambios en la opinión pública son elementos más rebeldes y que no se dejan captar con tanta facilidad.

La imagen que surgió del cruce de los testimonios era la de un barrio bastante complejo, no sólo porque reunía una gran diversidad de personas, sino también por el hecho de que siempre estaba en movimiento, sacudido, conmocionado ante el proyecto de su futuro *lifting*. Se caracterizaba a primera vista como una zona de alquileres baratos en el que todas las capas sociales se mezclaban, aunque parecían predominar las capas más desfavorecidas. Ubicado en un momento clave de su historia, se movía, se transformaba poco a poco y dejaba inquieto, perplejo o indignado, pero pocas veces indiferente en cuanto a su futuro³⁶.

³⁵ Algunos tienen títulos elocuentes como: *Los dominicanos crean su barrio en Barcelona (El Periódico, 31 de agosto de 1997)*, *Los dominicanos, incomprensidos en Ciutat Vella (El País, 20 de julio de 1998)*.

³⁶ El tema predilecto, tratado a menudo de manera espontánea por los habitantes, era sin duda alguna, el de las obras a punto de realizarse en el sector. Daban mucho juego en las conversaciones y cada uno emitía su hipótesis en cuanto a las modificaciones que se producirían a corto plazo.

Centralidad y diversidad fueron dos de las características del barrio que mis interlocutores mencionaron de manera recurrente. Nunca se olvidaron de mencionar la comodidad de vivir en el centro y cerca de grandes puntos neurálgicos de Barcelona (Correos, Plaça de Catalunya, ...). Para unos, esta posición central representaba la única ventaja; para otros, era una entre varias. Como apunta Mantovani y su equipo (1984), en la aprehensión del espacio, dos tipos de criterios fueron constantemente utilizados por las personas entrevistadas: uno funcional y el otro más bien social. El criterio funcional nunca apareció solo, siempre fue mezclado con el criterio de la calidad (riqueza o ausencia) de las relaciones sociales.

Múltiples factores son susceptibles de modificar la imagen que tienen los usuarios de un espacio, tales como el número de años de residencia en él, la ubicación y establecimiento de las redes de amistad, los proyectos de establecimiento definitivo o temporal, así como el tiempo dedicado al barrio (número de horas vividas en la calle, el «grado de encierro») o simplemente el hecho de que uno se sienta implicado en el sector. Estos criterios seguían siendo sin embargo insuficientes para permitir encontrar un mínimo de coherencia entre discursos muy dispares. Por eso, siguiendo la sugestión de Mantovani y su grupo de investigadores (1984:15), me interesé por el posicionamiento de mis interlocutores frente al *marcaje* del barrio, es decir, a su fama, su imagen establecida desde fuera que, según la tesis de este equipo, mediatiza ampliamente la aprehensión del espacio. Esta perspectiva me permitió ver que la dimensión proyectiva ocupaba un sitio capital en estos discursos. Detrás de las constataciones comunes (centralidad y diversidad) – que se podía interpretar como la defensa común frente a la imagen decadente del barrio– los juicios sobre el barrio, las visiones de su funcionamiento, así como las actitudes (o *manera de vivir*) adoptadas discrepaban y escondían emociones, del mismo modo que el desarrollo de estrategias para justificar el hecho de seguir viviendo en esta zona (para los antiguos vecinos) o del hecho de haber elegido este lugar para instalarse (para los habitantes más recientes). De esta manera, según el posicionamiento del interlocutor (interiorización o distanciamiento, rechazo o indiferencia del marcaje), el discurso tomó colores muy distintos.

De mis entrevistas surgieron básicamente cuatro mecanismos, que definí de la siguiente manera:

- a) la exaltación del «exotismo» del barrio o la puesta en valor de su diversidad cultural³⁷;
- b) la mirada negra o la visión de los duros;
- c) la interiorización de la imagen negativa del barrio;
- d) la banalización o la negación de las especificidades del barrio.

Esta tipología no significa que todos los testimonios recogidos correspondían a una sola de las rúbricas arriba mencionadas. La descripción del barrio de una misma persona podía contener a veces posturas aparentemente opuestas, debido a que según las circunstancias o según los elementos que aquella persona quería subrayar, el énfasis era puesto en tal o cual aspecto.

A grandes rasgos consideré los puntos a) y c) como posturas antagónicas, ya que, en caso de posturas muy extremas, la primera consistía en hacer un elogio casi excesivo del barrio, mientras que la segunda lo dramatizaba. Los puntos a) y d) se contraponían igualmente, tendiendo el segundo a insistir sobre el hecho que este barrio era igual a cualquier otro barrio de la ciudad, mientras que el primero insistía sobre el hecho que de aquí a poco se iba a convertir en modelo de convivencia para toda Barcelona. El espacio social es por lo tanto el teatro de distorsiones, de reducciones y de amputaciones. Sino, ¿cómo se podría explicar que el mismo espacio pueda ser percibido al mismo tiempo como «jodido», «asqueroso» y como «muy animado», «muy rico», por dos personas que viven cerca una de la otra y en condiciones muy similares? (Mantovani y Saint Raymond, 1986:21). A las distintas percepciones de los habitantes, hay que añadir también la influencia del discurso institucionalizado sobre la convivencia. Así, por ejemplo cuando se habla de la supuesta falta de integración de los extranjeros, nunca se menciona a las políticas públicas que, bajo el lema del elogio a la diversidad y del respeto de las culturas, obligan al

³⁷ Posición que va en la línea directa del discurso de los dirigentes que se precisó desde el Fòrum 2004 y que quiere hacer de Barcelona la «Gran botiga del Món», mezclando discursos vacíos a favor del multiculturalismo y de la gentrificación de la ciudad, cuyas consecuencias hemos mencionado en las notas introductorias.

otro ser otro. Ante el supuesto ensimismamiento sobre ellos mismos de ciertos grupos extranjeros, se suele invocar supuestas «patologías culturales» que impedirían la fusión de dichas personas con el nuevo contexto pero nunca se culpa al nuevo entorno que los acoge y sus características intrínsecas.

Sin volver a desarrollar todas las posturas arriba mencionadas³⁸, me gustaría insistir en la idea del «pueblo perdido», ya que la imagen del pueblo es una metáfora utilizada con frecuencia para referirse a una convivencia lograda. Evocaban esta pérdida los que bautice los «nostálgicos» y que pertenecían a los que habían interiorizado la imagen negativa del barrio.

La idea del pueblo perdido

Con la llegada de nuevos habitantes, con costumbres concebidas como bastante distintas de las suyas, ciertos antiguos vecinos tenían la impresión de perder el dominio de su entorno. Hay que tener presente que aquí y más adelante presento una postura (la de los «nostálgicos») que no caracterizaba a todos los antiguos residentes entrevistados. Entre estos últimos, destacaba también (aunque menos frecuente) una actitud indiferente frente a los cambios vividos por el barrio, banalizando las especificidades del sector, es decir, insistiendo en que el barrio era igual a cualquier otro de la ciudad y sufriendo las mismas vicisitudes que el resto de la ciudad. Los «nostálgicos», en cambio, oponían constantemente el barrio de antaño al actual.

Según estos testimonios, antes el barrio se parecía a un pueblo: *«Además aquello que el ambiente en la calle que... parecía un pueblo... un barrio hacía un pueblo. Sí, es que hacía un pueblo»* (Sra. C.); antes, en el barrio, había menos delincuencia que, además, estaba perfectamente integrada al conjunto y mejor aceptada; antes el barrio constituía una unidad a nivel socioeconómico, una unidad cultural más marcada, etc. . Los nostálgicos recurrían a una reconstitución de un todo homogeneizado, referido a una etapa remota

³⁸ Ver Monnet (2002: 133-176) o la versión sintética en francés, en: *Hospitalité et/ou hostilité des lieux: le rôle de la catégorisation de l'espace dans les relations de voisinage du Casc Antic de Barcelone. Khôra II*, 3 (Barcelone), juny de 2004, pp. 52-60.

considerada como menos degradada que en la actualidad. Se acordaban del pasado como un todo uniforme para resaltar mejor los fallos del presente:

Antes esta calle era como una familia. Todo el mundo se conocía. Ahora no, ya no se sabe quien vive allí. Era siempre muy cordial. Ahora no; ya no hay contacto (Sr. P.).

Antes era muy animado, había cada tertulia en la calle, era divino. Yo, ahora, según la hora, no paso (Sra. C.).

La imagen de los «buenos viejos tiempos» era idealizada como «paraíso perdido» y se acentuaba la degradación. La vida de antaño se erigía en un bloque monolítico para poder luego denunciar mejor las fracturas, como si para ellos, se hubiera producido por lo tanto un fraccionamiento de la población³⁹. Para explicarlo se incriminaban: el aumento de la delincuencia y sus ineluctables consecuencias (deserción del espacio público, repliegue de la población en sus hogares y sentimientos de recelo), el paso rápido de los residentes (el barrio era percibido como un lugar de tránsito, de instalación provisional), la llegada de gente considerada como muy distinta culturalmente.

Frente a la llegada de nuevos vecinos, los nostálgicos podían optar por posicionamiento bastante antagónicos. Habían los que aceptaban la lenta borradura de su papel en la constitución del espacio público y que miraban divirtiéndose o sin gran curiosidad las nuevas «comunidades» en ascensión. Aceptaban su retirada de la escena pública. De «actores» se convertían en «espectadores». La vida del barrio parecía jugarse en otras partes, entre los «clanes» como decían algunos. Las relaciones de buen vecindario seguramente no se habían acabado pero ya no les concernían, ya no eran su obra. Así, una persona dueño de una pequeña imprenta suponía que las interrelaciones se jugaban entre los grupos: «*los africanos, los marroquíes, los sudacas se quedan entre ellos*» (Sr. P.). Se imaginaba que en el interior de estos colectivos las relaciones eran cordiales y que habían instalado un

³⁹ Hay que subrayar que este discurso no era propio de los «autóctonos» únicamente, sino de personas de horizontes muy distintos que llevaban varios años en el barrio.

sistema de convivencia más o menos similar al que había prevalecido en el barrio hasta su deserción por parte de la población autóctona. Una nueva relación con el territorio parecía establecerse para aquellos cuyo entorno inmediato del barrio ya no circunscribía el horizonte de las perspectivas vinculadas a la solidaridad. La idea de reciprocidad y de ayuda mutua se veía entonces proyectada más bien a escala nacional.

Otros expresaban un claro sentimiento de invasión, la impresión de verse desalojado. Con la llegada de los nuevos habitantes, con costumbres concebidas como bastante distintas de las suyas, algunos antiguos vecinos tenían la impresión de perder el dominio de su entorno. Sus puntos de referencia habituales se borraban poco a poco y paralelamente su universo se encogía. Las amas de casa catalanas o de otras partes del Estado español que se habían establecido en el sector hacía muchos años, lo ilustraban constantemente al enumerar las numerosas tiendas que habían cerrado y que no habían sido reemplazadas por ninguna otra, según sus declaraciones. Si era cierto que muchos de estos pequeños comercios, una vez cerrados, quedaron desocupados durante varios años, asistieron a mediados de los 90 a su reapertura. Habían pasado a manos más o menos «extranjeras» (españoles de origen marroquí, paquistaníes, dominicanos...) pero a pesar de que volvieron a funcionar, quedaban, en el espíritu de estas amas de casa nostálgicas, como *lugares muertos*. Los ignoraban y los consideraban como inexistentes a la hora de presentar el recorrido hecho diariamente cuando iban de compras. Paralelamente, las tiendas «tradicionales» empezaban a hacerse escasas porque no conseguían rivalizar con los pequeños supermercados –espacios comerciales que estas amas de casa aborrecían, por otra parte– o porque sus dueños se jubilaban. Día a día, la sensación de no estar ya en su casa, de no vivir ya en un entorno familiar y bien conocido crecía. Los recién llegados, al igual que la modernidad (la racionalización/rentabilidad del espacio), les robaban sus puntos de referencia habituales y remodelaban paulatinamente el paisaje urbano. Extrañaban el antiguo orden con más o menos nostalgia, pero en general todos se sentían menos partícipes de la vida del barrio.

Mientras ellos se inmovilizaron, el barrio, por sí mismo, siguió tranquilamente su destino. ¿No es, en efecto, el destino de cualquier ciudad, ver entrar y salir la gente más diversa de su seno? Si uno rememora la historia del Casc Antic, observará que desde los principios de este siglo, con el éxodo de la burguesía, este barrio se constituyó poco a poco como un lugar de paso, debido al lento deterioro de los edificios que dejaron de ser mantenidos. Solo, tal vez, el ritmo de rotación cambió. Puede que las «olas» se sucedieran más rápidamente unas a otras. En cuanto a su diversidad, no pretendo llegar a decir que hoy en día es más distinta. Acaso, ¿la llegada de gallegos, andaluces y murcianos no representaron igual diferencia a los ojos de la población local como hoy lo son los marroquíes y los dominicanos, para hablar sólo de estos dos grupos? Al leer los trabajos de Esteva Fabregat (1973a y b), las actitudes y las costumbres de los primeros parecían tan extrañas a los catalanes como la de las migraciones actuales.

Para estos nostálgicos, la sensación de encontrarse en el extranjero asustaba, cuando para los «exaltadores de la diversidad» maravillaba. Estos vecinos reconocían que la instalación de «nuevos vecinos» no era ninguna novedad. Sin embargo algo había cambiado:

¡Mira! Antes había gente extranjera ¿no? Había marroquíes, yo tengo cantidad de amigos, me llevo... bueno, o sea no tengo nada de racista ni mucho ni menos, hablo con todo el mundo, pero es otra cosa. [...] Pero, digamos, como ahora mismo cae mucho marroquí, mucho negro, mucha gente extranjera, antes no había tanta, había más... era más barrio ¿me entiendes? (Sra. C.).

Estos nuevos vecinos eran implícitamente representados como «anormales». Al hablar de una callejuela, una dependienta afirmaba que antes,

pues, las personas eran más normales. No había droga. No había delincuencia. Ni nada. Pues, la gente trabajadora y normal [... ahora] pues han puesto gente que no... no es correcta. Pero, que... se abrían y se ponían cualquier cosa, moros y... que no que sean malos los moros ¡eh! (Sra. L.).

La deserción del barrio por parte de la «población de origen», su substitución por otras personas que intrigan, hasta asustan, cambiaron la atmósfera. Las actitudes de estos nuevos vecinos modificaron la cara del barrio y las relaciones de vecindario. Los nostálgicos expresaban un claro sentimiento de saturación hacia la delincuencia, insistiendo sobre el hecho que antes el número de delincuentes era razonable, soportable, pero con todas las casas vacías entraron demasiados y eso deterioró el ambiente del barrio. Una charla entre dos jóvenes nacidos en del barrio –una de 15 años y otro de 17– sin trabajo y en una situación muy precaria, revela que para ellos, si no dudan que en su infancia ya habían yonquís en la zona, no se veían por la calle, mientras que ahora no dejarían a sus hermanos pequeños jugar solos en la calle *«porque hay tipos en cada sitio; se pinchan en las calles, ni miran nada, dejan las jeringuillas tiradas»*. Del mismo modo, pero retrocediendo un poco más en el tiempo, la señora C., originaria de León y vecina desde hace 25 años, menciona también el hecho de que sus niños jugaban en la calle todo el día y sin problema alguno, pero especifica que si hoy en día tuviera niños, le daría miedo dejarlos jugar solos en el barrio. Una anciana, nacida en el barrio (Sra. R.), relata que cuando sus hijos eran pequeños el barrio ya había cambiado mucho en relación con lo que era en tiempos de su juventud. Había entrado mucha gente de pocos recursos, así que en esa época ya no dejaba jugar a sus niños fuera. En la misma época, otro informador catalán se acuerda de su niñez y de su vieja tía que se escandalizaba porque cuando se asomaba al balcón oía hablar sólo castellano en la calle.

Con las palabras recolectadas por Olives Puig podemos volver finales del siglo XIX, principios del XX. En esta época el discurso del señor Segarra no era muy distinto de los que acabamos de mencionar. Explica que su familia se vio obligada a dejar el barrio por culpa de las reformas urbanísticas que afectaban su domicilio, pero que igualmente los cambios ocurridos en el sector lo hacían insoportable para una familia de alto rango:

Allí, gracias al abandono y a la oscuridad, se improvisaron barracas de toda clase y la descuidada desolación del ambiente creó núcleos

prostibularios infectos. Llegar por las noches a casa en tales condiciones no hacía ni pizca de gracia y más de una vez había retrocedido para ir a buscar al vigilante y rogarle que me acompañara hasta la puerta, porque no quería que me encontraran indefenso y desprevenido, cierta clase de personas que de lejos se veían (Olives Puig, 1969:48).

Contrastar estos testimonios plantea la pregunta siguiente: este miedo, esta sensación de degradación social por parte de los habitantes (lo cual no impide que sea exacta) ¿no sería lo propio de cualquier grupo implantado por largo tiempo en un sitio y que ve afluir allí una multitud de «extranjeros»⁴⁰? Por miedo a verse «contaminados», temiendo las malas costumbres que sus hijos podrían coger en el contacto con estos nuevos vecinos, los antiguos habitantes prohíben a su progenitura vagar por las calles o divertirse con sus amigos. Y el esquema sigue funcionando porque las calles que conocí están lejos de ser abandonadas por los niños, a pesar de lo que se suele oír, seguro que eran los hijos de los últimos llegados.

Ante esta constatación, me preguntaba entonces cuándo sería la próxima vez en la que un nuevo grupo de «recién llegados» iba a producir otra división en la cual la población se uniera frente a un nuevo peligro desintegrador. Esta ocasión, parecía ya querer perfilarse en el horizonte, durante mi trabajo de campo, con algunas personas originarias de otras partes del Estado español que afirmaban que ellos supieron integrarse bien, mientras que los nuevos vecinos no se mezclaban con el resto de la población, tales como este anciano andaluz que pretendía que «*Nosotros, nos hemos integrado bien porque somos más cercanos al catalán culturalmente*».

¿El barrio encontrará una cierta unidad a través de un sentimiento nacional o pan europeo frente a la llegada de extraeuropeos? ¿A la explicación de la fragmentación de la unidad por la llegada masiva de delincuentes en el barrio⁴¹ sucederá una nueva unidad constituida en función del país de origen?

⁴⁰ En el sentido de gente desconocida, fuera de lo común.

⁴¹ López (1986) en el último capítulo de su libro demuestra cómo la lenta difusión de una ideología de la inseguridad urbana, sobre todo a través de los medios de comunicación, progresó paulatinamente. Provocó un repliegue sobre sí mismo, por el miedo ante todo lo que

Si el chivo expiatorio predominante seguía siendo, a finales de los 90, la delincuencia, algunas amalgamas raras empezaban a producirse donde el extranjero estaba englobado en la red de los «fuera de las normas». Fácil y rápidamente eran asociados a los marginales:

Entre las bandas de drogadictos que se nos han metido por las calles estrechas y todos estos⁴²... [...] El barrio ha mejorado mucho, pero en la gente se ha deteriorado mucho [...] entonces [antes] el barrio estaba muy deteriorado, el barrio este que tu conoces ahora; había mucha gente, no había gente... ahora hay mucha gente extranjera, antes no (Sra. C.).

Una cierta (con) fusión se realizaba, en la mente de algunos, entre la llegada de excluidos sociales en un primer tiempo y la de los extraeuropeos que la seguía.

Entre los nostálgicos del pueblo perdido se encontraron, por lo tanto, posicionamientos muy complejos, vacilando entre el estatuto de actor o de espectador y el sentimiento de desposesión o de aceptación de esta retirada del juego. Se pueden producir giros brutales en el discurso, como cuando se pregunta al dueño de un piso si se mudaría a otra parte de la ciudad. De repente, la imagen negra y sórdida dibujada poco antes cambia al rosado y sus cualidades son exaltadas. El estatuto de los vecinos (propietarios o inquilinos), influye sobre el juicio que puedan tener respecto al barrio. De esta manera la señora C., presentada como nostálgica más arriba y dueña de su piso, no cambiaría de barrio, por nada del mundo. Según ella, es el mejor sitio que se pueda encontrar en esta ciudad, ya que es muy céntrico y tiene todo un

se sale de lo común y quebró la antigua sociabilidad. Desde entonces, la calle es vivida como un lugar peligroso que se evita. Esta especialización, inducida por el poder, de ciertas áreas urbanas en «ghetto de los comportamientos marginados» empuja a cierta parte de los vecinos a irse. De manera que la delincuencia es utilizada para recuperar estos espacios valorizados por su centralidad. Estas maniobras buscan romper la función residencial del barrio (al quebrar a la vez las múltiples funciones de estos sectores en los cuales se yuxtaponían usos residenciales, pequeños comercios, pequeña industria y artesanos) para poder luego destruir en previsión de una reconstrucción, basada en otros usos alternativos más competitivos. No es tanto su tesis lo que me interesa, sino más bien la manera como él también edifica el pasado (basándose en testimonios de vecinos) en una unidad sin fallos, para denunciar luego las fracturas provocadas por la delincuencia y el afán de lucro del capitalismo.

⁴² Se refiere al reagrupamiento de dominicanos que solían encontrarse delante de un bar.

patrimonio histórico. Para que se mudara, haría falta que la situación se degradara muchísimo. Concluyó la entrevista asegurando que: «*Barcelona es buena, sólo en esta zona*». La imagen negativa dada a primera vista se ve modificada paulatinamente, al reconocer finalmente que en resumidas cuentas la convivencia no es tan mala.

¿Cómo captar emergencias de urbanidad en espacios en mutación?

Concluía mi investigación, subrayando que, en el barrio estudiado, la mayor tensión se situaba en el ámbito de la contradicción entre el paso rápido de los usuarios y la lentitud del establecimiento de las relaciones, ya que todo contacto, todo tipo de interconocimiento necesita un lento y paciente acercamiento, una cierta domesticación. Pero, ¿estas tensiones provocadas por la multitud de modos de vida distintos, no serían la esencia misma de la urbanidad? ¿La coexistencia entre desconocidos no sería lo que hace el carácter urbano de la ciudad? Como escribe Dollé (1990: 232), la urbanidad de una ciudad es esencialmente el fruto del desorden y del azar de las cuales los ciudadanos saben sacar provecho para producir un acontecimiento, un evento, una historia. Inventar relaciones, crear acontecimientos, es construir la ciudad.

Cada ciudad mantiene también en su seno sectores con fuertes tendencias de *campanilismo* –tomando prestada esta expresión de Kenny (1991: 338)– cuando los vínculos que se tejen pacientemente entre los vecinos, acaban por constituir pequeñas agrupaciones. Estabilizan entonces más o menos de forma fija una población en oposición a otra más fluctuante. El barrio se vuelve entonces un punto de referencia importante para esta población estable en relación con el resto de la ciudad considerado como más anónimo⁴³. Hay que subrayar que la población «fija» no es necesariamente residente (como son, por ejemplo, los antiguos residentes que vuelven diariamente en el barrio o las comunidades de interés que atraen a gente de fuera que establecen luego un

⁴³ Valeria Bergalli (1994:38) habla de «patriotismo de ciudad», para subrayar que la ciudad es susceptible de producir pertenencia. Como la pertenencia a la nación, esta pertenencia constituiría una construcción social en la que intervienen múltiples factores entre los cuales destaca un cierto uso del pasado vinculado a procesos de invención de la tradición.

cuartel en el sector), así como la población fluctuante no viene sólo de fuera sino que puede residir en el seno mismo del barrio. Aquí volvamos a la distinción planteada más arriba y que distingue entre población «visible» e «invisible».

Entre finales del XX y principios del siglo XXI, ¿el Casc Antic ha tenido una población que entraba y salía con una velocidad mayor que anteriormente y actualmente, debido a las grandes obras que se realizaron y que siguen realizándose en la zona? ¿Los antiguos modelos se hubieran por lo tanto difuminado, sin haber sido totalmente sustituidos por los elaborados más recientemente con la llegada de nuevos vecinos? ¿La yuxtaposición de códigos estaría encontrando en la actualidad puntos de acuerdo para no entrar en conflicto y establecer una nueva urbanidad que corresponda más al nuevo espacio público? Estas serían preguntas que se tendría que volver a explorar una nueva investigación y que tal vez los trabajos actuales, realizados por la arquitecta María Carmen Tapia, en el sector, permitirán elucidar.

El porvenir de un barrio es por lo tanto el resultado de un compromiso entre múltiples influencias, de un sabio equilibrio entre numerosas fuerzas antagonistas que, a menudo, van mucho más allá del propio barrio.

Si, según la expresión de Ascher (1995: 150-151) «los vecinos ejercen cada vez menos de vecinos», ¿anuncia esto el fin inevitable de la sociabilidad de barrio? ¿Por qué querer absolutamente que las relaciones de vecindario sigan funcionando como en los decenios anteriores? No se puede negar que algunas prácticas y instituciones locales sobrevivan, principalmente cuando un problema particular y territorializado se plantea con agudeza (como fue el caso en el sector analizado con el *Forat de la Verogonya*⁴⁴), pero fuera de estas

⁴⁴ Otra pista a explorar sería la de saber hasta qué punto el movimiento vecinal que se generó contra los planes urbanísticos de rehabilitación y para la preservación de un parque auto-construido por los vecinos sobre las ruinas de los edificios derrumbados implicó realmente a todo el vecindario o sólo a franjas concretas de éste y cuál fue el impacto de estas iniciativas en la convivencia del sector. Aunque no haya participado de manera sistemática en todas las manifestaciones en contra de la rehabilitación de dicho espacio, me intrigó a menudo el hecho que más que una participación masiva de la gente del barrio era más bien la de colectivos del exterior que se suelen juntar en distintas ocasiones para reivindicar una mejor planificación de la ciudad con espacios públicos que sean realmente de uso público y luchar contra la

circunstancias, el mundo asociativo tradicional de manera general, tales como las asociaciones de vecinos o de padres de alumnos, conoce dificultades de existencia crecientes. Sin caer en el pesimismo de la falta de participación directa de los habitantes, habría que intentar analizar cómo se crea esta nueva urbanidad en base a la movilidad.

Una perspectiva histórica nos enseña que ya existieron cambios en la urbanidad, es decir la manera plural de organización entre una comunidad de desconocidos que suscitan los espacios públicos. Se suele considerar que en el siglo XVIII, los placeres de la ciudad se extendieron paulatinamente de un pequeño círculo de la elite a una gama social más amplia. En el ámbito de la necesidad como en el de la diversión, las interacciones sociales se desarrollaron, adaptándose a los intercambios entre desconocidos. Ya no dependían de los privilegios feudales ni del control exclusivo establecido por la autorización del rey, sino que los habitantes de las grandes ciudades intentaban definir lo que era o no la vida pública. Según Sennet (1979:27-28), los ciudadanos estimaron que conducirse de cara a los desconocidos de manera satisfactoria en el plano emocional, y a la vez manteniéndoles a distancia, era la mejor manera, para el ser humano, de distinguirse del animal y de constituirse como ser social. En el mismo sentido, Habermas señala que la cortesía de una igualdad fundamentada en el valor de la persona se impuso gradualmente contra el ritual de las jerarquías.

Sennet (1979:275) define la ciudad como el instrumento de la vida impersonal, el crisol en que la diversidad de intereses, gustos y deseos humanos se convierten en experiencia social. Sin embargo, el miedo a la impersonalidad tendría a destruir esta experiencia, de ahí el surgimiento, en tiempos más contemporáneos, de un acento cada vez más agudizado, puesto en la experiencia intimista. Lo desconocido y el desconocido sería vivido cada

especulación inmobiliaria galopante en la ciudad. Me llamó la atención también el recorrido de una de las primeras manifestaciones que salió de la plaza Sant Jaume, luego bajo por Via Laietana y entró en el barrio por la calle Sant Pere Mès Baix (uno de los ejes menos marcado por la presencia extranjera, como lo mencioné más arriba) para llegar al Forat. Si realmente se querría implicar e interpelar al conjunto de los vecinos ¿no hubiera sido más eficaz (simbólicamente pero también prácticamente) llegar al punto estratégico pasando por el eje central del barrio que también es el más usado por la población extranjera, es decir el eje Borià-Corders-Carders?

vez más como algo o alguien peligroso; poca gente, subraya este autor, sería capaz de disfrutar realmente del cosmos de los desconocidos que constituyen las grandes ciudades. Según su teoría, paulatinamente se produjo una confusión entre la vida privada y la vida pública, hasta condenar a muerte el espacio público, la gente tratando en términos de sentimientos personales asuntos que incumbirían a los códigos de significación impersonal.

Contra el pesimismo de Sennet y siguiendo el análisis de Pellegrino, Lambert y Jacot (1991), pienso que la esfera pública y el «mundo en común» (Arendt) se desplazan; transforman sus esperanzas y los lugares de su realización pero no por ello desaparecen. Si, como escribe Arendt (1993:62), sirven para juntarnos y a la vez nos impiden que «caigamos uno sobre otro», se trata de develar cuales son estos mecanismos que permiten, en la actualidad y en contextos concretos, a la gente agruparse, relacionarse y separarse.

Cerraré este segundo esbozo, parafraseando a Pelletier (1975:79)⁴⁵, y diciendo que nada me permite decidir de manera definitiva si la sociabilidad que presenté aquí es el privilegio de una zona urbana particular (la de un antiguo «barrio» barcelonés), ni de uno o varios grupos característicos o caracterizables, sino más bien que dicha sociabilidad se constituye de elementos que he situado donde he podido observarlos...

⁴⁵ Menciono de paso que este autor, ya a mediados de los 70, sugería que el análisis de la sociabilidad urbana se hiciera comparando «secuencias fotográficas que correspondería a localización de gestos urbanos» («des séquences photographiques correspondant à des repérages de gestuels urbains») tomadas en distintos espacios urbanos o procedentes de distintos medios. Sobre este último punto, ver el análisis de Goffman (1977a) sobre la puesta en escena de las mujeres en la publicidad.

Tercer esbozo : En búsqueda del anonimato o los motivos del error¹

Cuando uno se aleja de su vivienda y del paisaje habitual del barrio, la calle le permite fundirse más fácilmente con la muchedumbre² y pasar sin ser reconocido. A la diferencia del entorno donde está ubicada la vivienda, las otras partes de la ciudad propician más el anonimato. Así por ejemplo, el protagonista de *Los mares del Sur* de Manuel Vázquez Montalbán desaparece para sus familiares y amigos; sin embargo, sigue viviendo en la ciudad, en una zona en la que no tiene ningún vínculo de sociabilidad previamente establecido y donde por lo tanto puede cambiar de manera relativamente fácil de identidad y vivir de incógnito, aunque probablemente se volviese poco a poco un vecino más en su nuevo lugar de residencia, con su nueva identidad. Vimos anteriormente que el «barrio» se asocia a la idea de ámbito familiar. A pesar de no ser dueño de este espacio, como lo es de su casa, el residente de una zona tiene la sensación de tener una cierta influencia sobre él. El «barrio» es el territorio del cara a cara y del control social. Moles y Rohmer lo definen como un espacio donde la densidad de acontecimientos es relativamente baja y donde uno puede desplazarse sin que esto le implique demasiado esfuerzo a nivel cognitivo. Uno no necesita un mapa para orientarse y conoce los códigos en vigor. En este espacio predomina también una tendencia al conformismo, por el miedo a los rumores que circulan y que configura el barrio³.

¹ NdT: Opté finalmente por traducir de esta manera (aunque no me convenza del todo) la expresión que tomo prestada a Moles y Rohmer (1982) que hablan de *motifs de l'errance*; expresión que pierde parte de su polifonía al traducirla al castellano, ya que los *motifs* son a la vez los motivos y los bocetos; del mismo modo *l'errance* se puede traducir por vagabundeo, insistiendo en este caso en el aspecto de mendigo que no tiene domicilio fijo, mientras que en el título quiero subrayar la acción de vagar, en el sentido de andar por varias partes sin determinación a sitio o lugar, o sin especial detención en ninguno, con todos los falsos pasos que esta manera de andar puede conllevar, ya que en la palabra *errar* subyace también la idea de equivocarse.

² Muchedumbre que Sansot (1986: 139-163) describe como los monumentos modernos de nuestros tiempos, como edificios movedizos gracias a los cuales una ciudad se aguanta y sin la cual reventaría, se dislocaría (p.148) porque la muchedumbre, a pesar de las apariencias, contribuye a la cohesión social (p.146).

³ Ver sobre el tema el capítulo de Sansot (1986: 165-181), sobre el análisis de un fragmento urbano.

En el barrio, se ve a alguien, si sale de la «normalidad» tácitamente establecida. En cambio, lo mirarán en un barrio que no es el suyo. En el centro, donde la densidad de acontecimientos es muchísimo más elevada, ni lo ven ni lo miran; es visible pero anónimo/a (Moles y Rohmer, 1972: 52). El centro de la ciudad es por lo tanto el lugar donde todo el mundo es extranjero para los demás; es el lugar donde todo el mundo es neutro, independiente y relativamente libre; libertad que impediría el control que reina en el «barrio», según Moles y Rohmer (1972). Es un territorio común, en donde no es necesario residir para sentirse como en su casa, lo cual hace decir a Remy (1990:87) que la comunicación que se da en el centro urbano tiene poco que ver con la comunicación de barrio, sin ser menos importante que ésta última:

[La comunicación que se da en el centro] no es menos importante socialmente por el hecho de que la conversación y el intercambio interpersonal son menos decisivos en él. No se puede, por lo tanto, entender la ciudad únicamente a partir del barrio, ni percibirla como una yuxtaposición de barrios (Remy, 1990:87).

Desde la perspectiva de la psicología del espacio, se define a la ciudad por la dialéctica centro / barrio que permite un juego dialéctico entre la idea de un *port d'attache*, de un territorio dominado y la idea del descubrimiento, del vagabundeo en la medida en que el punto donde se echó el ancla sea seguro (Moles y Rohmer, 1982: 21-22). Por lo tanto la ciudad existiría sólo a través del potencial de atracción de su centro, lugar denso que ahoga los individuos en el anonimato, pero que suministra altas posibilidades de encontrarse con micro-acontecimientos, lugar de conquista por excelencia en los más diversos ámbitos, espacio privilegiado para los encuentros inesperados, como lo describe Delgado (2005:164):

la vida que es desplega a les voreres és una oportunitat permanentment activada perquè en quasevol moment sobrevingui l'insòlit, una porta sempre oberta per desertar, per escapar, per emancipar-se. A cada moment, un desconegut o una desconeguda són a punt d'irrompre en la nostra existència sense demanar-nos permís. Podria ser algú que fins aleshores no havia jugat cap paper de relleu o algú altre l'existència del

qual ni tan sols sospitàvem, però que és converteix sobtament en portador d'esdeveniments excepcionals. Individus que no formaven part de cap de les nostres relacions significatives passen, de sobte, a gaudir d'una rellevància inesperada i oferir-nos una sorpresa inimaginable.

El centro sería por lo tanto ante todo el lugar de la diversidad, de las oportunidades y de las decisiones. El habitante al lanzarse en él, pierde influencia sobre el entorno (y por lo tanto tiene que invertir un coste mayor en esfuerzos para la aprensión del contexto, según el esquema de las cáscaras de ser humano de las que hablan Moles y Rohmer⁴) pero gana en posibilidades de anonimato, salvo, como vimos en el esbozo anterior, en las ocasiones excepcionales en las que el «barrio» coincide con el centro. Las calles del centro son vividas «como un *espacement*, como un espacio social gobernado por la distancia (distancia en la copresencia), sin presuponer la mayoría del tiempo las solidaridades y las proximidades de una sociedad de interconocimiento» (Joseph, 1998:52). En la vida cotidiana, el individuo de la muchedumbre, a la manera del protagonista de la novela de Edgar Allan Poe, va y viene, circula, desborda y se dedica a todo tipo de derivas sobre un relieve que le es impuesto pero al cual se acomoda según sus propias intenciones. El caminante urbano da vida a la «ciudad *trashumante* o metafórica, [que] se insinúa en el texto vivo de la ciudad planificada y legible» (De Certeau, 1990:142). Saca provecho de los accidentes del terreno, sabe emparentarse a su entorno, pasando entre las peñas y los dédalos de las cuadrículas

⁴ Para una representación gráfica de este esquema y su análisis, referirse a Moles y Rohmer (1972:60-62). Estos autores hacen en su segundo libro (1982: 88-89) un análisis de los mecanismos de apropiación de la ciudad, por parte de una persona que penetra en ella por primera vez. Al leer estas dos páginas, volvía a ver las imágenes de la llegada a Barcelona del protagonista de *L'Auberge espagnole*, de Kleppich, que escuchando por primera vez nombres que le suenan exóticos (tales como plaza Urquinaona, Vía Laietana, etc.), se pregunta a dónde les llevarán estos caminos con consonancias aún desconocidas y cómo se interconectan entre ellos. Con una música muy ritmada y el collage de imágenes del centro de la ciudad este director de cinema expresa con otro lenguaje lo que explican Moles y Rohmer de manera muy linear, a saber que lo importante para un recién llegado o un nuevo habitante es poder contextualizar, o sea saber situarse y poder orientarse en este nuevo entramado que lo rodea. El recién llegado se familiariza paulatinamente a la nueva tipología, descubriendo las conexiones e inconexiones y reconstituyendo su propio mapa de la ciudad a través de sus itinerarios, usos y centros de interés. «El conocimiento de la ciudad es el conocimiento de un laberinto espacio-temporal en el cual los espacios abiertos varían de un momento al otro, según ciertas reglas conocidas por el habitante» (1972:38). Los espacios que se pueden explorar varían según un ritmo conocido y es lo que hace que nos da la sensación de dominar el espacio-tiempo ofrecido, lo que nos da la posibilidad de una apropiación.

institucionales que erosiona y desplaza y del cual el orden oficial no sabe nada o por lo menos casi nada. Sus «ardides» y «combinaciones de poder sin identidad legible, sin asideros, sin transparencia racional [son] imposibles de manejar» (De Certeau, 1990:145).

Si se puede volver a encontrar, a través de una investigación minuciosa y paciente, los ejes fundamentales con que los siglos impregnaron el tejido urbano y que a veces se borraron, la gente también, por inspiración colectiva o solitaria, repite, en ciertas circunstancias, estos itinerarios fundadores, estos *itinéraires originels*, empleando aquí las palabras de Sansot (1996:51). La ciudad no es únicamente un plano, por muy detallado que éste sea. El placer que uno puede experimentar con su lectura se debe a que, tras la presentación exterior y abstracta que recoge, uno intenta adivinar «una vida, una vitalidad simbólica, las huellas, las formas o las circulaciones de sentido» (Payot 1996:78). Desnudar las esencias urbanas constituye más bien una lectura. Los lugares no se niegan a la gloria del mostrarse y les gusta subrayar el sentido de su expresividad. En cambio, la evocación de los grandes trayectos requiere un gran esfuerzo de participación para forzar la ciudad a decir lo que no muestra a cualquier persona, advierte Sansot (1996:144): «Los trayectos, sin ser inscritos objetivamente en las paredes, pueden comportar huellas visibles». Analizando la historia de las movilizaciones callejeras, la personalidad de Barcelona se desvela, así como el sentido profundo de su trama urbana. Como escribía Lefebvre en 1968,

en su plano específico, la ciudad puede dominar significaciones existentes, políticas, religiosas, filosóficas. Las asume para decirlas, para *exponerlas* por vía –o voz– de los edificios, monumentos y también por las calles y plazas, por los vacíos, por la teatralización espontánea, los encuentros que en ellos se desenvuelven, sin olvidar las fiestas, las ceremonias (con los lugares cualificados y apropiados). Al lado de la escritura está la palabra de lo urbano, aún más importante (1978:80).

Para Goffman lo que ocurre en la calle está marcado por una fuerte «teatralidad». Semprini (1994:157) criticando el trato goffmaniano de la acción

social como una dramaturgia, argumenta que en tal perspectiva, los actores sociales evolucionan en un escenario que preexiste e interpretan papeles que no escribieron. Toda la energía del transeúntes estaría ocupada entonces en el esfuerzo de actuar y ejecutar bien sus papeles, ya que estos serían muy complicados y los fallos constantes. Esta presentación rígida y algo estigmatizante del planteamiento de Goffman me sirve sin embargo para insistir en que parto de la premisa que el espacio no es una cosa dada de antemano, un *a priori*, sino que se constituye también por sus actores⁵. Los papeles no son fijados de una vez por todas, sino creados e interpretados al mismo tiempo que progresa la obra. Por lo tanto, me interesó la noción de «puesta en escena» de la vida social que propone Semprini (1994: 157-158). Implica esencialmente que los actores se desplazan en el interior de un espacio compartido y que se hacen visibles, o disponibles mutuamente, en el interior de este espacio. La dimensión espacial debe ser consiguientemente estudiada como territorio de construcción, de negociación y de interpretación recíproca de significados, múltiples y a menudo conflictivos, que los actores sociales producen.

Las proximidades profesionales y culturales del teatro y de la ciudad, tradicionales desde el Renacimiento, pesan sin embargo en favor del carácter heurístico de la metáfora dramática para analizar la vida social en los espacios públicos urbanos⁶. El vocabulario teatral, nota Joseph (1998:54), permite abordar la cuestión de las relaciones entre lo visible y lo invisible que se da a ver, el papel de la asistencia y del auditorio. Siguiendo a este autor, consideramos que el espacio público es un espacio de representación. «Tan pronto como está puesto en escena, es simultáneamente concepción y uso, contexto para actividades y realización de éstas» (1998:53). En 1961, Lefebvre escribe que la calle es un espectáculo, haciendo inmediatamente la observación de que «no exactamente porque estamos, caminamos, participamos en ella. El que se apura sólo ve el espectáculo, pero igualmente

⁵ Para más detalle, referirse al primer capítulo.

⁶ Así por ejemplo, la visión general de los espacios públicos descritos por Jacobs (1973) es la de transeúntes integrantes de un «ballet» que describen con sus desplazamientos una pausada danza, cuya coreografía es la simple ocupación del espacio público urbano. Moles y Rohmer (1982, capítulo 5) analizan lo que ocurre en el escenario de un teatro para entender cual es nuestra relación al espacio, ya que consideran que analizar los «presupuestos espaciales de las acciones teatrales» (*les budgets spatiaux d'actions théâtrales*) permite tomar en consideración la inserción de los actos humanos en el mundo real.

figura en él». Compara este «casi espectáculo absoluto» a un diario abierto con sus novedades, banalidades, sorpresas y publicidad, para concluir que la calle y el diario son análogos o homólogos: se asocian a nuestra vida cotidiana que simultáneamente hacen y representan. «La calle *publica* lo que ocurre en otro lugar, en el secreto. Lo deforma pero lo inserta en el texto social» (Lefebvre, 1961: 310, el subrayado es mío).

Fueron con estas premisas que nos propusimos⁷ analizar lo que estaba ocurriendo en la Plaça de Catalunya, basándonos en un trabajo pionero de Gabriela de la Peña (2001, 2002) que trató el espacio de la plaza a la manera de un teatro, con su escena, sus palcos y demás filas⁸. Esta autora planteó la plaza como el escenario de un gran espectáculo, definido, en parte, por los diferentes accesos a la visibilidad, como por la negociación constante de miradas. En su análisis, De La Peña (2002 a y b) pone en evidencia la existencia de territorializaciones de diversos calibres, de saberes y usos expertos de la Plaza. Para esto se sirve de un esquema de este espacio como de un escenario atravesado por ejes de visibilidad y accesibilidad. Cada esquina, fila o centro, conforma sub-escenarios transitados o habitados por personajes identificables. Ofrecen una forma de organización, una microsociedad temporal con códigos que son manejados, entendidos e interpretados por usuarios expertos.

⁷ Hablo en plural ya que la investigación presentada en este esbozo se llevó a cabo con María Isabel Tovar. Para un primer proyecto titulado: *Al cor de la ciutat: anàlisi del bategs de la Plaça de Catalunya a Barcelona*, pudimos contar con una ayuda a la investigación otorgada por el Inventari del Patrimoni Etnològic de Catalunya (IPEC), Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya. En una segunda fase del proyecto, se sumaron Gabriela de la Peña y Jorgelina Barrera para elaborar la maqueta de un CD-rom con los resultados de dicha investigación, así como los de la que realizó Gabriela de la Peña para su DEA en Antropología del espacio y del territorio. Recibimos entonces un apoyo financiero del Institut Català d'Antropologia, en tanto que antena IPEC. Este segundo financiamiento nos permitió dar un paso más allá en la exploración de las posibilidades de la narración etnográfica, montando un ensayo etnográfico audio-visual, pensado como un relato que complementa la narración del texto escrito con el relato visual y cuyo soporte se construyó en la interacción entre el mapa de la plaza, y las fotografías y sonidos, en una narración no-lineal.

⁸ Si en el primer proyecto, con María Isabel Tovar, nos alejamos un poco de esta perspectiva dramaturgica, la idea ha vuelto con más fuerza aún durante la preparación de la maqueta del CD-rom arriba mencionado y se confirmó definitivamente después de las conversaciones mantenidas con Francisco Cabanzo a quien quiero agradecer aquí sus sugerencias muy prometedoras. Que sea agradecido aquí también los demás integrantes de POCS y los participantes de la última edición de 24 horas en la ciudad cuyas intervenciones me demostraron lo potencial y la necesidad de levantar puentes entre las Bellas Artes y las ciencias sociales.

Con el proyecto de la Plaça de Catalunya salí de los «pueblos urbanos» para explorar los distintos usos posibles de un espacio público que en principio no es el «barrio» de nadie, para indagar los mecanismos de la convivencia en un lugar donde predomina el anonimato, un espacio en el cual, en principio, uno puede mezclarse con la muchedumbre de desconocidos que la atraviesa y en donde, de repente, se puede encontrar algunos rostros conocidos o vivir microacontecimientos, la mayoría de las veces totalmente imprevisibles.

Con María Isabel Tovar consideramos la Plaça de Catalunya como un verdadero *aleph*, tomando préstamo la idea al escritor argentino Jorge Luis Borges (1962) desde el cual pretendimos observar mecanismos que reflejaban no sólo la realidad de la plaza, sino también de la sociedad catalana en su conjunto. Para nosotros, esta plaza era digna de los «analizadores cualitativos» de la vida cotidiana, o «escenas culturales» de las cuales emanan significados de las culturas estudiadas y que hacen posible una etnología en contextos urbanos (Centlivres, 1982). La plaza, para nosotras, puede llegar a ser índice de fenómenos más generales. Analizando detenidamente su funcionamiento, se reveló un conjunto de valores y funcionamientos características de la urbanidad barcelonesa.

Dividimos el informe que presentamos al IPEC en cuatro capítulos. En el primer capítulo, retrazábamos la accidentada historia de la plaza. Fue el fruto de mecanismos aún presentes, hoy en día, en el panorama barcelonés, tales como la especulación inmobiliaria⁹, las tensiones y rivalidades entre las autoridades madrileñas y barcelonesas; fuerzas que influyeron notablemente el aspecto actual de la plaza, como se puede apreciar en el anexo 6. Vaciar la prensa de la época permitiría tomar el pulso de los debates y profundizar en las polémicas que generó la construcción de dicho espacio público, en la opinión pública y de la cual los diarios de la época se hicieron los portavoces de

⁹ Sobre el fenómeno de especulación inmobiliaria que parece haber sido una constante en la historia contemporánea de Barcelona, ver los libros mencionados en introducción, así como *El cielo está enladrillado; entre el mobbing y la violencia inmobiliaria y urbanística* (2006) descargable en internet en la dirección siguiente: <http://www.el-refugioesjo.net/libros/el-cielo-esta-enladrillado.pdf>

manera bastante exhausta¹⁰. Mencionaré aquí brevemente que este espacio que posiblemente es actualmente el lugar más emblemático y representativo de la ciudad fue bautizado de manera espontánea por los habitantes de la ciudad y antes de su existencia oficial. A partir del momento en que se creó el Paseo de Gràcia y, de manera aún más aguda una vez las murallas derrumbadas, este espacio se vivió por parte de los habitantes como un espacio vital de transición entre la antigua y la nueva ciudad que se estaba construyendo. Se volvió también un espacio que permitió reivindicar autonomía para decidir del futuro de la ciudad frente a las imposiciones del gobierno central. En fin, es un plaza que se erigió de manera espontánea contra la manzana 39 planeada por Cerdà, cuyo plan fue impuesto por Madrid para la planificación del Eixample barcelonés.

Después de presentar la fisonomía de la plaza, que volveremos a mencionar más abajo, en un segundo capítulo, presentábamos los ritmos marcados en la materialidad de la plaza que corresponden a los de una ciudad mediterránea. La manera de concebir lo que se considera como infracciones o no también refleja claramente una cierta manera de gestionar perturbaciones que seguramente no se realizaría de la misma manera en otras ciudades europeas. Finalmente, en los capítulos tres y cuatro, quisimos presentar cómo la gente que frecuenta la plaza se presenta y se representa. Múltiples marcas identitarias pueden ser ostentadas voluntariamente o en cambio disimuladas o minuciosamente borradas. El juego de la apariencia es complejo de descifrar, pero siempre se hace a través de un esquema previo, consciente o no, en el cual, para el caso barcelonés, la singularidad catalana es muy presente. Entre las conversaciones que pudimos tener con usuarios de la plaza, la cuestión de la identidad del interlocutor era un tema ineludible y permitía ajustar o reajustar ideas sobre quién era el interlocutor y compartir impresiones sobre quiénes eran los demás ocupantes de la plaza.

¹⁰ Los escritos de Vila Pons (1876) y de Puig i Cadafalch (1927), así como las caricaturas reproducidas en el libro de Miralles (1987:27-28) dejan entrever el tono y la virulencia de las polémicas.

En este trabajo nuestra mirada se orientó a descubrir la variedad de los usos y construcciones en este espacio liminal, de frontera y tránsito¹¹, a través del discurso de las interacciones y de los desplazamientos más que de los intercambios discursivos. Por eso, hemos analizado las distintas dinámicas y los distintos espacios de la plaza en función del tiempo, de los días laborales o festivos entre abril y septiembre de 2005. Si no pudimos cubrir las 24 horas del día, intentamos sin embargo acercarnos al máximo de estas realidades que cambian, con la meta de captar los cambios de usos y de usuarios de la plaza, lo que nos llevó a interrogarnos también sobre los vínculos entre la ocupación del espacio y la percepción de la alteridad¹².

Lo que sigue a continuación no es la presentación completa de los resultados de la investigación, que esperamos, pronto estarán disponibles en una versión Cd-rom o en un formato web. El lector encontrará aquí algunas consideración generales sobre la plaza, así como reflexiones sobre algunos aspectos que se desarrollaron desde la entrega del informe. Se cerrará el esbozo con algunas preguntas que permitirán dar una idea de hacia donde la investigación tiene previsto seguir sus rumbos.

¹¹ En nuestro análisis, consideramos que la Plaça de Catalunya puede definirse paralelamente como un espacio de frontera y de encuentro. De frontera simbólica entre dos concepciones de la ciudad (Ciutat Vella y L'Eixample) y de encuentros en tanto que ahí, se construyen nuevos usos y apropiaciones, territorializaciones parciales y perentorias, el carácter de las cuales más o menos transitorio define sistemas de interacciones y códigos propios.

¹² Para ejemplos de las síntesis semanales que hicimos, ver anexo 9.

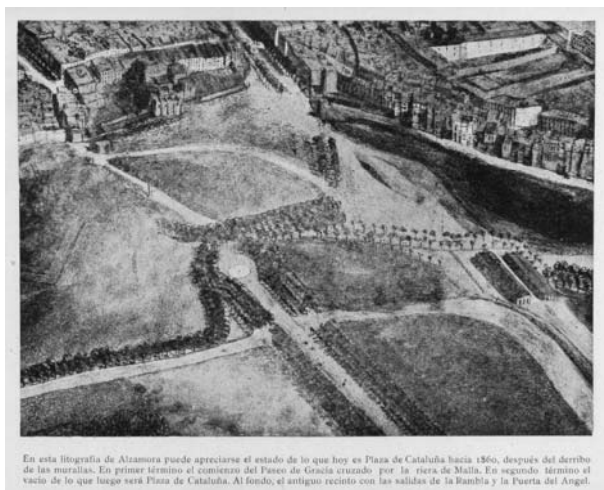
Descripción de la fisonomía y del pulso de la plaza

1/



Una vez desaparecida la muralla se procede al derribo de la Colegiata de Santa Ana, con lo que la parte Sur de lo que será luego Plaza de Cataluña pudo adquirir su alineación. (Por Jaime Serra)

2/



En esta litografía de Alzamora puede apreciarse el estado de lo que hoy es Plaza de Cataluña hacia 1860, después del derribo de las murallas. En primer término el comienzo del Paseo de Gracia cruzando por la riera de Mar. En segundo término el vacío de lo que luego será Plaza de Cataluña. Al fondo, el antiguo recinto con las salidas de la Rambla y la Puerta del Ángel.

3/ y 4/



(Arriba) La Plaza de Cataluña hacia 1909 vista desde el lado Sur, con el primitivo Hotel Colón. (Abajo) La misma plaza hacia 1912, vista desde el lado Norte, con Montjuich y el mar al fondo. En ambas fotografías se ve clara la urbanización en aspa trazada en 1902.

Fuente: Del Castillo (1945: 420, 422, 468), imágenes digitalizadas por la Biblioteca de Catalunya. De arriba hacia abajo y de la izquierda a la derecha: 1/ derribo de la Colegiata de Santa Anna, una vez la muralla desaparecida, lo cual permitió la alineación de los que será luego la plaza de Catalunya en su parte sur; 2/ vista aérea de la plaza de Catalunya (1860) con el inicio del Paseo de Gracia; 3 y 4/ plaza desde el lado sur en 1909 y 1912.

Esta selección de fotos permiten conocer el aspecto de la plaza, su apariencia en sus inicios, incluso cuando aun no tenía una existencia legal. La construcción de estaciones de ferrocarril (Martorell, 1855; Sarrià 1860, según los datos de Miralles (1987)) empezó a dar a este espacio una configuración

que persiste hasta hoy en día. La estación de Sarriá es el actual Zürich, único café que sobrevivió a las distintas transformaciones de la plaza.

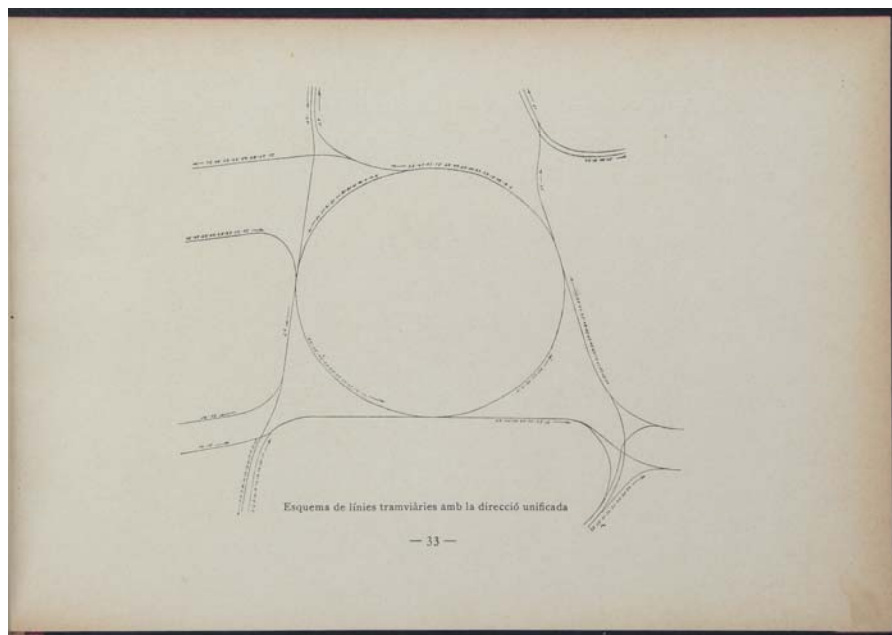
Según la tesis de Permanyer, la actividad de la plaza hubiera bajado considerablemente después de la Guerra Civil. Si «les terrasses que havien estat un element fonamental de la vida de la plaza, mai més recuperarien el pols d'abans» (Permanyer, 1995: 145) parecería también que el entorno de la plaza se vio notablemente modificado y la instalación de varias entidades financieras en esta parte de la ciudad tendría buen parte de responsabilidad en la decadencia de dicha actividad.

Según este autor, a partir de los años 40 – años también en los cuales se acababan las expropiaciones forzosas de los terrenos de la plaza, iniciadas en 1892, tres años después de la promulgación de la creación de la plaza por parte del Ayuntamiento –, bares, hoteles y pequeños comercios de los alrededores de la plaza fueron poco a poco sustituidos por bancos. Sin embargo, si hacemos un recuento de las entidades financieras instaladas ahí antes del estallido de la Guerra, ya era una plaza financiera importante al estar presentes muchos más bancos que los que se instalaron después de la Guerra. En esta época, seis entidades habían tenido su sede en la plaza: La Banca Rosés (1876), La Banca Arnús, el Banco de Préstamos y Descuentos, el Banco Alemán Transatlántico (1904); el Banco Español del Río de la Plata (1913) y la Sociéte Générale de Banque (1919), a los que se añadieron tres más: el primero, en el año 1942, cuando el hotel Colón se transformó en Banco Español de Crédito; luego, diez años después fue el Eldorado el que fue sustituido por el Banco de Bilbao, y en el 1957 se construyó el Banco de España. Más que la apertura de bancos, parece ser más bien la transformación de dos lugares emblemáticos de la ciudad (el hotel Colón y el Eldorado) lo que provocó el descenso de animación mencionado por Permanyer, y que se agudizó aún más con el cierre de los pequeños comercios de los alrededores de la plaza.

Hoy en día, quedan ocho entidades financieras con una sede en la plaza (una con tres oficinas distintas). Esta actividad se vio complementada a partir de los

años 60 por una nueva actividad comercial compuesta de grandes superficies y tiendas de marcas. Los cafés y bares son tal vez menos fáciles de encontrar que antes de la Guerra Civil pero siguen habiendo algunos cuya fama atrae a un público numeroso, tal como el emblemático café Zurich.

Sin negar la importancia de las modificaciones aportadas en la dinámica de la plaza por los cierres y aperturas de los negocios arriba mencionado, tal vez habría que subrayar también, los cambios que trajeron la introducción de los distintos medios de transportes en los alrededores de la plaza, que seguramente modificaron también el tránsito por la plaza y las necesidades de los ciudadanos de pasar por esta parte de la ciudad. Desde siempre la Plaça de Catalunya ha sido un nudo central de los transportes públicos.



Fuente: Puig i Cadalfach (1927:33). Fotografía digitalizada por la Biblioteca de Catalunya.
Planificación de la circulación de los tranvías por dicho arquitecto.



Fuente: Miralles (1987:43) y Renart (1924, 1925: 1581); imágenes digitalizadas por la Biblioteca de Catalunya.

De la izquierda a la derecha: 1/ esquina c/Pelayo a principio del siglo XX con la estación de ferrocarriles; 2/ la superficie de la plaza y sus entrañas en 1925.

El hecho de que todo tipo de transportes rodearan siempre la plaza subraya su centralidad. Desde el principio, se puede observar la presencia en sus alrededores de numerosos puntos de salida de carruajes, de tranvías y de autobuses. Ocho años después de haberse liberado de sus murallas, se construyó, en la ubicación actual del bar Zurich, una estación de ferrocarriles para poner en comunicación la Ciudad Condal con Sarriá. Luego, en 1871, las primeras vías del tranvía pasaron por la plaza, siguieron, en 1922, los primeros autobuses y en 1926 la inauguración del metro. Podríamos decir que a partir de este momento la plaza tome profundidad, extendiéndose bajo tierra. Finalmente, mencionemos que la intensificación de los flujos de coches obligaron a regular (a través de semáforos y pasos cebra), poniendo trabas a los flujos peatonales entre las distintas aceras y el centro de la plaza.

Sin entrar más en detalle sobre los alrededores de la plaza, estas observaciones, nos plantean las preguntas siguientes: ¿Hasta dónde llega la plaza? ¿Cuáles son sus límites? ¿Podemos restringirla al espacio delimitado por las fuentes en su parte superior y sus escaleras por la parte inferior? ¿Es preciso incorporar las aceras que la rodean y las calles y aceras ante los negocios circundantes?

En efecto, los flujos que entran y salen de la plaza están estrechamente vinculados a las actividades de los alrededores de la plaza y no se pueden olvidar a la hora de analizar lo que ocurre en ella. Sin embargo para facilitar nuestra observación, hemos decidido limitar nuestro campo de observación al espacio contenido entre las calles que la rodean y para facilitar su descripción hemos bautizado cada esquina de la plaza con una letra (A, B, C, D como se puede ver en el anexo 7, retomando de esta manera la nomenclatura establecida por Gabriela De La Peña (2002).

¿La plaza sólo es superficie o también abarca su subsuelo? Otra pregunta que nos obligó a tomar nuevas decisiones y a restringir nuestra observación a lo que ocurría al aire libre, conscientes sin embargo que hubiera sido muy interesante seguir también sus bajos fondos. Como lo vimos en el capítulo de metodología con Winkin (1996:107), dibujar un mapa obliga a plantearse la cuestión de las fronteras del espacio estudiado; fronteras, sin embargo, lábiles, que se desplazan en función de las horas del día. El ejemplo más claro de este fenómeno es la apropiación temporal del Momento a Francesc Macià por ocupantes latinoamericanos que suelen agruparse en esta parte de la plaza. Con ella, la plaza parece querer extenderse, los días y horas punta (es decir ante todo, por las tardes de los fines de semana, aunque no exclusivamente), hacia los pequeños jardines de los bancos cercanos (AD), y – fuera del perímetro por nosotras delimitado de la plaza – hacia la acera del frente, donde se congregan alrededor de los bancos o en la esquina de la Rambla, hacia la salida del metro, lugares donde a su vez suelen ubicarse también los músicos callejeros que tocan música andina urbana. Este reagrupamiento de personas que tal vez no se conozcan, pero que tienen intereses comunes y una manera similar de ocupar el espacio, da la sensación que la plaza durante estas horas cambie de forma y se alargue hacia Las Ramblas.

Ahora que hemos delimitado la plaza en su perímetro físico, cortando esta porción de ciudad del resto de su entorno – que, sin embargo, no olvidaremos a la hora de entender los mecanismos en marcha dentro de la plaza – observamos más detenidamente como este espacio se estructura. Si bien en la antropología clásica, es decir la que se ejercía en «tierras lejanas», se

consideraba importante describir detalladamente el contexto en el cual se trabajaba, ya que, con razón, postulaba que el lector necesitaba esta información para hacerse una idea del entorno en el cual vivía el pueblo estudiado, en la llamada antropología urbana o etnografía de los espacios públicos suele ser habitual pasar por alto este tipo de trabajo, al considerar estos espacios más cercanos al universo cotidiano del lector que solo puede hacerse una idea del escenario sobre el cual se desarrollará la trama/ el drama urbana/o. Sin embargo, obligarnos a detallarlo minuciosamente, no solamente permite precisar aspectos del espacio que tal vez un observador pasajero no hubiera notado sino que también permite «reinyectar una dosis de extrañidad en mundos cercanos o familiares» (Urbain, 2003:10).

Perfil y texturas de la plaza

Entre las características técnicas de la Plaça de Catalunya podemos decir que tiene una superficie de unos 50.000 metros cuadrados, según la página web Barcelona-on-line.es, y un desnivel de algo más de 5 metros entre la parte alta (BC) de la plaza y su parte baja (AD)¹³.

En la parte superior se encuentran dos fuentes, separadas por una explanada de azulejos de piedra berroqueña azul, a la que se tiene acceso desde la acera BC subiendo primero un escalón y un poco más lejos, un par más de éstos. Desde este lugar se puede tener una vista panorámica de la plaza; por eso lo hemos llamado el «mirador». Éste abarca toda la zona que se diferencia de la acera BC asfaltada, por su textura de piedra berroqueña azul. Entre el mirador y el centro de la plaza se encuentra un jardín relativamente grande que está

¹³ Dato mencionado por Permanyer (1995). Puig i Cadafalch, en su estudio de 1927, describe el espacio a urbanizar de la manera siguiente: «Filla d'un part laboriós sortí la plaza deformada. La seva forma és un quadrilàter de la major irregularitat, com un gran solar deixat entre diversos carrers sense un lògic i sistemàtic enllaç amb ells». Este solar irregular tiene según sus cálculos un desnivel de 4,89 metros: «Quadrilàter ni pla ni horitzontal: major cota a la Rambla de Catalunya (21,06) i la seva menor a l'entrada del Portal de L'Angel (16,77). Voreta Rambles: Portal de l'Angel: quasi a nivell. Rondà: petit desnivell de 1,30 (pendent de 0,8%). Prolongació de les Rambles: desnivell de 4,21 (pendent de 2%). Prolongació del Portal de l'Angel: desnivell de 3,59 (pendent de 3%)». Sigue insistiendo sobre el hecho que no es una plaza proyectada sino «una extensió de terra elegida per l'atzar, on es vol encabir-hi una plaza. El problema, ple de dificultats, és un treball penós d'ordenació per a cercar de donar un aspecte monumental al que no ho és» (Puig i Cadafalch, 1927: 20).

delimitado en su casi totalidad por un borde de pequeños bloques de piedras coronado por una barandilla de hierro que hemos denominado «jardín-mirador». Este espacio está compuesto, además de césped, por arbustos, sobre todo en sus costados, y cinco árboles del lado de la esquina B. De este lado, se encuentra también una reja de ventilación de los locales que se encuentran debajo de la plaza, más concretamente el de una comisaría de policía y las estaciones de trenes y de metro. Uno de los accesos a toda esta infraestructura se sitúa en el inicio del mirador. En efecto, una escalera de unos 25 escalones permite alcanzar los bajos de la plaza. Sin embargo, este acceso está cerrado relativamente temprano por la noche y también los domingos y otros festivos, lo que hace que no suela ser el acceso más frecuentado por los usuarios de los transportes públicos.

Volviendo a la superficie y al mirador, mencionemos que esta configuración no era la prevista inicialmente, sino que fue una modificación aportada por el alcalde Porcioles en 1959, que según Permanyer (1995: 148),

va trencar el subtil i ben fràgil equilibri que mantenia el projecte de l'arquitecte Nebot. El brollador petit i central, a més de les escales que dominaven la part de muntanya, fou transformat en una terrasseta flanquejada per dos fonts monumentals. El parterre que hi apareixia adossat fou unificat i al mig hi van plantar un rellotge floral, que no va tardar a espatllar-se i desaparèixer.

A parte de estas dos fuentes, hoy en día, el mirador posee ocho estatuas, 4 mirando hacia el centro de la plaza, cuatro en la dirección opuesta.

Otra reforma aportada por Porcioles concierne el centro de la plaza. Si la obra del arquitecto Francesc Paula Nebot era prácticamente la misma que había dibujado Puig i Cadafalch a finales de los años 10, principios de los años 20 pero cuyo proyecto fue bloqueado por la construcción del metro y luego la llegada al poder del dictador Primo de Rivera, Porcioles suprimió el gran lago con cuatro surtidores en el medio, por un pavimento con unas grandes losas de color que dibujan un gran círculo con una gran rosa de los vientos en su centro.

Hoy en día, a excepción de los dos espacios arriba mencionados (el mirador y el centro), así como del monumento a Francesc Macià y de los espacios situados detrás de los bancos que presentaremos a continuación, el resto del suelo de la plaza está asfaltado. En eso, el estado actual de la plaza se diferencia considerablemente del aspecto que tuvo durante muchos años y que personas mayores recuerdan aún, a saber que era de tierra, lo que permitía a los niños jugar en ella con palas y cubos.



Fotografías: María Isabel Tovar y Nadja Monnet

Entradas en la plaza por las esquinas B y C y gente sentada en el muro de la tercera fila AB

Para llegar al centro, se puede entrar a la plaza de manera directa (es decir sin tener que franquear ningún tipo de obstáculo arquitectónico) por las esquinas B, C y en una pequeña parte de la esquina A, pasando por la rampa que bordea uno de los lados del monumento a Francesc Macià. En cambio, en los demás espacios de la esquina A, como por la esquina D y por los tres pasillos laterales, el peatón tiene que subir varios escalones antes de llegar al centro. Cuatro estatuas, o sea dos de espaldas por ambos lados, presiden los escalones de los pasillos. También se encuentran dos estatuas de bronce a cada lado de las esquinas A y D pero una sola por las esquinas B y C, teniendo éstas últimas el jardín-mirador por el otro costado. Estas estatuas como el muro

que circunscribe realmente la plaza entre los lados AB y ADC de la plaza, así como los bancos de piedras, incorporados a dichos muros, son de finales de los años 20. Si bien no hemos ignorado lo que ocurría en las aceras detrás de estos muros, es ante todo la actividad desde ellos hacia el centro de la plaza en lo que hemos centrado nuestra atención. El muro refuerza el efecto de «pared», concepto entendido aquí según la definición de Moles & Rohmer. Representa una discontinuidad al ser un construido y que necesariamente disminuye la importancia de los fenómenos más allá de este punto en relación a los que ocurren delante de él. La pared debilita el exterior en relación con el interior. Crea la oposición entre un dentro y un fuera (Moles & Rohmer, 1972: 31-32). Estos muros crean por lo tanto, una cierta intimidad en la plaza en relación con las afueras. Nos permiten también hablar en términos de «entradas», «salidas», y «pasillos» de la plaza. Llevando al extremo esta representación podríamos concebir la plaza como una edificación, un anfiteatro (De La Peña, 2002) o una casa en el/la cual hubiera puertas, umbrales y distintas habitaciones.

Con respecto a las esquinas, hay que mencionar que las esquinas A y D tienen una infraestructura mucho más compleja que las otras dos, al tener construcciones que las dividen en dos. En la última mencionada se encuentra una fuente sobre tres niveles con varios grupos de estatuas blancas. Por ambos lados de dicha fuente, hay que franquear dos grupos irregulares de escalones antes de llegar a la plaza y el espacio entre ellos crea una especie de mini explanada intermediaria entre la acera que circunscribe la plaza y el espacio propiamente dicho de la plaza. A cada costado de estas escaleras, hay la posibilidad de bajar al punto de información turística cuyo local se encuentra debajo de la fuente esquina D¹⁴. En cuanto a la esquina A, el espacio está dividido por un pentágono cuyos bordes son escalones que bajan a un suelo de ladrillos entremezclados de césped y a veces de rejillas de ventilación, con, en su centro, una fuente, con una estatua de piedra blanca en el medio, y un monumento relativamente alto en homenaje a Francesc Macià. Hemos bautizado la totalidad de este espacio bajo el nombre de «monumento a

¹⁴ Una mini parada de información turística apareció también durante nuestro trabajo de campo en la acera AB, colindante a la plaza, junto a un local y un autobús que alquilaban bicicletas.

Francesc Macià» y subdividido esta superficie en «centro», muro A, B, C, D y E (como se puede ver en el anexo 7) para poder analizar mejor las dinámicas de dicho espacio.

Desde la primera semana de observación sentimos la necesidad de precisar las denominaciones de los distintos espacios de la plaza. No sólo nos dimos cuenta que era necesario bautizar lo que en un primer momento llamamos «entradas y/o salidas» de la plaza, que luego se convirtieron simplemente en esquinas y pasillos, pero también nos preguntamos si teníamos que numerar los distintos bancos. Sin llegar a este extremo, hemos separado sin embargo, el espacio observado en zonas y subzonas. No esconderemos que la terminología aquí empleada difiere ligeramente, pero de manera significativa, de la que utilizamos durante el trabajo de campo. Es decir que si nos quedaba claro que íbamos a bautizar las esquinas con letras del alfabeto, siguiendo en eso la iniciativa de Gabriela de la Peña, cuando decidimos llamar las entradas / salidas entre cada esquina «pasillos», de manera espontánea, las bautizamos pasillo Fnac, pasillo Corte Inglés y pasillo Hard Rock Café, en vez de AB, CD y AD, haciendo claramente referencia con dicha nomenclatura a la vida comercial de los alrededores de la plaza que también provee de puntos de orientación muy importantes para los usuarios de la plaza, prueba una vez más del impacto de las actividades colindantes sobre la dinámica de la plaza. Sin embargo, como la meta de este texto no era hacer publicidad para estos negocios, optamos por renombrar los pasillos de manera más neutra.

Otro elemento central de la plaza son los asientos públicos y sus espacios colindantes: las «zonas verdes» y lo que hemos llamado «corredores» que se sitúan a la periferia del centro. Dividimos estos espacios en tres subzonas¹⁵. Así hemos considerado, con un movimiento centrípeto desde el centro de la plaza hacia el exterior, que los primeros bancos que se encuentran a unos metros del mosaico central de la plaza, con los pequeños jardines detrás de ellos componían la «primera fila», los corredores con los bancos que seguían,

¹⁵ Inspirándonos uno y otra vez de la terminología propuesta por Gabriela De La Peña (2002).

la «segunda fila» y los parterres con árboles, los corredores siguientes y los bancos de piedra, adosados a los muros como la «tercera fila».

Es difícil encontrar algún tipo de regularidad en la organización de estas distintas filas. En efecto, el esfuerzo de enunciar algún tipo de reglas tanto para la composición de las «zonas verdes» –es decir los pequeños jardines detrás de los bancos de la primera fila y los parterres – como para la disposición de los bancos¹⁶, se verá invalidado por varias excepciones. Mencionemos sin embargo algunos rasgos recurrentes en la organización de los pequeños jardines. Son espacios ligeramente elevados en relación con el asfalto de la plaza y que están delimitados por un borde de pequeños bloques de piedras. Todos ellos, a la excepción de él situado entre la esquina C y el pasillo CD, se componen, en su mayor parte de césped, con, al fondo (es decir, la parte más cercana al corredor de la segunda fila), una franja de arbustos y un número variable de 3 o 5 árboles para cada uno de ellos.

Al observar fotografías de épocas anteriores, en las que se pueden observar los bancos de piedra de la tercera fila, estos espacios no parecen haber variado mucho desde la urbanización de la plaza de finales de los años 1920. La historia de los bancos de madera de las primera y segunda filas es mucho más reciente y parece datar de finales de los años 1990, según lo que cuenta Permanyer, que sitúa la supresión de las sillas en el año 1995. Parecería ser que la primera vez que se repartieron asientos en la plaza fue, coincidiendo con la urbanización que le dio su fisonomía casi definitiva de finales de los años 20. Fueron «cadres de ferro, del mateix model parisienc que havia donat tan bon resultat al Passeig de Gràcia, i butaques de vímet d'allò més confortables» (Permanyer, 1995: 118).

¹⁶ Los bancos de piedra de la tercera fila van de 2 en 2, entre cada entrada y pasillo, menos en el espacio entre la esquina A y el AB donde hay 3. Los bancos de la 2ª fila siempre van de 4 en 4 con un apoyo brazo en el medio de cada uno de ellos, salvo entre la esquina D y el pasillo DA y entre la esquina C y el pasillo CD, donde sólo hay 3; entre el pasillo DA y pasillo AB, hay 2. En cuanto a los de la 1er fila, la mayoría va de 2 en 2, pegados uno al otro pero sin apoyo brazo en la unión de los 2 bancos; entre la esquina B y el pasillo AB, hay 2 grupos de 2; entre el pasillo AB y la entrada A: 3 grupos de 2; entre A y pasillo AD: 1 grupo de 2; entre el pasillo AD y la esquina D: 1 grupo de 2; entre la esquina D y el pasillo CD: 2 grupos de 2; entre el pasillo CD y la esquina C: 2 grupos de 2 más un banco solo.



Fotografía histórica, fuente: Del Castillo (1945: 494). Imagen digitalizada por la Biblioteca de Catalunya. Otras fotografías tomadas por Nadja Monnet: bancos de la 1ra, 2ª y 3ª fila.

Hoy en día, estas sillas fueron substituidas por bancos fijados al suelo. Están compuestos de pies y de apoyabrazos de hierro negro, con láminas de madera. Una y otra vez, si se mencionan reglas de disposición, habrán excepciones para confirmarlas. Sin embargo, hay una constante entre los bancos de la segunda fila: todos tienen un apoyabrazos en el medio. En cambio, los grupos de bancos de la primera fila suelen estar mayoritariamente compuestos por dos bancos de los cuales se han suprimido los apoyabrazos de los extremos, al haber sido juntados. Regla no válida para un grupo de bancos entre pasillo AB y esquina A, que conservó todos los apoyabrazos de los bancos unidos, así como para los grupos de bancos entre esquina C y pasillo DC, que no sólo conservaron todos los apoyabrazos, sino que incluso la mayoría añaden otro que divide aún más los bancos, según el modelo de los de la segunda fila, tal como se puede observar en el mapa C del anexo 7.

Todas estas observaciones nos plantean una serie de cuestiones que dejaremos abiertas al no tener más elementos de respuesta que los arriba mencionados. ¿Quién decidió y bajo qué conceptos / criterios disponer los bancos de la plaza de esta manera? ¿Los cambios en las maneras de sentarse (como el pasar de las sillas a los bancos) podrían ser el reflejo de cambios en la sociabilidad, cambios en la manera de relacionarse de los urbanitas o aún

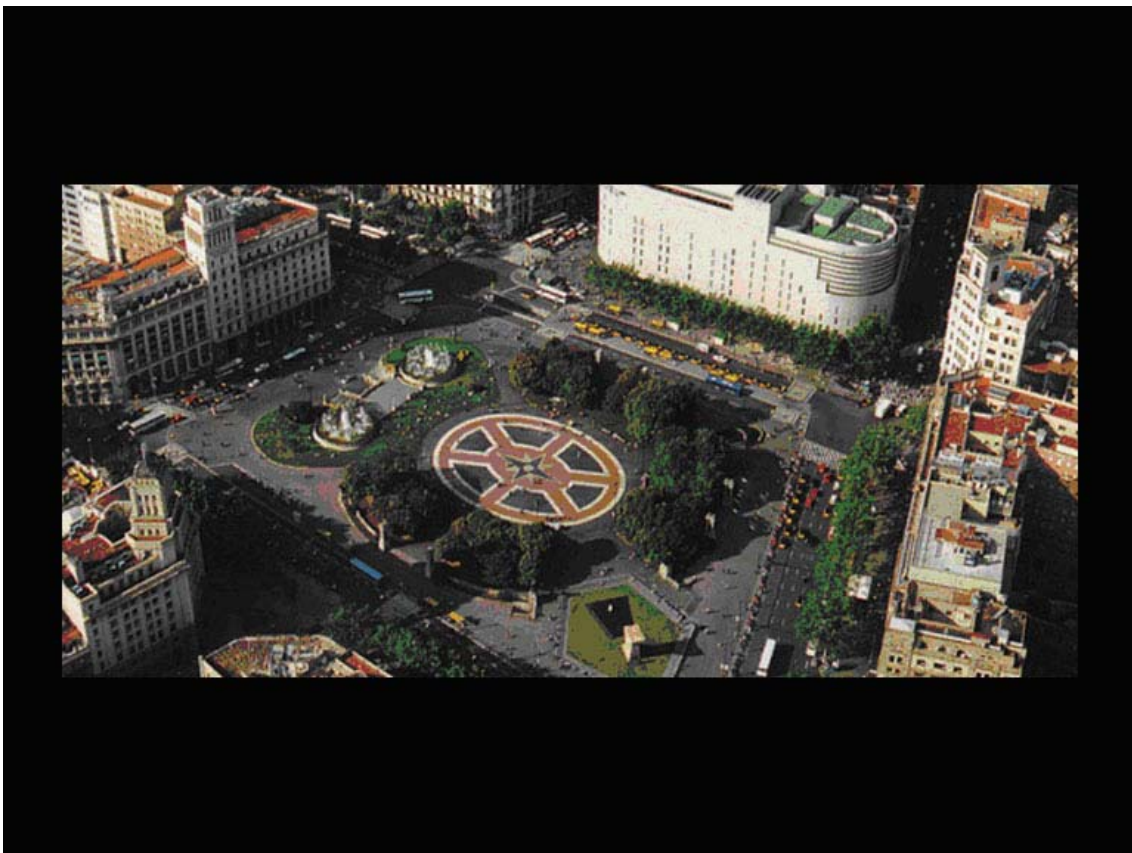
más allá, cambios en la manera de concebir los usos de los espacios públicos? Como escribe Jolé, el banco es un dispositivo complejo, un dispositivo físico, estético, social y moral cuya evidencia puede ser interrogada en una perspectiva distinta a una perspectiva de seguridad o de uso individualista. Esta autora subraya también que actualmente los grupos de jóvenes transforman la postura habitual en los bancos al sentarse sobre su respaldo. Estrenan así nuevas maneras de exponer su cuerpo en el espacio público, experimentando formas distintas de hacer una pausa en la ciudad (Jolé, 2002: 114-115)¹⁷. Sansot (1995: 20-21, 31) subraya que los bancos públicos constituyen el mínimo cívico al cual cualquier usuario de las ciudades tiene derecho. No pertenecen a nadie y de por el hecho de estar fijados al suelo impide que su apropiación sea duradera. Sin embargo, al observar el uso de los asientos públicos de la plaza se pueden desvelar como, a través de gestos, de maneras de mirar y de posicionarse en un banco, el visitante impide cualquier contacto o al revés favorece el diálogo con sus vecinos adyacentes, como detallaremos más abajo.

Para acabar la descripción de la plaza, falta mencionar brevemente la existencia de dos fuentes de agua potable a la altura de la segunda fila (una del lado de la esquina A, la otra del lado de la esquina C), la presencia de cinco bocas de ventilación, aparte de la ya mencionada en el lado B del jardín-mirador, que sugieren la actividad subterránea de la plaza. Los siete grandes focos luminosos de la primera fila contrastan con las 18 farolas de la segunda fila de la plaza, más discretas e intimistas, y organizadas de tres en tres. Las iluminaciones de las aceras colindantes a la plaza combinan farolas con grandes focos luminosos. Finalmente, las numerosas papeleras están

¹⁷ ¿Sería posible hacer una etnología de las maneras de sentarse en público, a la manera del análisis de la alcoba de Dibie (1987) o de las formas de los techos de Paquot (2003)? Entraría en todo caso en la línea propuesta por Christèle Robbin, durante su conferencia, en Barcelona, del 5 de abril de 2006, en el marco de una reunión ERAPI, y que promueve una antropología de la cultura espacial, lo cual incluye no solamente la historia de las formas arquitecturales sino también toda la gestualidad que las acompaña. « Construire la ville comme terre d'accueil exige une attention aux moindres demandes et de définir les espaces au sein desquels les satisfaire dans leur pluralité: les portes, les seuils, les bancs au sein des espaces publics [...] Tous lieux qui ne définissent pas tant une égalité qu'une asymétrie assortie d'un devoir de service. L'accueil de l'autre est resté en jachère dans les réflexions sur l'espace public » (Querrin, Lassave, 2002).

repartidas de manera aleatoria entre los rangos de la primera, segunda y tercera fila.

Como bien vemos, es difícil encontrar cualquier tipo de regularidad en el seno de este espacio, situación que se debe ciertamente a los numerosos altibajos en los proyectos. Acabaremos esta descripción de la fisonomía de la plaza con la opinión tajante de Josep Pla quién, según comenta Permanyer (1995:118) «va assegurar amb desànim, que era una de les places més desgraciades del continent».



Vista aérea de la plaza. Fuente: © FISA – ESCUDO DE ORO, S. A., Barcelona.

Doce horas en la plaza

En este apartado haremos una descripción de la rutina diaria advertida durante el trabajo de campo entre las 8 de la mañana y las 20 horas, con algunas incursiones al margen de este horario y que implican observaciones puntuales de actividad de la plaza durante la noche o por la madrugada. Esta restricción en el tiempo nos la impusieron, en primera instancia, las limitaciones de la financiación del proyecto, pero también se justifican, ya que como bien lo subrayó Anne Cauquelin, la ciudad de noche es otra ciudad, aunque no sea sin relación con la ciudad diurna: «Cerrada, limitada, serena, verdadero bastión de las artes y de las letras, rica de la ciencia y del ocio, la ciudad de noche es la respuesta a la jungla del día urbano, su contrapartida» (Cauquelin, 1977:9).

Sobre la textura que acabamos de describir, los acontecimientos que ocurren durante la jornada marcan la cadencia general de la plaza. Por la mañana, suelen aparecer toda una serie de «técnicos» en la plaza (los empleados de BCNeta, de BCN Fonts, los de Parcs i Jardins, la Brigada de Conservació dels Monuments), con sus vehículos y materiales especializados para el mantenimiento de la plaza.

Desde primera hora los empleados de BCNeta, fácilmente reconocibles a lo lejos por el traje verde y amarillo que llevan, se encargan de eliminar todo rastro de los desbordamientos que hubieran podido ocurrir en la plaza durante la noche. Los/las barrenderos/as, con o sin cesta de plástico para recoger detritus, se activan en los alrededores de la plaza: delante y detrás de los bancos de las 1ª, 2ª y 3ª filas. Nunca los hemos visto barrer el centro de la plaza, actividad que se debe realizar a primera hora de la mañana o durante la noche, ya que al llegar a la plaza a las 8 de la mañana se notaba una clara diferencia en el estado de limpieza del mosaico en relación con su aspecto del día anterior, ya que al final de la tarde suele estar muy sucio por los excrementos y restos de comidas dadas a las palomas. Estos «técnicos» – contrariamente a los demás– están también presentes puntualmente por las tardes, pero en número mucho menor. Circulan entonces, solos o en pareja, entre los corredores de la segunda y tercera fila. Les acompaña generalmente

una camioneta con los colores y las siglas de BCNeta, efectuando pausas a la altura de las papeleras de la plaza, que necesitan ser vaciadas.

Los demás «especialistas» arriba mencionados intervienen cuando la configuración del espacio lo pide, o sea cuando se necesita cortar el césped, los arbustos, podar los árboles de la plaza, regar los espacios verdes, limpiar las estatuas, las fuentes, etc. Por lo tanto, no están sistemáticamente presentes en el lugar y cuando lo están, suelen hacerlo únicamente por las mañanas, a tal punto que si la tarea a cumplir no está acabada, vuelven el día siguiente por la mañana. ¿Será que la plaza, como en la rutina de las buenas casas, consagra sus mañanas en poner orden su fisonomía, como se ordena el hogar para que tenga un aspecto decente para recibir a sus visitantes por la tarde?

La notable presencia de la policía –Guardia Urbana o Mossos d’esquadra– podría entenderse como la de otros «técnicos» encargados de mantener el orden en la plaza. A lo largo de todo el día circulan por la plaza a pie, en coche o en moto. Si las condiciones meteorológicas no parecen influenciar su trabajo, la cantidad de gente presente en la plaza tal vez sea un indicador de cambio en la frecuencia del paso de los agentes. No obstante, no suele pasar una hora entera sin que aparezcan, realizando rondas en distintos sentidos y espacios de la plaza.

Martes, 17 de mayo, día lluvioso: no hay casi nadie en la plaza y ningún ocupante en los bancos; un coche de policía efectúa una ronda por la 2ª fila en el sentido BACD. Me pregunto que están haciendo hoy aquí y llego a la conclusión que están observando la plaza, como yo.

Lo más habitual es verlos circular en coche por el corredor de la segunda o tercera fila en el sentido BADC o CDAB. También es frecuente encontrarlos caminando de dos en dos, cruzando el centro de la plaza y luego deambulando por los corredores o saliendo para controlar las aceras que circundan la plaza.

A las 10 horas en punto, se encienden las fuentes como para avisar la apertura de los negocios de los alrededores de la plaza. A partir de esta hora

también el reloj del BBVA, cuando funciona, empieza a marcar todos los cuartos de hora con sus campanadas, envolviendo la plaza de su sonoridad. Cuando marcan las horas en punto y las medias horas son generalmente adelantadas por otro campanario, mucho más discreto, situado hacía la esquina A de la plaza.

Las fuentes marcan también la pausa de mediodía, al apagarse a las 14 horas para volver a encenderse a las 16 horas. Finalmente, se despiden de la plaza a las 22 horas, al mismo tiempo que el centro comercial situado en el lado CD de la plaza cierra sus puertas. Son realmente indicadores de temporalidades importantes de la ciudad. Así, no fue sorprendente constatar que el domingo 15 de mayo, cambiaron de color a las 18 horas en punto, la de la esquina B volviéndose azul y la de la esquina C roja / rosa, al mismo tiempo que se iniciaba el desfile del equipo victorioso del Barça en el Camp Nou.

Este horario se vio, sin embargo, drásticamente modificado, el lunes 23 de mayo después de que se hubieran tomado decisiones para afrontar la sequía anunciada para el verano del 2005. A partir de este día, Barcelona «va tancar l'aixeta a les fonts i carrers» y las medidas de ahorro empezaron «per les fonts ornamentals, fins i tot les que funcionen amb un circuit tancat d'aigua [que] s'obriran tres hores al vespre per evitar l'evaporació» (Metro directe, 24/05/05, p.3). El nuevo horario de apertura de las fuentes de la plaza (de las 19 horas a las 22 horas) rompió con la rutina habitual pero luego se convirtió en su nueva realidad, al haberse prolongado hasta el final de nuestro trabajo de campo. Sin embargo, las deficiencias en el funcionamiento de las fuentes, varias veces observadas en el transcurso del verano, tales como el color amarillento y verdoso de los chorros, su disfuncionamiento o la asimetría entre ellos, traicionaba la anomalía de esta situación.

Los protagonistas que entran en escena a continuación son los vendedores de golosinas, globos y comidas para palomas. Llegan con sus cargas de semillas y el material de repuesto del día, en bolsas o con un carrito. Sus paradas, en cambio, se quedan atadas en uno de los focos luminosos, cerca de los bancos de la primera fila. Son cubos metálicos que se parecen a

contenedores con ruedas. Al llegar, los desatan y los arrastran unos metros para acercarlos más al centro de la plaza. Instalan sus paradas siempre en el mismo sitio. Entre semana suelen ser tres vendedores, uno situado a la altura de la esquina C, otra a la del pasillo AB y una última a la altura de la esquina A. Los fines de semana y días festivos aparece un cuarto puesto a la altura del pasillo CD. Si los tres primeros mencionados colocan su puesto justo antes de que empiece el mosaico, está última vendedora siempre franquea claramente este límite y monta su parada más adentrada en él. ¿Manera de expresar su estatus diferente en la plaza? A partir de la fiesta de Sant Joan (o ¿este cambio de frecuencia coincidiría más bien con el final del año escolar?) esta última apareció diariamente en la plaza y los demás empezaron también a traer globos con más frecuencia, elemento que antes de dicha fecha aparecía sólo los fines de semana entre sus productos. Varios intercambios interceptados entre los vendedores instalados a la altura de las esquinas A y C nos hacen pensar que mantienen relaciones más estrechas entre ellos que con los demás. Parecen ser también los vendedores con más antigüedad, refiriéndose a los años de trabajo pasados en la plaza. Sábado 23 de julio de 2005, se anotó:

A las 10:20 horas, dos de los vendedores estaban ya completamente instalados (el de la esquina C y la del pasillo CD). Sentándome detrás de la última, me di cuenta de que, como siempre, su parada estaba instalada al borde de la plaza, pero dentro del mosaico, al contrario de los demás. La vendedora de la esquina A ya tenía su puesto en su sitio habitual pero aún no lo había abierto. Estaba leyendo el periódico en el puesto del vendedor de la esquina C. Al cabo de un rato, este vendedor apareció y enseguida se dedicó a asustar a las palomas que se habían subido en su mercancía. La vendedora A cogió entonces su carrito con la bolsa de semillas y sus globos y se fue hacía su parada para prepararla. Mientras tanto, la vendedora de los parasoles amarillos se dedicaba, ayudada de un embudo, a llenar unas bolsas de plástico en forma de tubito con almendras azucaradas.

La instalación de las paradas podía llegar a tomarse unos 40 minutos, en función de la complejidad de su estructura. Los gestos de los vendedores preparándolas hubieran podido ser analizados como algunos antropólogos se

dedican a analizar la tecnología de profesiones o actividades en vía de desaparición para que quede constancia de gestos transmitidos de generación en generación y que se están perdiendo por la mecanización de la producción. ¿Por qué no registrar y desmenuzar estos gestos urbanos a la manera de los gestos de los artesanos?



Secuencia fotográfica del montaje de una de las paradas, julio de 2005. Fotografías: Nadja Monnet

La presencia de estos protagonistas en la plaza está fuertemente vinculada a las condiciones meteorológicas, ya que su estructura móvil no les permite protegerse de la intemperie. No es difícil entender por lo tanto que no se encuentren en la plaza cuando llueve. Si el chaparrón es pasajero, se protegen con sus parasoles y/o un plástico, a la manera como lo hacen los coches de bebé. Del mismo modo, la multiplicación por dos de los parasoles que protegen las paradas, los días de calor intenso, o el cierre de éstos, revelan también la intensidad del sol que cae sobre el lugar. Cada uno parece haber establecido su propio ritmo en cuanto a sus horas de presencia en la plaza y se pudo notar una clara extensión del horario de trabajo durante el verano. Si en abril de 2005 empezaban a llegar a partir de las 10:40 y se quedaban hasta las 20 horas, en el mes de julio de 2005, la primera en llegar, la vendedora del pasillo CD, venía una hora antes y era también siempre la última en cerrar, pasadas las 21 horas.

La apertura y el cierre de estos puestos marcan claramente una cadencia en la plaza, a tal punto que un día de abril del mismo año se hicieron estas observaciones:

El lunes noté un cambio en la plaza después de la apertura de la primera parada. Los ocupantes de la plaza parecían más ruidosos (ruidos debidos a la presencia de un grupo escolar de entre 10 y 12 años alrededor del banco de la primera fila entre esquina D y pasillo AD), las sesiones de fotografías menos discretas (esquina C se encontraba una con un trípode y una cámara), etc. El martes, cuando abrió el primer tendero, casi simultáneamente se formaron conglomerados de personas en el centro de la plaza.

Es como si abrieran oficialmente la plaza a los visitantes, siendo sus ocupantes, hasta ese momento, sólo meros transeúntes, habituales o técnicos trabajando en la plaza. Cuando se van también anuncian la pronta caída del telón. Las palomas no tardan en seguirlos y se instalan en los árboles para

pasar la noche¹⁸. El centro de la plaza se vacía entonces de sus «adornos» y se prepara a cambiar de decorado para las actuaciones nocturnas, con un tipo de población y de ambiente totalmente distinto:

Sobre las 20:40, El Corte Inglés y las fuentes han encendido sus luces. Las farolas de la plaza siguen apagadas, se encendieron a las 21:20 horas, mientras tanto esta situación crea un centro oscuro que contrasta con el resto de las calles, todas iluminadas por las luces de los comercios o de las farolas. Se notan algunos flash de cámaras. (Viernes, 6 de mayo de 2005).

Sobre esta cadencia general de la plaza, se dibujan también flujos de densidad variable que la atraviesan y conglomerados más o menos importantes de usuarios que la frecuentan de manera menos esporádica. Nos dimos rápidamente cuenta de la necesidad de contar el número de ocupantes de la plaza, al constatar que nuestras observaciones del tipo «hay poca o mucha gente en la plaza» eran demasiado imprecisas. Sin embargo hemos tardado mucho en elaborar un sistema que nos permitiera cuantificar el uso de los espacios de manera eficaz. Después de un primer esbozo, pensado para poder hacer un recuento rápido de los usuarios de los bancos, vimos que era necesario incluir también a los usuarios de los céspedes y otros ocupantes que estacionan de manera más o menos prolongada en los distintos espacios de la plaza, hasta tratar de contabilizar también la gente en movimiento atravesándolos. De ahí las imperfecciones de los cuadros elaborados y que presentamos en el anexo 8. Sin embargo, este recuento nos permitió confirmar algunas intuiciones que habíamos tenido al observar los movimientos en la plaza sin esta plantilla. En caso de su futura utilización sería necesario perfeccionarla, introduciendo variables tales como el sexo de los usuarios y franjas de edades (Low, 2000: 154-162) para poder percibir mejor las fluctuaciones de frecuentación de la plaza en función de las horas del día, y diferenciando si son días laborales o festivos.

¹⁸ Desde su introducción en la plaza (1929), las palomas son parte integrante del decorado de la plaza, pero son más que simples elementos decorativos. Fomentan la mayoría de las actividades e interacciones que se dan en la plaza. Para más detalle sobre el papel de las palomas en la plaza, ver anexo 10.

Sin haber podido realizar esta observación sistemática, se puede decir en un plano muy general (utilizando aquí a propósito el lenguaje fotográfico), que la plaza se llena poco a poco a medida que van pasando las horas del día, conociendo picos de frecuentación al mediodía y por la tarde a partir de las 18 horas, los días de cada día, y los fines de semanas a lo largo de la tarde / noche. El perfil de la gente encontrada en la plaza depende también de las horas del día y de si son días festivos o laborales. A grandes rasgos, se puede decir también que entre los ocupantes relativamente estables de la plaza durante la semana, por la mañana, encontramos sobre todo gente solitaria, mayoritariamente hombres y muchos de ellos con una edad relativamente avanzada que De la Peña bautizó los «hombres de la ronda» por su costumbre a dar vuelta en la plaza durante sus largas estancias en ella. Si su recorrido suele ser circular, hacen pausa en él y se sientan en los bancos de la primera o segunda fila para conversar con conocidos y/o amigos o abordar a desconocidos. En segundo lugar, a la hora de comer, el público se diversifica bastante, al acudir a la plaza una variedad de gente para la pausa de la comida. Finalmente, por la tarde y de manera muy marcada, a la hora de la salida del colegio, aparecen en la plaza más niños y adolescentes que hacen ahí una pequeña pausa entre amigos o con sus padres. El ambiente es más familiar los fines de semana, cuando vienen a la plaza a pasar un rato familias de horizontes muy distintos.

¿Quiénes son? ¿De donde vienen? Preguntas difíciles de contestar cuando uno se limita a observar. Si las trayectorias personales de los usuarios de la plaza – que pudimos entrever en algunos a la hora de conversar con ellos – no era nuestra mayor preocupación, nos hubiera gustado poder saber más sobre los recorridos espaciales efectuados por los ocupantes de la plaza. O sea, ¿de dónde vienen? ¿a dónde van? Reflexionando sobre estas trayectorias peatonales que nos hubiera permitido vincular la plaza con otros lugares de la ciudad o de sus afueras, se nos ocurrió efectuar mini-encuestas que nos hubieran permitido obtener un perfil minimalista de los usuarios. Surgía entonces la pregunta de la representatividad de la muestra: ¿cuántas encuestas habrían de hacerse para llegar a un mínimo de representatividad? ¿100, 200, 500? ¿Los distintos momentos del día tendrían que reflejarse en

nuestra muestra? Si empezábamos a pedir la colaboración de los distintos usuarios de la plaza ¿no habría que sacar más provecho del intercambio que lo que planteábamos en nuestro guión inicial¹⁹? Finalmente, una vez las múltiples encuestas realizadas, ¿cómo hacer el recuento y de qué? En fin, ante tantas dudas, sumado al recelo casi corporativista de numerosos antropólogos hacía cualquier tipo de datos cuantitativos, abandonamos la idea. En cambio, durante la elaboración de la maqueta del CD-rom, registramos, con una serie de 24 fotografías, los movimientos peatonales en la plaza desde la terraza de uno de los negocios que circunscribe la plaza, con el fin de volver palpable la densidad y las coreografías de los flujos que la atraviesan a distintas horas del día.

De manera muy general y sin grandes riesgos de errores podemos adelantar que la Plaça de Catalunya es un lugar de paseo y de encuentro para numerosas personas, pero en particular para ancianos (aquellos que De La Peña bautizó los «hombres de la ronda») y ancianas que tal vez vienen a buscar aquí recuerdos del pasado, y en todo caso oídos dispuestos a escucharlos e intercambiar un rato opiniones; un lugar para que varios enfermos llevados en sillas de ruedas por enfermeras cambien de aire. Es también un lugar de encuentro y de intercambio de información para la gente en el paro, gente en búsqueda de un alojamiento, de una nueva fe, de una pareja, etc.; en fin, un punto de encuentro y de planificación de la visita de la ciudad para numerosos turistas. Y en esta ebullición de actividades, en el medio de este espacio en donde a primera vista predomina la movilidad y la inestabilidad, se encuentran baluartes, espacios erigidos en territorios con sus propias reglas internas que un intruso o bien transgredirá sin darse cuenta, o bien percibirá enseguida, lo que no le autorizará a quedarse sin pedir explícitamente a sus ocupantes la autorización por un gesto, una palabra, una actitud que denotarán que ha entendido que se está instalando en tierras de alguien. Sin poder abordarlos todos, hablaremos a continuación de algunos de estos espacios apropiados.

¹⁹ Nuestra propuesta de guión tenía tres ejes principales: el primero se refería a la frecuencia y a las motivaciones de la frecuentación de la plaza, el segundo preguntaba sobre los recorridos de «entrada» y «salida» de la plaza efectuados por el usuario (es decir de dónde venía y a dónde iban una vez acabada su estancia en la plaza) y el último estaba atento a características personales de los entrevistados (sexo, edad aproximativa, domicilio, vida laboral).

Usos diversos y maneras de apropiarse de ciertos espacios de la plaza

Todo espacio urbano desarrolla en su interior una serie de dinámicas propias, que configuran las características que lo definen social, cultural, política y económicamente. Es necesario por lo tanto romper con la ilusión de la neutralidad cultural del espacio público²⁰. En tanto que escenario sobre el cual se desarrolla un determinado modelo de relaciones públicas y de convivencia, no puede ser considerado como un espacio neutro, ni mucho menos como un molde vacío dispuesto a aceptar cualquier reestructuración o cambio (Bastenier, 1993: 105). El espacio urbano se modifica de acuerdo con las relaciones de fuerza que se enfrentan en él. Y pese a que impone ciertos modos de funcionamiento, permite igualmente ajustes personalizados.

En la plaza, por ejemplo, si los bancos no están previstos, en principio, para dormir, no es imposible, sobre todo por la mañana, encontrarse a algunas personas descansando, estiradas en los bancos de la primera fila o de la tercera fila. Los de la segunda, en cambio, no permiten esta posición, al tener un apoyabrazos en el medio, lo cual no significa que no se encuentran dormilones en ellos sino que, en este contexto, adoptan una posición sentada para poder dormir.

²⁰ Utilizo aquí el término de espacio público en un sentido restringido de: calles, plazas, parques... En este sentido, considero el espacio público como el escenario de lo público y no tanto como la arena política (noción más amplia que abarcaría los sistemas de comunicación, la participación democrática, la información, la ley, etc.).



Serie «dormilones». Fotografías: Nadja Monnet

Del mismo modo, la barandilla que rodea el jardín-mirador y los carteles, situados en los costados, avisando a los transeúntes de que se prohíbe su utilización, sirven de poco a la hora de disuadir los ciudadanos que aquí vienen a tomar el sol, descansar, comer, charlar, etc. aunque estas actividades estén oficialmente prohibidas en tal sitio. El mismo tipo de carteles que impiden, esta vez, tirarse al agua de las fuentes, tienen en cambio más eficacia por simple sentido común. ¿Quién se atrevería a transgredir esta prohibición, poniendo su vida en peligro? Volviendo al jardín-mirador, notamos que al atardecer, su lado C solía reagrupar entre sus arbustos a parejas de enamorados en posiciones muy intimistas. Acabamos bautizando este espacio «el rincón de los enamorados», no porque esta actitud no era observable en otras partes de la plaza, sino porque, ahí parecían menos recriminada por las miradas de los usuarios de la plaza²¹.

En sentido inverso, ciertas infraestructuras promueven la concentración de un cierto tipo de actividades restringidas y de tipos de sociabilidad muy codificadas, como son las actividades que se desarrollan alrededor de las

²¹ Después de nuestro trabajo de campo, el «jardín-mirador» conoció notables y constantes reformas. Se transformó, en su mayoría, en un parterre de flores, con distintos tipos de barandillas que se sucedieron. Estas modificaciones son claros intentos, por parte de las autoridades públicas, de disuadir el uso de dicho espacio y convertirlo en mero elemento decorativo de la plaza.

fuentes potables. Así, por ejemplo, el 15 de mayo de 2005, se observó las interacciones entre distintas personas que hacían cola delante de la fuente situada del lado A. Tres personas esperaban su turno para aprovisionarse de agua, mientras un niño, ayudado por sus familiares se estaba lavando la cara sucia de helado. Un señor llega con una niña y pide turno. Una persona con una taza de plástico en la mano le contesta que es ella la última. Al observar el objeto, el señor le pregunta si el agua es potable.

Los espacios públicos son lugares cuyo uso está compartido, condicionado por el juego de la pluralidad y del intercambio de sus ocupantes (individuos o grupos). Son lugares de explotación física, de apropiación parcial o simbólica, de comunicación, en donde cada uno deja sus huellas, más duraderas algunas que otras. El centro de la plaza puede definirse entonces como un lugar de presentación de sí mismo, de puesta en escena, a la manera de este señor de piel negra, vestido de manera muy elegante que atravesó la plaza el lunes 4 de abril de 2005, como un modelo desfilando para presentar las nuevas colecciones. Sus gestos y su manera de comportarse denotaban su deseo de ser mirado. A ello, se dedicó la mayoría de los ocupantes de los bancos de la primera fila, observando el deambular peculiar de este transeúnte. También son «estrellas» las personas que se sacan fotos con las palomas o con las fuentes, tomando ostentosas pausas que explicitan claramente sus intenciones o las que dan de comer a las aves tendiendo los brazos a la espera de que se les suben por todas partes. El centro con su estrella que atrae a muchos jóvenes a quienes les gustan sentarse en círculo en el centro mismo del mosaico para descansar un rato, charlar o ensayar unos pasos de danza, puede convertirse en ciertas ocasiones en un verdadero escenario para la ejecución de espectáculos, tales como el que pudimos observar, en el transcurso de la tarde del viernes 10 de junio de 2005, cuando un señor corpulento, en pantalón corto, sin camiseta y descalzo, apareció de repente por la esquina D y se lanzó a la pista, realizando volteretas y cayendo a grandes gritos en el mosaico del centro de la plaza. Una vez sus acrobacias realizadas dio la vuelta a la plaza en el sentido CDA pidiendo limosna a todos los ocupantes de la primera fila. Cuando llegó a la altura del primer banco desde la esquina A, interpeló a una mujer que le contestó de manera grosera. A partir de

este momento, empezaron a insultarse y el tipo desvió su trayectoria hacia el centro de la plaza donde volvió a emitir un buen grito. La investigadora lo perdió entonces de vista al comentar los acontecimientos con su vecino de banco. Al poco tiempo, el one man show volvió a aparecer, arrastrando una maleta detrás de él. Iba hacia el césped de los jardines para seguir pidiendo limosna en donde abordó a dos personas ahí sentadas. Espacio predilecto, por lo tanto, para el espectáculo que suele ser principalmente individual – como en este caso y en varios otros que pudimos observar – pero que en ciertas ocasiones, se puede volver colectivo. El espacio se transforma entonces en una «sala de baile» al aire libre para los encuentros de Sardanas del Corte Inglés o las reuniones de tangueros, por una noche, a finales de agosto de 2005.

Hemos notado también que algunas de las actividades lúdicas que implican exhibición (como patinar o jugar al balón) suelen realizarse en el centro de la plaza pero, a la altura del jardín mirador. Esta ubicación podría explicarse por su disposición, que funciona como un palco o un plató privilegiado, lo que tiene seguramente relación con el hecho de que estas actividades lúdicas (en especial los domingos festivos) pueden tener lugar en alternancia con el descanso en el jardín, donde se han ubicado parte del grupo de amigos o familiar (a modo de un día de pique-nique).

El monumento a Francesc Macià es otro espacio de la plaza muy marcado los fines de semana por un tipo de visitantes: los latinoamericanos. De hecho, en su texto *De la Peña lo bautizo, no en vano, el «barrio Lats»*. A partir del viernes por la tarde – aunque no exclusivamente – este espacio se convierte en zona de ocio para varios colectivos latinoamericanos que intercambian noticias del país, comparten comidas de allá, bebiendo y vendiendo cervezas²² y escuchando música. Por la noche, en esta zona es usual encontrar un grupo de músicos de calle interpretando música andina urbana. Durante el día, un radio

²² Actividades que decayeron notablemente desde la Ordenanza que entró en vigor en enero de 2006 cuya meta es luchar contra el «incivismo», prohibiendo, entre otras cosas, comer en la vía pública. Esto me permite subrayar la contradicción entre la promoción de una «marca Barcelona» y su espíritu festivo permanente y los esfuerzos continuos por parte de las autoridades para erradicar y/o canalizar hacia la institucionalización cualquier uso colectivo y espontáneo del espacio.

casete difundiendo música latina variada suele acompañar estas reuniones familiares o de amigos que parece transformar el monumento en una cita obligatoria en un momento dado del fin de semana o de los festivos de estos residentes en Barcelona. También parece ser, además de un espacio de socialización, un espacio importante de intercambio de información sobre oportunidades de trabajo. Como pudimos observar claramente en una ocasión en que un individuo repartía volantes fotocopiados pidiendo trabajadores latinoamericanos a un grupo de jóvenes ubicado en las escaleras interiores (muro a).

En otra investigación en curso sobre las trayectorias migratorias de peruanos en Barcelona, María Isabel Tovar pudo constatar cómo la plaza de Cataluña se construye como un punto de referencia (como punto de encuentros par una posterior cita en otro lugar), o es narrado como espacio de socialización y recreo, en particular durante los primeros años en Barcelona. La superposición de los espacios lúdicos de recreo y celebración con espacios de intercambio de informaciones e incluso de «bienes»²³, una suerte de redes de información no convencional ni pautada – ajena los circuitos oficiales de comunicación – que jugaría un papel importante en la reproducción social de quienes participan de estos espacios.

Esta subzona, entonces, constituye un espacio de interés porque, por un lado, parece integrar patrones de ocupación de la plaza y el espacio público observadas en las plazas latinoamericanas (Low, 2000) y sugiere una línea de reflexión interesante sobre la reconfiguración de los usos y apropiaciones del espacio público en Barcelona, donde empiezan a integrarse distintos patrones superpuestos y cohabitantes. Ya que como escribe Barbichon (1991:126), «las diversas formaciones culturales revelan una pluralidad de usos del espacio público cuyo examen no debe limitarse a una mera constatación de relatividad cultural. Estas prácticas de compartimentación transcriben una gran variedad de *organizaciones de interacción* – de cooperación o de competencia, subyacentes–».

²³ Como lo hemos notado anteriormente, pudimos observar varias escenas durante la cual se compartían (¿vendían?) «comidas tradicionales», transportadas en fiambreras.

En el espacio público se produce una constante yuxtaposición de códigos que deben encontrar puntos de acuerdo para establecer una urbanidad que se adapte constantemente a los distintos usuarios del sector. Como bien escribe Tarrus (1997:50), si la legitimidad de la jerarquía indígena, se dice en términos de *nosotros*, expresión de numerosas modalidades de apropiación territorial, el migrante, ser de movilidad, no para de cuestionar las certidumbres indígenas. Su espacio a el del movimiento que sugiere de concebir la ciudad no como un lugar de los estados sedentarios, sino como una encrucijada de movilidades.

La Plaza Cataluña, se presenta también en ciertos aspectos como un espacio de permanencias y transformaciones, pues así como podemos hallar patrones específicos o visiblemente diferenciables según determinados colectivos, también encontramos recurrencias (lo que «todos hacen», como tomarse fotos y alimentar a las palomas). Estas reflexiones nos llevan a concebir la plaza como espacio de confluencia de diferentes modos de apropiación – diferentes dinámicas – del espacio público, donde las actividades «especializadas» (consumo, información, deporte, etc, como casillas delimitadas y organizadas) no son ubicadas necesariamente en lugares físicos ad hoc, sino superpuestos. Sin embargo, no sólo la dispersión de la población en grupos (su concentración y/o sus puntos de encuentro) es capaz de dibujar territorios. Ni siquiera la «visibilidad» implica necesariamente una voluntad de demarcar un territorio. Hay que tener en cuenta también que las maneras de apropiarse de un lugar cambian. La ocupación espacial no es permanente. Algunos puntos de encuentro lo son sólo temporalmente. Si las zonas han sido determinadas por la infraestructura del lugar, las «subzonas» arriba mencionadas son delimitadas por sus usuarios y las prácticas de éstos. Son territorios generados por sus dinámicas, ya que es el uso transitorio que constituye el espacio en un territorio determinado. El espacio temporal o paralelamente habitado (el ejemplo más claro de ello, en la plaza es la ocupación del monumento a Francesc Macià) da sentido a lo que hemos denominado «subzonas».

Finalmente, subrayaremos que en el interior de este «espacio de todos», las tensiones y/o los conflictos revelan pactos latentes, como lo veremos a la hora

de analizar las rupturas en los usos de la plaza. El espacio de la plaza es un *espacio de públicos* (Barbichon, 1991:108)²⁴. Es un lugar de confrontación de *habitus* culturales diferentes y, por lo tanto, un lugar privilegiado de las interacciones, tanto amistosas como conflictivas. En él, se realizan distintos tipos de encuentro que podríamos reagrupar en tres categorías: por una parte, los que podríamos calificar de «positivos», porque generan un intercambio cordial, sea verbal (saludos, conversaciones, etc.) o gestual (saludos de la mano, guiños, abrazos, etc.); en segundo lugar, las «no-relaciones» (desviación de la trayectoria, indiferencia²⁵) y finalmente, los intercambios «negativos» (insultos, conflictos, etc.) que no se trata de evitar a todo costa, lo cual «nos llevaría a un reducción progresiva de la comunicación, incluso a un ausencia de ésta» (Remy, 1990 :96)²⁶. De esta manera, el *espacio de uso público*²⁷ puede llegar a ser un nuevo medio de socialización y de estimulación del intercambio, definiéndolo, a la vez, como contexto y producto de las relaciones de sus ocupantes.

Más que los usos, fueron los lugares lo que nos interesó aquí, como veremos en el ejemplo del uso de los bancos que sigue a continuación. En ese sentido nuestra descripción textual, visual y sonora de la textura de la plaza ha sido pensada siempre como la de una infraestructura usada, una negociación con el lugar físico, con su materialidad.

²⁴ «Los espacios públicos son un lugar de proyección del conjunto de las relaciones sociales, propias a una formación social determinada y que se constituye en el punto de encuentro de los efectos de las estructuras globales y de las organizaciones particulares» (Barbichon, 1991: 121-122).

²⁵ Notamos de paso que la indiferencia se puede deber a la asimilación demasiado perfecta de un mensaje igualitario, promovido por la sociedad mayoritaria. La lógica igualitarista incita a la ignorancia de la diferencia más que su aceptación y su incorporación, ya que la sociedad dominante adopta actitudes no-discriminatorias y las minorías estrategias para esquivar los conflictos, lo cual lleva a la «estabilidad de las distancias culturales, a corto plazo, y el desarrollo de rencores interétnicas a plazo medio» (Simon Barouh et Simon, 1990:364).

²⁶ Lo cual hace insistir a este autor sobre el hecho de que deben existir intermediarios que permitan a la vez gestionar los conflictos y hacer las traducciones necesarias.

²⁷ Término que tomo prestado a Barbichon (1991: 108) y que este autor propone utilizar para enfatizar sobre que es una determinada colectividad social, en principio accesible a todos, a pesar de que no todos puedan disfrutar del mismo conjunto de derechos en relación con este espacio. Ello permite reconocer no sólo la pluralidad de grupos que están presentes en su interior, sino las diferentes dinámicas de *apropiación simbólica* de este espacio común que estos grupos desarrollan.

Usos de los bancos

La manera de sentarse da información sobre los usuarios del mobiliario urbano. Permite descifrar las intenciones de su actividad (dormir, leer, descansar, comer, etc) y su disposición a interactuar con los demás usuarios. En función de si hay o no alguien en el banco, el hecho de estar sentado dando parcialmente o totalmente la espalda a otro(s) usuario(s), puede ser interpretado como un gesto de bienestar corporal, de una conversación animada con otra persona pero también de malestar, de indiferencia hasta de descortesía hacia él que en esta postura no se ve, como lo demuestran los reajustes que se dan en la repartición del espacio disponible en los bancos compartidos por varios grupos o individuos sin relación entre ellos, cuando se incorpora(n) o se va(n) persona(s) nueva(s). Del mismo modo cruzar o no las piernas, poner un pie, los dos o ninguno sobre el banco diferencia el tipo de público que esta estructura acoge y puede señalar conductas «desviadas» en relación con las «normas» implícitas del lugar.

Más allá de la preocupación de no ensuciarlos con el contacto del suelo, el hecho de poner bolsos, bolsas u otros objetos personales alrededor de uno cuando está sentado en un banco, sirve para delimitar un espacio que se vive como propio. Estos objetos se vuelven «marcadores centrales» que permiten objetivar «las reservas de un territorio de un yo» (Goffman, 1971). Dan señales del grado de aislamiento que quiere establecer su dueño entre su persona y los demás, limitando el posible contacto a lo estrictamente visual.

Hay distintas maneras también de instalarse en un banco, los días de mucha afluencia se puede ver como varias personas aceleran el paso para ocupar un espacio recientemente liberado. Cuando dos personas (o grupos de personas) llegan a la altura de este espacio disponible casi simultáneamente se generan intercambios a propósito de la negociación del asiento. Se pueden observar también ocupantes que limpian cuidadosamente el espacio antes de sentarse o colocan diarios o bolsas de plástico entre su trasero y el banco. Escenas visibles sobre todo después de lluvias, pero no exclusivamente.

La mayoría de los/las solitarios/as que están en los bancos de la plaza no están esperando a alguien sino más bien «en búsqueda de»; en búsqueda de encontrar a alguien con quien conversar, en búsqueda de información para intercambiar trabajo, etc. Las personas que se sientan en ellos, al dar señales de una cierta disponibilidad (al no estar en movimiento) son las víctimas idóneas para los encuestadores, los que pescan posibles clientes o los predicadores de fe, etc. Pareciera ser que los bancos de las segundas y de las terceras filas son más propicios a los encuentros y las tomas de contacto. Si los intercambios entre vecinos de banco que no se conocen de antemano pueden también darse en los de la primera fila, son aparentemente más difíciles de entablar y luego pocos prosiguen más de un par de intercambios, como si los ocupantes de la primera fila estuvieran demasiado absortos por el espectáculo de la plaza.

Pudimos observar un uso intenso de los bancos de la segunda fila entre el pasillo AB y la esquina B por parte de un grupo rusófono. En este caso, fueron primero las sonoridades del idioma lo que nos hizo percibir un «territorio». Luego encontramos rastros escritos, como unos anuncios escritos en alfabeto cirílico enganchados en la farola del corredor, ante los bancos en los que este grupo solía sentarse, así como revistas en ruso abandonadas que confirmaron nuestra hipótesis de que este espacio funcionaba realmente como un punto de encuentro dominical importante (pero no exclusivo) para varios hombres y mujeres de habla rusa.

Apuntes etnográficos :

Pedir fuego como intento de entrar en comunicación:

El nuevo vecino del medio del banco (más cerca de mi que del dormilón) me pide fuego. Al declarar que no tengo, el tipo volvió a guardar su cigarrillo y retomó su actividad de lectura (jueves, 7 de abril de 2005, banco primera fila, entre esquina B y pasillo AB).

Oriol llegó pidiéndome un cigarrillo desde la altura de los arbustos. Cuando levanté la cabeza para contestarle que no fumaba se acercó al banco y me dijo con maneras muy afeminadas que tenía unos ojos preciosos. Me habló en catalán, le contesté en catalán también, pero cambió inmediatamente de idioma al enterarse que era de fuera. Me pidió quedarse un rato al lado mío. Acepté. Me explicó entonces que estaba esperando a una amiga para ir a un concierto en la Plaza del Rei. Arrancó la charla de esta manera: “Cuéntame algo. Hablemos, tipo entrevista”.

Su primera pregunta fue sobre mi edad. Pregunta que le devolví y empecé a preguntarle más cosas sin pudor, ya que había planteado él claramente las reglas del juego. Al enterarse que yo tenía pareja y que vivía con niñas, etc. encontró rápidamente una excusa para irse. Salió por la esquina B (viernes, 6 de mayo de 2005, banco 2ª fila esquina B).

Posición de la piernas que indican una voluntad de entrar en contacto o su negación:

El nuevo ocupante se sentó a la derecha de la juntura de los dos bancos, con las piernas cruzadas en mi dirección, de espaldas al dormilón; el ocupante anterior tenía exactamente la misma postura pero en sentido contrario, mirando al dormilón, y estaba sentado a la izquierda de la juntura de los bancos. Sobre las 10:30: un nuevo ocupante del medio del banco tiene una postura aún distinta de las dos anteriores. Está sentado a la derecha de la raya de unión de los dos bancos pero de espaldas a mí. Está leyendo la prensa gratuita que abandonó en el banco el ocupante anterior. El dormilón sigue en su sitio. 10: 50: el ocupante del medio se levanta y se va. Antes intercambiamos una mirada durante la cual vi que llevaba un sobre DINA4 en la mano y un móvil en la otra. Aparté la mirada rápidamente para no tener que interactuar con él. Entre el intercambio de miradas y su ida, me pregunté si era la posición de mis piernas (cruzadas y en su dirección) lo que daba señales equivocados de mi predisposición a charlar con el ocupante de al lado. Su sitio no se quedará vacío por mucho tiempo, pero al sentarse un nuevo ocupante descruce las piernas casi automáticamente y las estiré rectas delante mío, cruzando únicamente los pies. Al mismo tiempo que suenan las campanas de las 11:00 se intensifica la ocupación del banco: sigue el dormilón, luego están sentados dos personas charlando con los diarios del banco en la mano; a continuación viene una persona con una libreta en la mano, cuya mujer se ha ido un rato en alguna parte; luego al lado mío un ocupante con una bolsa del Corte Inglés; está almorzando; en total somos seis personas (jueves, 7 de abril de 2005, banco primera fila entre esquina B y pasillo AB).

Reorganización del espacio del banco:

Cambio de postura para dejar más sitio al grupo y me acerco al apoyabrazos del medio del banco, enseguida una chica del grupo y que hasta entonces estaba parada delante, se sentó en el apoyabrazos dándome la espalda. Otra persona, después de sacar una foto del grupo, se sienta a mi izquierda. Un chico al poco tiempo la sigue. Le empieza a explicar que está preocupada porque no sabe como ubicar a dos personas que tienen objetos suyos. Intercambio en castellano. Mi presencia en el banco separa entonces el grupo en dos. Llegada de dos personas que uno de los ocupantes del banco estaba esperando ansiosamente. Las fue a buscar al centro de la plaza. Llegaban con dos mochilas enormes. Intercambios en inglés entre ellas y luego explicaciones en castellano a los "locales". Explicaron que tenían que cambiarse de hostel porque no había sitio para ellas esta noche. Los chicos le preguntaron dónde iban a dejar sus mochilas a lo que contestaron que tenían que buscar el hostel ahora para poder dejarlas allá. Nuevos intercambios en inglés entre las "turistas". Esta vez me fuí para dejarles el sitio. Al irme ocuparon los dos bancos (1ra fila AD, mañana del 23 de julio de 2006).

Creando intimidad:

En los bancos de la segunda fila entre esquina D y C, había una pareja que se besaba de manera apasionada en una posición poco frecuente en un banco público. El chico estaba sentado en el banco y la chica encima y frente a él. Nadie los miraba, pero se notaba que algunos ocupantes de los bancos vecinos (sobre todos los de la 3ª fila, en primera línea) comentaban el acontecimiento (viernes, 22 de julio de 2005).

En la selección del banco, varios criterios entran en juegos (sol-sombra, ocupación del espacio, pinta de los ocupantes, olores, búsqueda de intimidad, vista, etc.).

Olores que hacen huir:

Me voy asqueada por el olor de los bocadillos de pan de molde con mayonesa de mis vecinos francófonos de banco. Los compraron en El Corte Inglés (viernes, 22 de julio, 21:15, banco 2ª fila entre D y pasillo AD).

Fragmento 9 del archivo sonoro:

Interacción (francés, familia, turistas)

Plano cercano

3-4 min.

Martes, 12 de julio de 2005, sobre las 18 horas

En un banco de la segunda fila, esquina B

Resumen:

Intercambios entre mis vecinos de banco y un señor que acaba de llegar diciendo:

- *Je vous cherchais partout.*
- *Ça fait longtemps que tu es sorti de Casa?*
- *Ben oui, ça fait un moment.*
- *On t'avait dit qu'on allait chercher un banc et on en a cherché un pas trop odorant.*

Siguió una explicación sobre los cambios de banco efectuado por esta mujer y sus dos hijas por culpa de los malos olores que se encontraban cerca de los bancos de la 3ª fila. Después de estos intercambios se fueron hacia la Rambla para ir a "prender un pot".

«Reserva» de bancos:

Corta estancia en un banco de la 2ª fila entre D y pasillo CD. Sitio al sol. Infernal. Me levanté después de haber bebido algunos tragos y me fue al 2º banco de la 2ª fila desde el pasillo CD. Era uno de los pocos libres a la sombra. Ya había una chica sentada en un extremo. Apenas instalada, una niña se dirigió hacia mi. Puso mala cara y se fue hacia la fuente (esquina C) de donde venía. Mi vecina comentó entonces que el sitio donde me había sentado estaba ocupado por gente. Como no tenía ganas de cambiar de nuevo y también agobiada por el calor, le contesté que ya mi iría cuando volverían. Me explicó entonces que los ocupantes eran un señor y una niña. Volvieron durante la explicación. Habían dejado un bolso en el banco. Me levanté y pasé a sentarme en un banco de la tercera fila (viernes, 29 de julio, sobre las 17 horas, bancos segunda fila entre esquina C y pasillo CD).

Intrusión en «territorio ajeno»:

Me instalé en un sitio que pensaba vacío, pero al poco rato me di cuenta que era

de una persona que estaba hablando por móvil delante del banco. Al acabar su conversación con el móvil, se acercó al banco y se puso a hablar con la persona que estaba a mi lado. Hice la que no se enteraba de nada y me puse a escribir. Por los fragmentos de conversación que capté me enteré de que era peruano, así como la chica que acompaña a las otras dos personas (pintaban locales) que ocupan el banco (o mejor dicho que circunscriben al banco, ya que una de ellas está en silla de ruedas, delante del banco); hablan de amigos y de familiares que quieren intentar traer a Barcelona; de una persona que no aguantó la vuelta al país, de lo barato que es viajar en enero a Perú, sobre todo con las tarjetas que permiten acumular puntos: El chico de pie presentó dicha tarjeta al señor sentado al lado mío. Me enteré también que era la primera persona que conoció al llegar a Barcelona. De repente (y me pregunté si no fue porque miraron de reojo lo que estaba escribiendo en francés en mi libreta), empezaron a comentar como se decía “Sí” y “Bien” en varios idiomas (alemán, inglés, francés y japonés). Los miré y sonreí. Cambiaron de tema y yo deje de escribir y coloqué mi libreta debajo de mis piernas. El que estaba de pie, comentó que se iba a ir a pasear por la Rambla para ver caras, porque había trabajado encerrado toda la semana. Me quedé un rato mirando hacia el centro de la plaza y escuchando la charla y luego decidí irme. A penas levantada, el chico de pie tomó asiento. Al acabar mi vuelta, vi a lo lejos este grupito (menos el chico que se había quedado de pie durante mi presencia) levantarse y salir por la esquina D; nos cruzamos sin saludarnos, ni manifestar ningún tipo de gesto de reconocimiento. Pensaba en tomar asiento en el banco que dejaron completamente vacío pero se instalaron en él otras personas antes de mi llegada, una de ellas, cambiándose de un banco a otro. Tomé finalmente asiento en el banco de al lado (domingo, 17 de abril en un banco de la 2ª fila entre AD).

Un banco arabófono:

Me instalé justo a la izquierda que separa los dos bancos juntados. A mi izquierda, hasta hace muy poco había una pareja de turistas con sus dos hijas. Hablaban inglés entre ellos. A mi derecha, cuando llegué, habían dos mujeres sentadas y tres hombres de pie delante de ellas, con claras intenciones de ligar. Ahora, sólo uno se ha quedado y se ha sentado al lado mío, donde estaban antes los turistas. Las mujeres hablan en árabe entre ellas y el hombre se comunica en castellano; 16:00: las fuentes se encendieron; 16:02: el hombre a mi izquierda, se levantó y se puso frente a las dos mujeres (una es claramente más joven que la otra que anda con muletas). Intentó comunicarse otra vez con las dos mujeres, sobre todo con la joven que pasaba de él. De repente, la joven se levantó y se sentó en el apoyabrazos de la punta del banco. El señor había intentado tocarle el brazo. La chica acabó girándole la espalda. Ante estas señales, el señor se fue. 16:10: tres adolescentes se dirigen hacia el banco donde estoy instalada; dos se sientan en el banco y la tercera se sienta en el suelo encima de su bolso. Me imagino que son chicas que salen de la escuela. Deben tener entre 15 y 16 años. La mujer con muletas de la punta del banco les dirige la palabra. Intercambios en árabe que modifica la configuración del banco. Por el gesto de la mujer de la punta que incita a la joven sentada en el suelo a sentarse, me desplazo un poco a la izquierda y los demás ocupantes a mi derecha también. De esta manera, todos cabíamos en el banco. A partir de este momento, todos los intercambios se hicieron exclusivamente entre las tres chicas y giran incluso la espalda a las dos otras mujeres de la punta del banco. Escuchan música, compartiendo un solo par de auriculares, hablan en árabe entre ellas, se sacan fotos con sus móviles, una saca un libro de su bolso. Distribución de chicles. 16:25: las dos mujeres de la punta del banco se van. Reorganización de la disposición en el banco: las tres chicas se desplazan hacia la extremidad del banco y dejan un notable espacio entre ellas y yo. Antes de hacerlo, la de al lado mío

miraba un agenda en el cual tenía apuntado declaraciones de amor en distintos idiomas; según las explicaciones de la dueña de la agenda a sus amigas, estaban escritas en francés, ruso, berebere y árabe. Juntas leen la en francés. Pasadas las 16:30: a mi izquierda una pareja se acerca; después de haber observado atentamente dónde podían tomar asiento; la mujer optó por sentarse al lado de un hombre con facies asiático, sentado al lado mío, otro hombre se levantó entonces para ceder el espacio a la persona que acompañaba esta mujer. Les dan la gracias. Él que se va les dice algo en árabe. Detrás del banco se instaló un joven arabófono. Es el único en ocupar los céspedes detrás de los bancos. Intercambia palabras con alguien situado en la segunda fila. Pienso interiormente: "Hoy me he sentado en el banco de los arabófonos". 16:45: las chicas de al lado mío se tapan. Empieza a hacer mucho frío. El "asiático" ya se ha ido, dejando un espacio importante entre yo y los de la extremidad izquierda. 16:55: un policía en moto pasa rápidamente delante del banco donde estamos y se para en la esquina A, a la altura de la 2ª fila para pedir sus papeles a un hombre vestido con una americana con gafas negras y que pinta Aras. Las tres chicas de al lado mío se van (¿por el frío, por la hora o por la escena a la cual acaban de asistir?). Una de ella lleva el velo. Estaba a punto de pedirle cómo se escribía una palabra que conocía en árabe. No lo hice, tal vez por culpa de la presencia de la policía. Inmediatamente después de su ida, el sitio fue escogido por dos jóvenes que hablaban catalán. (¿Esta parte del banco será el rincón de la juventud?). No se quedaron mucho rato sentados y se fueron después de haber comentado que se iban: "cap al Raval a comprar botes". La chica pintaba "Aras" pero hubiera podido ser también hija de andaluces (jueves, 21 de abril de 2005 banco 1er fila, esquina A (en la sombra)). El día siguiente volví a observar en este banco varios ocupantes arabófonos.

Observándose:

Cinco jóvenes hablando en castellano y vestidos de negro; un grupo de dos chicas con abundancia de percing en distintas partes del cuerpo y tres chicos con un look tendencia punky intercambian miradas con un grupo de cinco jóvenes francófonos (de la misma edad aparentemente, entre 17 y 20 años) sentados en el banco de al lado y que hacían comentarios sobre el look de sus "vecinos". Escuchándolos, me di cuenta que una de las chicas llevaba un bolso en forma de ataúd. Llegaron luego un grupo de chicas italo hablantes que se instalaron en el banco de al lado, o sea que el grupo de los franceses se encontraba en el banco del medio (donde estaba yo también); a nuestra izquierda estaban los españoles y a la derecha las italianas sacándose fotos. Actitud que provocó nuevos comentarios por parte de los jóvenes franceses sobre esta vez el grupo de las chicas italianas, que debían tener más o menos la misma edad que ellos. Los españoles ya se habían ido cuando llegaron las italianas y después de la sesión de fotos las italianas se fueron. Dos de los chicos francófonos se fueron a cazar palomas en el centro de la plaza, mientras que los demás seguían hablando en el banco, planificando la noche: cena en el Mc Donald antes de irse de fiesta (martes, 12 de julio de 2005, sobre las 19 horas, bancos de la 2ª fila entre pasillo AD y esquina D).

Observación de los usuarios de los bancos de la segunda fila entre esquina D y pasillo AD (viernes, 22 de julio de 2005):

Desde mi "puesto" podía observar lo que pasaba en el banco de la derecha y de la izquierda; la basura al lado del banco, a mi izquierda, desbordaba. Cuándo estuve a punto de irme (decidida a dejarlo todo y volver en casa), de repente surgió desde la segunda fila, viniendo desde el pasillo CD hacía el banco

que estaba a mi derecha, una chica de unos 30 años, enana y con dificultad de movilidad (tiene que desplazarse con dos muletas). A pesar del calor llevaba una chaqueta de cuero, un vaquero y bambas de cuero. Se sentó en el extremo izquierdo del banco, o sea que pocos metros no separaban (yo estando apoyada en el apoyabrazos derecho de "mi banco"). Tuvo que maniobrar para subirse en el banco y luego se quitó la chaqueta y se arregló. Enseguida se puso a consultar su móvil y hablar con alguien. Así me enteré que había quedado con alguien en la plaza y que, según su humor y su estado de cansancio, a las 21 horas quedaría con la persona con quién estaba hablando. Hablaba por teléfono de una lado y por el otro escuchaba su walkman. Esta chica llegó antes de las 20h10 y se fue a las 20h40. Durante su estancia en el banco, recibió e hizo varias llamadas en inglés (me imagino con la persona que estaba esperando); se ponía muy nerviosa; en los momentos que no hablaba por teléfono, se observaba y se volvía a colocar bien su camiseta o tocaba nerviosamente su bolso; a menudo pude observar como su mano temblaba; todas estas señales me hicieron pensar que se trataba de una cita galante, lo cual picó mi curiosidad y me dio ganas de quedarme para ver que iba a pasar. Al final, aparentemente la persona esperada no iba a venir, es ella que se tenía que cambiar de sitio para ir a su encuentro pero antes de esto, llamó a la primera persona con quién habló a su llegada para darle la consigna siguiente: "Me tengo que ir pero mi intención es volver. Espérame porque mi intención es volver y si no puedo, te llamo". Volvió a colocarse su chaqueta y se fue en dirección a la esquina D. En el medio del eje entrada D, hizo una pausa para volver a atender una llamada. La curiosidad ya me había pasado, porque mientras tanto había ocurrido un montón de pequeños acontecimientos que me motivaron a seguir con mi observación. Pero aquella noche le debí a esta persona haberme incitado a quedar. Sin ella, creo que hubiera interrumpido la observación de la plaza mucho antes.

Otros personajes observados durante esta estancia de más de media hora en el banco:

- Turistas germanófonos y luego francófonos: eran tres, parecía ser una pareja con su hija, ya bastante mayor (16-17 años). Llegan comiendo cada uno un helado. La chica se sienta primero en el banco donde estoy y sus padres en el otro pero cuando se fue una persona del banco de la izquierda, cambió de sitio. Antes de hacerlo recogió el papel de su helado que había dejado en el banco y lo dio a su padre para que lo llevará a la basura (el sábado, día 23, observaré en el mismo banco, un pareja de turistas entre 25 y 30 años que vinieron a desayunar; después de haberse comido tres yogurs, cuyos recipientes dejaron en el banco al lado de ellos, la chica preparó los bocadillos para los dos). La mujer y su supuesta hija tenían la piel muy oscuras. Primero pensé en mulatas pero luego a ver otros turistas germanófonos también super tostados pensé tal vez que era por el sol que habían tomado en un pueblo de la costa. Más tarde en este banco se instalaron tres turistas francófonos, también una supuesta pareja con su hija de unos 16-17 años. Comentaron su jornada agotadora, comiendo bocadillos de pan de molde recién comprados en El Corte Inglés. El hombre considera que su hija tuvo una muy buena idea en sugerir comprar estos bocadillos, comentó que eran muy frescos y que llevaban cosas que no estaban acostumbrados a comer. Al cual su la mujer añadió que sólo quedaban estas tres cajas y que gracias a esta idea, sólo les quedaba ducharse una vez hubieran llegado al camping. El señor llevaba un parasol con él y no sabía como acomodarlo. La mujer al ver sus maniobras le dijo que no lo tenían que olvidar. Resultado: lo colocó entre sus piernas. Planes para mañana: playa.

- Un anciano que había entablado una conversación con las dos mujeres germanófonas al ser sus vecinas de banco. El hombre germanófono se había ido y

volvió más tarde con una bolsa del Champion de la cual extrajo una lata de coca-cola para ofrecerla al anciano al irse. Cuando se fueron, el anciano se levantó también y al ver que yo había observado sus interacciones con sus vecinos de banco, pasó delante de mí y me explicó que no sabían ni una palabra de castellano. Le respondí que a pesar de todo parecía haber podido hablar con ellos. Añadió que estaban de paso que ni siquiera habían visto la Sagrada Familia, que se alojaban en Lloret y que habían venido sólo un día a Barcelona. Se despidió y siguió su camino hacía la esquina D.

- Un “espigador”: mientras estaba observando lo que ocurría en el banco a mi izquierda, llegó en un momento dado un señor desde la salida D; miró el contenido de la basura al lado del primer banco de la 2ª fila; encontró algo, empezó a comerlo in situ y lo volvió a escupir a pedacitos. Puso una cara de asco. Se fue luego a la basura siguiente, al lado de la 1ª fila. No encontró nada. Pude observarlo atravesando la plaza, hacía las basuras del pasillo AB.

- Vecinos discretos: Durante las idas y venidas de los vendedores ambulantes perseguidos por la policía, en unos de sus tránsitos detrás del banco donde estaba, noté, de repente, una presencia a mis espaldas mientras estaba escribiendo. Era uno de ellos que se había sentado a caballo en el respaldo del banco. No sé si estaba mirando lo que estaba escribiendo o no, pero me sentí incómoda y deje de apuntar las cosas durante unos momentos. La pausa fue breve porque enseguida se fueron todos hacía el monumento a Francesc Macià. Tampoco me di cuenta que un vecino se había sentado en el mismo banco que yo. Fue el humo de su cigarrillo que me avisó de su presencia. Más o menos fue al mismo tiempo que el episodio del vendedor ambulante. Al cabo de un rato este vecino parecía haberse dormido. Lo identifiqué durante un buen rato como un turista, hasta que sonó su móvil y se fue con el paso apurado de quienes conocen la ciudad.

Rupturas en la «normalidad» de la plaza

Si se puede considerar que existe una «infraestructura normal» de la plaza en la cual ocurren distintas actividades que le dan un cierto pulso en función de los horarios y de los días de la semana que podríamos llamar el «contexto normal» de dicho espacio, o lo que García Sánchez (2002:28) bautizó como plaza cotidiana (*place ordinaire*); hay también elementos, momentos y circunstancias que señalan rupturas en esta «normalidad». Son de estas anomalías que trataremos aquí, empezando con las anormalidades en la textura, a las cuales les seguirán las relativas a los usos, aunque unas y otras estén a veces estrechamente vinculadas, como en el caso, por ejemplo, de las festividades que se organizan en la plaza o de las manifestaciones²⁸ que transitan en los alrededores de la plaza o que la cruzan. Estas actividades, pueden llegar a

²⁸ Mencionamos de paso que la primera manifestación que tuvo lugar en la plaza fecha de junio de 1892, según Permanyer (1995) y desde, como ya lo hemos mencionado anteriormente, este espacio suele ser un punto de referencia inevitable en los senderos rituales de numerosas manifestaciones (véase Delgado & alii, 2003).

traer con ellas no sólo modificaciones en el mobiliario de la plaza, sino en sus usos y en su atmósfera sonora.

Empezaremos evocando un acontecimiento histórico que metamorfoseó completamente el aspecto habitual de la plaza y que André Malraux describe minuciosamente en su texto *L'Espoir*. Este autor empieza su descripción del estallido de la Guerra Civil con los mugidos lúgubres de las fábricas, que llenan e invaden el ambiente habitual de la plaza. Rápidamente se queda vacía (1947:448) pero no por mucho tiempo ya que los cadáveres de los combatientes y de las palomas empiezan a acumularse en la plaza. Los tiros se hacen cada vez más nítidos y acaban imponiéndose al ruido de las sirenas que se van apagando en decrescendo:

Au fond de la place, des cadavres et des blessés kaki, en avant, des cadavres et des blessés sombres ou bleus; entre les deux, les pigeons morts; sur tous, vingt sirènes recommencèrent à hurler dans le soleil des vacances. Puig et ses hommes de plus en plus nombreux, malgré les blessés de la place, harcelaient les troupes, dans le bruit haché du tirailage et dans les sirènes retombantes (1947:449).

Utilizando la infraestructura a disposición (edificios de los alrededores y árboles del centro de la plaza) los combates siguen y prosiguen durante varios días, convirtiendo este contexto de guerra en algo «más habitual» que el primer día del conflicto, hasta las palomas parecen familiarizarse a esta nueva situación, haciendo grandes círculos encima de los cadáveres abandonados en la plaza:

Les ombres des pigeons qui volaient en rond, assez haut, sans s'éloigner, passèrent sur les corps allongés, et sur un homme qui vacillait encore, un fusil au-dessus de sa tête, au bout du bras. [...] Les sirènes s'étaient remises à hurler comme si le son des klaxons encore dans l'air, devenu immense, eût rempli la ville entière pour les premières funérailles héroïque de la révolution. Un grand cercle de pigeons habitués au chahut quotidien tournait au-dessus de l'avenue (1947:451, 453).

En esta situación «normalizada» la novedad, subrayada por Malraux, es el hecho que este día, unos activistas lanzaron octavillas desde los edificios colindantes que cayeron lentamente sobre la plaza y que la llegada de los regimientos de la Guardia Civil fue acompañada por un gran silencio que permitió escuchar hasta el aleteo de las palomas:

Là [en la Plaça de Catalunya], la situation n'avait pas changé; les cadavres étaient seulement plus nombreux [...] La vague d'assaut, balayée par les trois nids de mitrailleuses, laissa son feston de tués, et reflua. Comme un autre vol de pigeons, les papiers d'une association fasciste, lancés par les fenêtres, tombaient lentement ou se posaient sur les arbres [...]. [A la llegada de los regimientos de la Guardia Civil] Le silence de la place fut tel qu'on entendit le vol des pigeons (1947:455).

Otra modificación del paisaje habitual de la plaza para la época fue el uso de las fachadas colindantes a la plaza para hacer propaganda. Así, Permanyer (1995) menciona que durante la guerra civil, sobre el actual Banco Español de Crédito, entonces hotel Colón, al lado de los retratos de Lenin, Marx, Stalin, la hoz y el martillo, habían rótulos que enunciaban eslóganes del tipo: «Partit Socialista Unificat de Catalunya», «Fusió dels Partits Comunistes de Catalunya», «Federació Catalana del PSOE», «Català Proletari», «Unió Socialista de Catalunya», «Reclutament de Milícies antifeixistes», «Indústria gastronòmica col·lectivitzada». Mencionamos también, la modificación estructural aportada por el presidente Companys, en marzo de 1937, cuando inauguró un monumento de un miliciano en el medio de la plaza. ¿Hasta qué punto todos estos elementos pueden ser considerados como rupturas? O, mejor dicho, ¿a partir de qué momento dejan de serlo? ¿Cuándo y cómo esas anomalías se convierten en «normalidad»?

Los actos festivos que pudimos observar en la plaza (Sant Jordi, Sardanas del Corte Inglés, Victoria del Barça, la Mercè, etc.) provocaron notables modificaciones en la dinámica general de la plaza, sin interrumpir, sin embargo, por completo su actividad cotidiana. ¿Deben ser considerados por lo tanto como rupturas? Más que implicar un cambio radical en la plaza, provocan

superposiciones de usos: a los característicos de la rutina cotidiana se añaden otros, provocados por las festividades, con un conjunto de usos ambiguos que difícilmente que se sitúan entre ambas posiciones. Constituyen lo que García Sánchez (2002:28) ha llamado la plaza programada (*place programmée*) y que abarca los cambios previsibles en función del agenda festiva de la ciudad.

Algunas festividades requieren unas modificaciones de la infraestructura de la plaza más importantes que otras. Pero todas añaden diversidad a las actividades, sonoridades y en el tipo de usuarios de la plaza. Así, por ejemplo, la Cursa del Corte Inglés, presenciada por helicópteros, fue más notable por su intensidad sonora que por sus modificaciones en la infraestructura y el contexto general que tembló al paso de los concursantes para volver rápidamente a tomar su rutina habitual. En cambio, otras actividades provocan alteraciones más duraderas y más palpables, al instalarse en la plaza y en sus alrededores numerosas carpas, paradas y otras estructuras móviles para la ocasión. ¿«[T]emptacions de retornar als orígens quan s'instal·len els circs o barraques d'exposicions, la qual cosa li retorna la imatge d'olla tristament provinciana i descordada» (Permanyer, 1995: 152)? ¿Tentaciones o ganas de romper con los límites impuestos por el espacio? Cuando, durante la Mercé y Sant Jordi, se corta la circulación en la calle del lado AB de la plaza para permitir la instalación de las paradas y la libre circulación de los transeúntes, la plaza da la sensación de querer estirarse y agrandarse en dirección a la calle Pelayo ¿y, así recuperar dimensiones más generosas que habían previstos sus primeros conceptualizadores?

Así en nuestra reflexión, la plaza se convirtió de repente en un espacio de negociación sobre la definición de lo que eran las «rupturas» o «anomalías» de la supuesta normalidad de dicho espacio. Cuando tratamos de definir estos conceptos, nos preguntamos, cómo ubicar una fotografía – o una descripción, en el caso de nuestras anotaciones en el cuaderno de campo – en uno u otro campo. De la discusión al respecto vimos que estábamos tratando de definir algo que la propia plaza definía y que quizá nos faltaba poner atención sobre ello, de modo que, a partir de lo que la propia plaza proponía, debíamos definir aquello que intuitivamente considerábamos como rupturas o normalidades.

Si no cabía duda que unas vallas circunscribiendo los arbustos de los pequeños jardines, o una verja gris impidiendo el acceso a los bancos de la tercera fila, eran modificaciones temporales en la fisonomía normal de la plaza, el tiempo, en el primer caso, necesario para que se recuperen las plantas de todos los pisoteos que habían sufrido durante las fiestas de la Mercé, o, en el segundo caso, que la Brigada de Conservació dels Monuments acabé su trabajo. Lo que ya no es tan obvio, es que elementos abandonados, tales como una botella de alcohol fuerte o un vómito delante de un banco de la segunda fila, todo ello huellas de actividades nocturnas en la plaza, sean anomalías. Podrían considerarse como residuos más «normales» si se encontrasen un sábado o domingo por la mañana, que un lunes por la mañana. Otro ejemplo tal vez más claro de objetos abandonados y de su normalidad o anormalidad, nos fue dado en el mirador. Si no le parece extraño a cualquier visitante de la plaza encontrarse con migas de pan o semillas en el suelo de la plaza, fue bastante más extraño dar, un sábado a principios de julio de 2005, con trozos de carne esparcidos en toda la parte alta del mirador, que acabaron deshidratándose antes de desaparecer dejando huellas de su paso en el suelo un par de días más tarde.

También pudimos constatar que las fisuras en las barandillas que rodean el jardín mirador, o las láminas rotas o destornilladas de algunos bancos, podían ser consideradas como una anomalía de la plaza normalizada por el tiempo y convertirse en juegos para ciertos ocupantes del lugar. Lo mismo ocurrió con ciertos graffittis. Si él que apareció en la noche del 14 al 15 de mayo de 2005 en el monumento a Francesc Macià proclamando «Holingans Barça!», con un martillo y una hoz y los que clamaban varias veces en letras negras «Hologans Barça!! Boixos nois» en el zócalo de la estatua colindante al monumento desaparecieron rápidamente, no fue el caso del al centro de la plaza que pedía papeles para todos, ni de otro encontrado en el zócalo de una estatua del mirador, que criticaba en letras verdes las actuaciones del alcalde de la ciudad. Tampoco recibieron el mismo tratamiento la braga enganchada en la cabeza de una estatua que los carteles en los cuales se podían leer la dirección de la página web de una asociación que lucha por el patrimonio y que quedaron un

par de días colgando del cuello de varias estatuas antes de desaparecer. Así, más que una oposición entre dos términos, trabajamos con ellos, pensándolos en un continuum en el cual el límite entre normalidad y anormalidad no es siempre obvio ni fácil de establecer.

Los usos y las rupturas en la plaza nos llevan a un tema que merece una mayor atención y que queremos señalar como indicador del discurso que revela la propia plaza.

¿Cómo podemos definir qué es un uso «normal» y qué una ruptura? La respuesta parece obvia tan sólo a primera vista. Para ejemplificarlo queremos analizar más a fondo las dinámicas de agrupación, huida, vigilancia en torno a las actividades de los vendedores ambulantes. Estos pueden ser entendidos como parte del contexto normal de la plaza, y ser tácitamente «tolerados» por los agentes de vigilancia.

En estas dinámicas normales, la plaza puede ser paralela o sucesivamente un territorio de paso, pero también de descanso, espera, reagrupación, distribución (hacia diferentes zonas de la ciudad), revisión de mercaderías e intercambio de informaciones. En muy pocas ocasiones hemos visto la manta extendida de algún vendedor en la plaza misma – a menos que fuera para revisar o cotejar mercaderías – pero su presencia, y la especificidad de sus miradas expectantes, «auscultando el horizonte», forman parte inherente de las dinámicas de la plaza Cataluña.

Sin embargo, hay algunos momentos – y eso fue especialmente notorio durante el mes de julio de 2005 – en que empezaron a ser sistemáticamente perseguidos. También, y quizás debido a esta intensidad de las persecuciones, sus agrupaciones se hicieron más densas, numerosas y notorias, formando con mayor frecuencia grupos compactos. Rompiendo la rutina implícita en la vigilancia «normal» de la plaza, estas persecuciones «intensas» involucraron la presencia de unidades especiales de la guardia urbana (antidisturbios).

De alguna manera, la ruptura está definida en ciertos términos por la autoridad, y debemos recordar la plaza en tanto espacio de vigilancia, y aun en estos casos hay diferentes grados de «diligencia» al encarar una posible ruptura, o definir un uso como inadecuado. Se hizo referencia a esto, cuando hablamos de las rupturas en la textura del espacio. En la foto que señalamos como «performer en la barandilla», el personaje estaba haciendo un uso indebido de la misma: sentarse en ella, esta es una ruptura tolerada, aun cuando el mobiliario (la barandilla) urbano ha sido claramente deteriorado y se ha «abierto camino» a otros usos del jardín. Más aún, si nos atenemos al código explícito de la plaza – al sistema de signos establecido para dirigir su uso – los carteles que indican la prohibición de paso, y la propia barandilla está pensada para impedir el paso. Bajo esta definición oficial, todos los usos del jardín son rupturas²⁹.

Esa propuesta fija y oficial de la plaza está en permanente renegociación; como es evidente, la ruptura de esta norma explícita es ampliamente tolerada. En el caso de nuestro performer de la barandilla, sin embargo, tras unos quince o veinte minutos de estar sentado, con un trozo de cartón donde ponía «Yo tengo dinero y soy rico. Gracias», y repetir estas palabras en voz alta, fue abordado por la policía. La prohibición de mendigar – aunque sea una mendicidad obviamente en tono de irrisión – puso en acción a los Mossos d’esquadra y la guardia urbana. Quizás debido a que se trataba de un día especialmente movido, dado que las persecuciones y detenciones estuvieron a la orden del día. Su grupo, sentado atrás, fue en apoyo de él, para interceder en su favor, y la situación no llegó a mayores.

La paradoja de la prohibición de los carteles se nos hizo evidente cuando un día vimos a un niño pequeño (de unos tres o a lo sumo cuatro años), acercarse al jardín mirador, tambaleándose y con los brazos extendidos. Fue entonces que la madre lo atajó, explicándole que no podía ir hacia allí, donde pretendía y le señaló el cartel, mientras lo leía en voz alta: «aquí está prohibido pasar».

²⁹ Es interesante notar que desde la entrada en vigor de las Ordenanzas sobre el civismo, el jardín situado debajo de las fuentes conoció varias modificaciones arquitectónicas, todas destinadas a impedir el uso de dicho espacio por los visitantes de la plaza.

Mientras oía esto el niño miraba con cierto desconcierto hacia la multitud que poblaba el jardín a aquella hora; pero pronto su madre se lo llevó de la mano, por la esquina C.

Entonces, las rupturas y los usos normales se nos presentan como un continuo – más que como categorías fijas y discretas – donde la definición de lo que es un uso o una ruptura está establecida por los códigos implícitos manejados por los usuarios de la plaza y que son vigilados y gestionados por las autoridades que se encargan de «ordenar» este espacio.

Esto nos puede permitir hacer referencia a las políticas que gestionan el espacio público y cómo circulan y se construyen los discursos con respecto a esta gestión: no debemos olvidar que la agenda pública en aquellos momentos versaba con especial énfasis sobre la «problemática» del civismo versus incivismo urbanos, como punto central de la agenda política, que permite colocar en la discusión pública el discurso sobre la necesidad de una mayor vigilancia.

Quizá nos pueda llevar a una reflexión sobre el contexto social mayor en el que se inscribe la plaza, y que está compuesto por una multiplicidad de negociaciones sobre la marcha (Delgado, 1999a).

La plaça de Catalunya es una referencia fugaz, liminal y transitoria – casi como marcada por su historia de lugar de tránsito entre las «dos Barcelonas» – pero a la vez permanente y actual, como el verdadero «corazón» de la ciudad por donde vemos pasar y materializarse los temas fundamentales de la agenda pública.

Aperturas : ¿Cómo contemplar la diversidad en el análisis del pulso de la Plaça de Catalunya en Barcelona?³⁰

¿Qué significa observar diferencias? ¿Cómo explicamos lo que vemos? ¿Cómo hacemos ver la diversidad? Sin entrar en la economía propia de la imagen y de la mirada³¹, me gustaría en cambio enfatizar sobre el «mercado de las visibilidades», tomando prestada la expresión de Mondzain (2003). Para que hubiera libertad en nuestra relación con las visibilidades, comenta esta autora (2003:27), las imágenes no tendrían que imponernos ninguna evidencia indiscutible, ninguna doctrina u opinión que estableciera la verdadera manera de «creer». Lo mismo ocurre con las distintas maneras de percibir la alteridad. Cualquier clasificación, sean cuales sean las intenciones que la generan, corta de manera arbitraria la realidad y deja buena parte de ella en la sombra. Los objetos/sujetos que el universo nos presenta no tienen existencia anterior a la definición que le damos.

Hace más de veinte años la revista francesa *Le genre humain* (nº2, 1981), volvía a reflexionar sobre el cómo pasamos del pensamiento y de la clasificación a una tercera operación que consiste en jerarquizar. Sin duda, desde tiempos remotos el ser humano ha pensado clasificando. Ayer como hoy, aquí como allá, los humanos han podido dedicarse a estas actividades de maneras muy distintas. Para distinguir dos objetos generalmente nos referimos a una escala. Este marco resulta siempre de un proyecto humano de comprensión y de interpretación del universo. Los objetos que el universo nos presenta no tienen una existencia anterior a la definición que le damos. Lévi-Strauss en *La pensée sauvage* utiliza la imagen de la red para explicar lo que se sucede cuando clasificamos. Es parecido a lanzar una red sobre lo real. De

³⁰ Una primera versión de lo que sigue fue presentada en las Primeras Jornadas sobre los retos epistemológicos de las migraciones internacionales, organizadas por el grupo ERAPI del ICA, que tuvieron lugar en Barcelona los días 21 y 22 de septiembre de 2006.

³¹ Sobre estos temas, ver los análisis de Mondzain (2003), Sauvageot (1994), Sicart (1998) y el número 75 de la revista *Communications* dedicado al sentido de la mirada (2004), y particularmente los artículos de Haroche y Deroche-Gurcel quienes subrayan que Walter Benjamín, en 1935, subrayaba ya el carácter histórico de las maneras de sentir, percibir y de mirar y en el transcurso de los años 1940 fue Elias quien elucidó el papel de la mirada en las sociedades democráticas contemporáneas. Del lado de los antropólogos, Mauss y Geertz, ambos subrayaron que no existe una manera natural de mirar. Nuestra manera de hacerlo está condicionada por aprendizajes, códigos de actitudes y es acompañada indudablemente de interpretaciones.

esta manera, lo real se encuentra atrapado en un discurso, encajado en un orden particular y por eso mismo empobrecido, ya que, para intentar definirlo, nos vemos obligados a despreciar gran parte de la información que se recibe de él. En realidad, se describe más bien un concepto y no un objeto, y se lo hace con características abstractas que corresponden a valores introducidos en los modelos a través de los cuales intentamos describir los procesos que vemos. Al final del proceso de clasificación el objeto/sujeto tiende a desaparecer, sustituido por un conjunto de medidas.

Desde la postura ficticia de un observador desvinculado de todo, la diversidad, vista desde arriba, sería una pluralidad de seres yuxtapuestos sin que intervenga ningún juicio de valor y sin que sea manchada la igualdad que caracterizaría la relación que estos seres mantuvieran entre ellos. Si este proceso demostró su eficacia en el conocimiento científico, tanto para elaborar tipologías de todo tipo de objetos o para entender la anatomía humana, tuvo consecuencias mucho más perjudiciales cuando se trató de aplicarlo a personas para intentar explicar la diversidad humana.

Cuando se pasa de la distinción a la discriminación se engendra una tercera variable: el juicio de valor. Aquello implica un sistema de jerarquización que no tendría nada de inquietante si no se presentara tan a menudo como una escala de valores absolutos que parecen como transparentes, naturales.

Todo tipo de taxonomía es el producto de un discurso sobre el mundo y sobre los seres humanos, que corta en la diversidad cualitativa de lo real para establecer un orden lleno de desigualdades, fundado sobre la base de la diferencia y legitimado al momento de ser creado. La meta de tal discurso es interponerse entre los hombres y el mundo, ejerciendo una mediación consistente en una interpretación creativa de lo real. Pero una cuestión taxonómica siempre está inmersa en la historia, enfangada en relaciones de poder que constituyen el marco obligatorio en el cual se elabora su respuesta (Chappaz, 1995: 135).

Según las palabras de Pouillon (1998:29), no se clasifica porque hay cosas para clasificar, sino que al clasificar se descubren elementos para hacerlo. Lo cual no significa que debamos dejar de establecer tipologías, pero sí que tenemos que tener siempre presente el carácter relativo de sus resultados y tener cuidado con la tendencia a considerarlas luego como algo fijo y estático. Convendría meditar más a menudo sobre las técnicas y los procesos que conducen a «poner en caja» a los hombres, cualquiera sean las justificaciones morales, económicas, sociológicas o psicológicas que se puedan dar a tales iniciativas. ¿Por qué, cuándo y de qué manera, ciertas personas son distanciadas, etiquetadas como «diferentes»? ¿Qué significa hablar de «inmigrantes», «extranjeros» y «naturales»?

Como bien recuerda Perrot (1991), las ciudades en Europa fueron constituidas por la intersección de migraciones que primero llegaron del campo que las rodeaban y luego, con el desarrollo y el perfeccionamiento de los transportes, vinieron de sitios cada vez más lejanos. A lo largo de sus historias, las ciudades tuvieron que inventar dispositivos capaces de acoger estas dinámicas, al mismo tiempo que tenían que «proteger» a las poblaciones ya presentes, primero erigiendo murallas y luego redactando reglamentaciones. Como bien sabemos, la inclusión (e intencionalmente no utilizo la palabra «integración») está socialmente discriminada, políticamente controlada y condicionada ideológicamente. Cualquier inclusión supone correlativamente una exclusión y cualquier tipo de normativa produce el estigma de la anormalidad³². Hoy en día las ciudades siguen esta misma dinámica de protección del antiguo ciudadano frente al recién llegado, sin embargo dependen de un conjunto más general (el contexto nacional, estatal) que las sobredeterminan y del que no se pueden aislar completamente. La transformación del contexto socio-político en el que se establece la interacción entre los «nuevos otros» y los autóctonos genera nuevas tipologías que diseccionan la diversidad para establecer un orden, ya que la «extranjería» no remite a una clara oposición entre interior/ exterior, como el sentido común nos lo representa, sino a un complejo y sinuoso espacio que conjuga diversos

³² Ver en relación a la construcción social de la anormalidad, el estimulante trabajo de Gallén (2006) sobre los borderline.

grados de inclusiones y exclusiones, de ordenaciones y subordinaciones (Santamaría, 1998: 95-96)³³.

Así, en Barcelona, hoy en día, hay distintas categorías para clasificar a los nuevos habitantes instalados en su seno. No todos los extranjeros son forasteros de la misma manera. Algunos son categorizados como más extraños que otros. Desde la consolidación de la Comunidad Europea y la incorporación de España a ella, el término *inmigrante* está asociado a las migraciones extraeuropeas³⁴, mientras que los demás son *extranjeros* a secas. Poco a poco, se ha ido elaborando una tipología del tipo «inmigrante vs extranjero» y «inmigrantes españoles vs inmigrantes extracomunitarios»³⁵; tipología que se ha ido afianzando en el lenguaje político y periodístico, y a la cual también, gran parte de los investigadores en ciencias sociales recurren, de tal manera que para la mayoría de los barceloneses, un extranjero es una persona procedente de un país rico mientras que los inmigrantes son gente que proceden de regiones o países pobres.

Frente a una obsesión creciente ante el supuesto problema de la inmigración, y para tratar de romper con el pensamiento cartográfico que encierra a los individuos en una supuesta esencialidad nacional, cultural, en un primer trabajo (ver segundo esbozo), me pregunté cómo distinguir a los distintos usuarios del sector estudiado. En un primer momento, los clasifiqué por lugares de origen, diferenciando no solamente por nacionalidades sino también entre barceloneses, catalanes del interior y españoles de otras partes del Estado. Sin embargo, rápidamente me di cuenta de las limitaciones de este tipo de esquema: ¿dónde colocar los hijos de padres inmigrantes? ¿cómo «marroquí»/«senegalés» o como «barceloneses»? ¿y los «senegaleses» con nacionalidad «española»? ¿cómo interpretar las estadísticas (ciencia del Estado, como lo subraya Iñaki García Borrego (2000)) disponibles? Más allá de su poca fiabilidad para poder cernir con exactitud la población extranjera

³³ Cita sacada del manuscrito de la tesis doctoral, Universidad de Barcelona, Departamento de Teoría sociológica, Filosofía del Derecho y Metodología de las ciencias sociales, 1998 que fue publicada luego en Anthropos (2002).

³⁴ Sobre la funcionalidad simbólica de *inmigración no comunitaria* a partir de la incorporación de España a la Comunidad Europea ver Santamaría (2002), Provansal (1997) y Stolcke (1994).

³⁵ A veces también llamado «inmigrantes extranjeros», ver Capel (2001).

viviendo en un espacio dado (por el tema de las personas no censadas), plantean también cuestiones de representatividad, con el caso, por ejemplo, de personas que son contabilizadas entre los «europeos», por haberse establecido durante un cierto tiempo en otro país de la Comunidad Europea antes de venir a Barcelona, pero que luego, en la vida cotidiana, no son reconocidos como tales, sino como «latinoamericanos» o «africanos (del Norte)», a pesar de su nacionalidad.

En un segundo proyecto, había decidido analizar cómo un cierto sentido común barcelonés (frente a la denominación «oficial» arriba mencionada) organizaba la alteridad que encontraba en el seno de su ciudad y observar cuándo y cómo la diversidad se hacía diferencia. «Moros», «sudacas» y «guiris» eran categorías que había encontrado durante mi primer trabajo de campo en el Casc Antic de Barcelona y que me intrigaron, porque no refería a ningún tipo de recorte en la diversidad que me era familiar. Si bien pude encontrar algunos trabajos que se refieren a los «moros» (Mateo Dieste, 1997) y «sudacas» (Juliano, 1994), no había absolutamente nada sobre los «guiris». Partiendo de la constatación que, generalmente, cuando los investigadores en ciencias sociales estudian los flujos migratorios, tienden a examinar los llamados «inmigrantes» y dejan de lado las corrientes que provienen del «Norte», decidí enfatizar especialmente sobre los guiris, reflexionando sobre el origen de este tópico, los cambios que ha conocido en el transcurso de su existencia, así como sobre las herramientas utilizadas para «poner en caja» a ciertos ciudadanos, considerados como diferentes³⁶. Larrosa y Pérez (1997) en la introducción del libro colectivo que coordinan, escriben:

³⁶ Me sorprendió también, a la hora de hacer las entrevistas, la facilidad con que mis interlocutores hablaron sobre el tema. Fueron mucho más locuaces que las personas que había entrevistada durante mi primer trabajo de campo, a quienes les costaba hablar de los «nuevos vecinos» del barrio, ya que para ellos, éstos pertenecían ante todo a un movimiento migratorio que, según la terminología «oficial», eran considerados como «inmigrantes extraeuropeos». Constaté que siempre les fue más fácil hablarme de los «extranjeros» que de los «inmigrantes», y que cuando se trataba de hablar de «guiris», la autocensura parecía desaparecer de manera aún más radical. El resultado de estas entrevistas ha sido expuesto en el III Coloquio de Geocrítica (Barcelona, mayo de 2001), en el cual intenté captar los criterios de clasificación y diferenciación que generan este tópico, desde el «guiri-playero», hasta el «guiri-residente», pasando por lo que llamé el «guiri-urbano». Explorando la etimología de la palabra, subrayé una cierta continuidad entre estos «visitantes» de algunos días o varios años y los primeros «guiris» del siglo XIX. Constaté también que las categorías que había utilizado para analizar el discurso de mis interlocutores que referían a los nuevos vecinos del Casc

Somos nosotros los que decidimos como es el otro, qué es lo que le falta, qué es lo que necesita, cuáles son sus carencias y sus aspiraciones. Y la otredad del otro queda como reabsorbida en nuestra identidad y la refuerza aún más; la hace, si cabe, más arrogante, más segura y más satisfecha de sí misma.

Si se puede plantear que los *Otros* sirven para definir un *Nosotros*, para entender el *Nosotros barcelonés* que se está construyendo hoy en día, es necesario examinar tanto las figuras de los *Otros* llamados «inmigrantes» como las de los denominados «extranjeros», sin perder de vista, evidentemente, que las primeras tienen un potencial mayor de exclusión en la vida cotidiana³⁷, ya que como menciona Contreras (1997), hoy para los europeos, el *Otro* por excelencia es el inmigrante.

Sin embargo y como lo subraya García Borrego (2000), no basta introducir los «extranjeros» en los análisis para renovar la reflexión alrededor del análisis de los fenómenos migratorios³⁸.

Imbuida en estos problemas insolubles, por falta de *consensus* en los documentos consultados y peor aún de cuestionamiento respecto a este tipo de categorización, me di cuenta a la hora de traducir los resultados de mi

Antic, seguían válidos para los *guiris*. Los mismos «círculos de la extranjería» (Monnet, 2002) eran también utilizados para describirlos y definirlos. Así se insistía por una parte sobre la apariencia (la «pinta», entre otras cosas, caracterizada por la ropa ligera que llevan y los objetos que cargaban con ellos: cámara de fotos o vídeo, maletas, gorros, etc), el fenotipo (insistiendo en el color de piel, «blanco», por definición con su alternativa «rojo gamba») y la fisonomía (más altos, rubios, ...). Se mencionaba como rasgos distintivos también el lenguaje (uso de «idiomas incomprensibles» o acentos que los demarcan), las actitudes (suelen desplazarse en grupo, hacen fiestas, se lo pasan bien), la gestualidad (miradas dirigidas al cielo, despistados), la fama (son ricos, «no se enteran de nada», «viven como fuera de la sociedad»), así como factores «culturales (llevan un ritmo de vida distinto). Pero lo más intrigante de este tópico es que los «autóctonos» se pueden convertir en «guiris» y de distintas maneras, a la manera de los tres tipos de «guiri» arriba mencionados. Ni siquiera hace falta que salgan del país para ser confundidos con uno de ellos.

³⁷ Sobre los problemas administrativos que conlleva el hecho de provenir de un país no incluido en los acuerdos de Schengen ver la estimulante obra de Ramujkic (2006).

³⁸ Precisamos que son pocas sin embargo los trabajos que se interesan a esta dimensión de los fenómenos migratorios, tales como lo hace Waldren (2001) o Ricard Morén i Alegret (manuscrito) que analiza, entre otras cosas, el funcionamiento de las asociaciones de foráneos, enfatizando en las de los países del «Norte». Otras propuestas se interesan al fenómeno de *gentrification* de los barrios antiguos de la ciudad. Varias ponencias del III Coloquio Geocrítica dan una buena idea de los trabajos que se están desarrollando en esta perspectiva.

investigación sobre el Casc Antic que la primera agrupación por la cual había optado quedaba bastante coja. De ahí mi decisión, para la traducción, de diferenciar los «nuevos habitantes» de los «antiguos vecinos» en vez de utilizar la distinción habitual y problemática de «autóctonos» versus «inmigrantes» (ver al respecto Delgado, 1998), lo cual me permitía también romper con una visión esencialista que encierra a cada uno en una supuesta cultura de origen que condiciona todo el resto de nuestra vida y de la cual pareciera imposible salir. La denominación de «nuevos habitantes» abarcaba bajo el mismo lema cualquier «recién llegado» en el barrio, desde los llamados «inmigrante», hasta los supuestos «autóctonos / nativos», pasando por los llamados «extranjeros» y/o «guiris», estos últimos a caballo entre el estatus de residente y el de visitante. Intenté, de esta manera, desdramatizar una situación vivida cada vez más como la «invasión» que amenazaba un supuesto «territorio propio». Reconozco que las nuevas categorías propuestas pueden llegar a ser tan problemáticas como las otras, aunque al no ser comúnmente admitidas, suelen provocar reacciones e incitan a la reflexión tan necesaria en el contexto del análisis de los fenómenos migratorios, como lo hace notar García (2000), llamando la atención sobre el papel que juegan las ciencias sociales en la creación de conceptos entorno a las migraciones. Puede reprochárseme que lo único que hicieron fueron desplazar el problema: ¿A partir de cuándo un «recién llegado» se vuelve un «antiguo vecino»? ; ¿Cuántos años hace falta para vivir la metamorfosis: cinco años, diez años, cuándo haya integrado los códigos vigentes y, entonces, ¿cuáles serían los criterios que permitirían evaluar esta incorporación?; ¿qué significa «integración»?; ¿qué se tiene que hacer para ser considerado cómo perteneciente a la población estable?³⁹

Fueron preguntas de este tipo, junto a la voluntad de romper con la estigmatización del inmigrante y a una toma de conciencia de la necesidad de una reflexión y revisión seria de la terminología empleada, en las que nos encontramos imbuidas, María Isabel Tovar y yo, desde el principio de nuestra

³⁹ Observamos de paso que casi nunca se menciona a las políticas públicas que, bajo el lema del elogio a la diversidad y del respeto de las culturas, **obligan al otro a ser otro**. Si los recién llegados o las personas de otros lugares ya instaladas desde un cierto tiempo en un nuevo contexto, no se «integran», se «ensimisman» entre ellos, se suele considerar que es por culpa suya, como si se debiera a una cierta patología cultural, y nunca se piensa en culpabilizar de dicho efecto al nuevo entorno que los acoge.

investigación sobre la Plaça de Catalunya pero el cuestionamiento se hizo aún más agudo a la hora de elaborar una base de datos que pretendía ordenar el material de nuestra investigación, en previsión de futuras consultas en el archivo del *Inventari del Patrimoni Etnològic de Catalunya* (IPEC), del departamento de Cultura de la Generalitat de Catalunya.

Como bien lo vimos en el segundo esbozo, varios son los criterios que invisibilizan o no a los/las transeúntes. El primero es el hecho de conocer o no (aunque sea solamente visualmente) a las personas que circulan por las calles. Amigos/as, vecinos/as, usuarios asiduos de los mismos espacios que uno utiliza, pocas veces pasarán desapercibidos. Luego podrían ser mencionados la fisonomía y la manera de vestirse pero estas impresiones pueden ser engañosas. ¿Cómo saber, a simple vista, si la cara velada que cruzo cada mañana es la de una mujer marroquí, argelina o de una catalana convertida al Islam? Y, en el fondo, ¿me importa? Catalogo inmediatamente esta persona como musulmana por su forma de estar y la veo más que las otras mujeres con una apariencia similar a la mía que encuentro por la plaza, salvo si estas últimas tienen actitudes que me enseñaron a clasificar como «anormales». Así como tercer criterio de visibilización podrían ser mencionadas las actitudes corporales, tales como la manera de caminar, la forma de hablar, así como el hecho de pasearse sólo o en grupo. Se suele notar más dos personas hablando a gritos, cruzando la plaza que seis sentadas charlando tranquilamente en un banco o en el césped. Finalmente, ser visible o no es un asunto de clasificación. Como bien lo subrayaba ya Simmel (1999:68) al hablar de la modernidad y de la sociabilidad en contexto urbano, y que precisa que cuando vemos a alguien en la calle, no lo vemos en función de su individualidad, sino llevado por el tipo general al cual suponemos que pertenece. A partir de seres que sólo vemos, construimos una noción general sobre su identidad y esto más fácilmente observándolo que conversando con él: «Vemos en los seres humanos mucho mejor lo que le es común con los demás que lo que podamos percibir *escuchándolo*» (Simmel, 1999 : 637, subraya él).

Si desde tiempos remotos el ser humano ha pensado clasificando, con la modernidad, hemos entrado en una era de producción del Otro:

No se trata ya de matarlo, de devorarlo o de seducirlo, de enfrentarse con él, de rivalizar con él, de amarlo o odiarlo, se trata ante todo de producirlo. Ya no es un objeto de pasión sino de producción (Baudrillard & Guillaume, 1994: 169).

Hoy en día, la alteridad se construye más que se descubre. Por este motivo, sin querer volver a estigmatizar a ciertos usuarios de la plaza, nos preguntamos cómo describir su realidad sin enfatizar las diferencias ni tampoco negarlas, ya que en este espacio se codea una gran variedad de usuarios.

La primera distinción podría establecerse entre los que hacen sólo cruzar la plaza y los que se «establecen» en ella, con temporalidades variables: desde una breve pausa en el recorrido para pedir una información hasta los vendedores de globos y palomitas que cumplen un horario diariamente, pasando por toda una gama de «técnicos» de la plaza encargados de vigilarla y mantenerla limpia, las personas que quedan y se reúnen en la plaza por distintos motivos, etc.

Desde la primera semana de observación sentimos la necesidad de precisar las denominaciones de los ocupantes de la plaza, paralelamente a la denominación de los espacios utilizados. Se plantearon entonces las cuestiones siguientes. ¿Las categorías de quién usamos? ¿Cuáles son los criterios para clasificar a los ocupantes de la plaza? Al no querer enfatizar la tendencia a etiquetar a la gente sin saber cómo ellos querrían ser presentados, decidimos optar por unos descriptores lo menos connotados posible. Distinguimos, entonces, entre grupos compactos, pequeños grupos e individuos. Utilizamos el término de «grupo compacto» para referirnos a masas regulares de personas (al menos quince) que llegan la plaza manteniendo una distancia relativamente corta entre sus miembros, lo que les confiere durante su paso o estadía por la plaza una cierta unidad o coherencia interna. Suelen seguir una trayectoria fija: «entran» en masa a la plaza y su cohesión

dependerá de los objetivos y características del grupo. Por lo general cruzan la plaza, de un extremo a otro, haciéndose especialmente visibles al pasar por el centro del mosaico, en filas, o se detienen momentáneamente en el centro, para decidir su curso. Bajo la denominación de «pequeños grupos» incluimos a agrupación con un número inferior a diez personas y cuyos miembros podían tener vínculos muy diversos entre ellos: laborales, familiares, de amistad, etc. Son las acciones y relaciones definidas por estos grupos pequeños, las que nos guían para definirlos como «parejas», «grupos familiares o de amigos» – criterios que quisimos voluntariamente bastante generales para no partir de supuestos preconcebidos sobre sus relaciones o conformaciones—. Notamos también que la conformación del grupo tiene relación con los usos y los espacios de ubicación de la plaza; así, los bancos o pequeños jardines son más adecuados para la disposición de grupos pequeños y si la «entrada» en la plaza se puede notar más claramente entre ellos, en los bancos, tienden a mezclarse e interactuar con mayor fluidez. En cuanto a los «individuos», han sido señalados a partir de determinadas acciones particulares y visibles que marcan una distinción con respecto a las actividades grupales. Su actividad no se sustenta en la relación con otros, en la interacción, sino en la persecución de objetivos específicos dentro de la plaza. Creamos de esta manera categorías del tipo «dormilones», para aquellos que duermen en los bancos o jardines (aunque esta actividad en ocasiones se realiza en grupos pequeños, «espigadores» (aquellas personas que buscan restos en los jardines o las papeleras) o aún *performers* para incluir a personas que destacan en la plaza por querer representar un show ante los demás usuarios del lugar. Estos últimos pueden pertenecer a un grupo mayor, del que se «desprenden» para marcar una distinción ejecutando alguna acción en la plaza.



Fotografías: María Isabel Tovar y Nadja Monnet

Grupos compactos, pequeños grupos y personajes.

Sin embargo, se perdía mucha información si sólo se escribía, por ejemplo, en nuestras notas de campo: «Un grupo compacto cruza la plaza y se encuentra a medio camino con un pequeño grupo; se paran e intercambian información; luego cada uno vuelve a tomar su trayectoria, etc» ¿Cómo reflejar la diversidad en nuestros descriptores temáticos? Si la fisonomía da muchas veces una primera información, nos dimos rápidamente cuenta que podía ser también engañosa. Así por ejemplo, un joven que en un primer momento había identificado como un recién llegado subsahariano (tipo de población que utiliza con frecuencia la plaza para encontrarse), resultó ser un turista francés que había llegado a la plaza en el marco de un viaje escolar. Fue no solamente al escucharlo que puede entenderlo, sino también al observar sus usos de la plaza, que eran bastante distintos de los recién llegados anteriormente mencionados. ¿Qué mencionar para distinguir a los usuarios: la «pinta general», la manera de vestir, la sonoridad de las palabras? Reflexionando, por ejemplo, sobre la categoría «turista», nos preguntamos qué define a un turista: sus mochilas, valijas, por lo tanto el material que lo acompaña (cámara, mapa,

etc.), pero también su manera de vestirse, siempre algo desfasada con las costumbres locales, a veces también su color rojizo y sus actitudes particulares o el desfase de ciertas actividades que podrían corresponder a actividades «locales» pero que se realizan en horarios extraordinarios para los locales. En nuestros apuntes se encuentran apreciaciones del tipo:

una persona incita su perro a perseguir a las palomas; las palomas vuelan todas juntas; el mismo escenario se repite un par de veces pero la última vez, el perro, corriendo, atropella a una niña; su madre busca, mirando por todas partes, al propietario del perro; la imito en su gesto pero no encontraremos ninguna huella ni del perro, ni del dueño; volatilizadas; la niña se pega a su madre y empieza a quejarse; madre e hija tienen unos rasgos asiáticos: ¿son recién llegados, locales o turistas? Su manera de vestir hace pensar más bien en la hipótesis de los locales pero las dos cámaras que tienen en la mano más por la otra (jueves, 19 de mayo de 2005, sobre las 17 horas).

Otro ejemplo nos viene dado por los vendedores ambulantes, muy reconocibles cuando se desplazaban en conglomerados compactos, pero que reconocíamos también cuando iban en pequeños grupos o incluso solos:

En el caso de los vendedores ambulantes y de los espigadores, la actitud, más que las bolsas que acompañan ambos, los diferencia; pero al observar un supuesto “vendedor ambulante” (deducción hecha por la bolsa de plástico que llevaba) estacionando en la esquina A, hablando por móvil, me vuelvo a plantear la cuestión de los criterios de identificación: ¿Cuáles son los parámetros que me permiten identificarlo como vendedor ambulante y no como transeúnte que vuelve de la compra? ¿Tenemos que inventar una nueva tipología en función de las actividades y de los centros de interés? (viernes, 29 de julio de 2005).

En este dilema, nos dimos rápidamente cuenta de que las fotografías y los sonidos (aunque sin haber sido grabados) se volvían herramientas necesarias y centrales para plantear cuestiones sobre los criterios de la percepción de la alteridad. La capacidad de evocación de estos dos tipos de material (el sonoro

y el visual) ha sido una constante en nuestro trabajo, ya que las fotografías y los sonidos nos hicieron reflexionar sobre ciertos aspectos que no habíamos notado sin este tipo de registro. También nos llevaron a pensar en las fotografías y registros sonoros que no tomamos, pero que «mentalmente» encuadramos y fijamos: son parte de un archivo imposible, como registro, pero que integramos en la descripción etnográfica. En tercer lugar, nos ofrecieron la posibilidad de registrar aspectos visuales de la vida social, como la corporalidad, la gestualidad, las marcas corporales identitarias, las maneras de vestir, las miradas, aspectos que sin el uso de herramientas de registro visual no agotan todas sus posibilidades de descripción y expresión. Así, las fotografías vuelven visible más que reproducen lo visible, y del mismo modo, captar sonidos permite escuchar mejor el murmullo de la plaza. Las imágenes y los sonidos no son por lo tanto documentos neutros. Son una fuente de información, pero a la vez ya una interpretación de la realidad.

Como se mencionó en la parte de metodología, más que meras ilustraciones, las imágenes y los sonidos que recogimos se volvieron verdaderas herramientas de trabajo, fuentes de reflexión que nos permitieron construir nuestra etnografía de la plaza⁴⁰. Sin repetir, ni ilustrar el texto, permitieron construir su propia mirada, una que quizás no busca tanto dar respuestas cerradas y explicarlo todo, sino señalar aquello que permanecía oculto, aquello que nos genera nuevas preguntas. En efecto, si ellas nos permitieron «revelar» aspectos de la realidad investigada que no nos hubieran resultado obvios en

⁴⁰ Así, por ejemplo, cuando empezamos a analizar las fotografías de «grupos», vimos que la foto contribuía a hacernos entender algunas intuiciones sobre las denominaciones que habíamos ido construyendo para estas categorías. La combinación de una serie de elementos: la manera de vestirse, la gestualidad, las direcciones de la mirada, los espacios de tránsito, construían una puesta en escena de grupos reconocibles y daban unidad a los grupos, no sólo sobre su coincidencia como agrupación sino también por compartir algunas marcas visibles. En un plano más general, el proceso de composición y encuadre nos hizo fijarnos en las cualidades «coreográficas» de los grupos que habíamos organizado bajo una nomenclatura tentativa que incluía los grandes grupos compactos, visibles desde lejos, masivos y solo abarcables desde planos abiertos. En cuanto a los registros sonoros (se registró desde ruidos distinguibles en la plaza (sirena de policía, de ambulancia, arrullo o aleteo de palomas, viento, etc), hasta conversaciones con algunos usuarios de la plaza), sin adentrarme en el tema, mencionaré que las conversaciones por móviles permitían identificar vínculos de familia y lugar hacia donde la persona llamaba, pero también a ciertas personas identificarse más explícitamente, aunque esta identidad declinada podía cambiar en función de las ganas de los interlocutores.

una observación dominada por el texto⁴¹, nos hicieron también evidente nuestra propia mirada, lo que nos condujo a reflexionar no sólo sobre aquello que estábamos fotografiando sino sobre lo que no estábamos fotografiando. Nuestra mirada fotográfica incorporó consciente o inconsciente una serie de supuestos, de conocimientos aprendidos, que a su vez nos remitían a otras imágenes que han ido construyendo nuestro modo de entender y representar la ciudad.

En el proceso de registro fotográfico y observación –pero en especial la selección y análisis de las fotografías– empezamos a configurar una incipiente reflexión sobre la importancia de los uniformes, y sobre su relación con las negociaciones implícitas entre el discurso oficial de la plaza (propuesto por las autoridades) y aquel que los usuarios intercalan. Entre los usuarios permanentes o semipermanentes de la plaza es posible encontrar «especialistas», profesionales contratados y legitimados para el cuidado, limpieza y protección de la plaza, desde el punto de vista de las autoridades que la gestionan. El reconocimiento de estos especialistas se maneja a través de marcas de identificación visibles de la autoridad: uniformes o y/o signos asociados a las instituciones que los legitiman: el Ayuntamiento, la Generalitat, los Mossos d’esquadra, etc. Los signos distinguibles de identidad, a través de elementos de la ropa y/o complementos, sin embargo, no son exclusivos de los «uniformados oficiales», ya que el modo de vestir puede ser entendido, según la expresión de María Isabel Tovar, como modos de territorialización corporal que cruzan, ocupan y construyen el paisaje-espacio de la plaza. Algunos modos de vestir parecen obedecer a códigos muy específicos, como por ejemplo los de algunos jóvenes adolescentes usuarios de la zona Francesc Macià, cuyos pantalones anchos, gorras y camisas deportivas sin mangas

⁴¹ Como bien lo subraya María Isabel Tovar, la fotografía también nos ha aportado un elemento que no siempre es bienvenido en las ciencias sociales: la inclusión de lo inesperado, de lo no medible, de lo que rompe con los esquemas esperados y esperables, con las pautas rígidas que nuestra investigación nos marca. En la fotografía, lo imprevisible, lo casual, lo inesperado, tienen un valor que se sale de los marcos más racionales, del «studium» (Barthes, 1980) de la foto, pero que constituye una buena dosis de frescura y vitalidad a integrar en nuestros relatos etnográficos, la vida urbana está compuesta también de estos imprevistos, de guiños e ironías, pues así como la plaza es un espacio donde se encuentra la vigilancia y el consumo, también lo es de la creatividad, de las pequeñas resistencias y las inevitables y siempre bienvenidas casualidades.

corresponden con un «estilo» urbano adoptado por grupos de jóvenes identificados (y ¿autoidentificados?) como latinos y que remite a modas surgidas en contextos urbanos «transnacionales». El vestuario, como marca identitaria, puede contar con elementos mucho más precisos, que nos hablan no necesariamente, de un supuesto lugar de origen, pero sí de identificación de quien lo lleva, lo haga conscientemente o no. Como escribe Urbain (2003:46), «conscientemente o no, con distintos grados, somos todos *transvestis*⁴², voluntariamente o no, enmascarados por nuestra cultura, vestidos por las modas y las costumbres o disfrazados por gusto». La ropa, pero también, el color del pelo, su corte, el maquillaje, los complementos, etc., intencionalmente o no marcan pertenencias. Analizando las fotos, hemos distinguido también una cierta tendencia a la «mimetización» en las formas de presentarse (visualmente) entre los miembros de los grupos. Con respecto al uso de ropa «tradicional» hemos podido observar diversos casos donde las diferencias de género estaban marcadas por el hecho de que las mujeres usaban los trajes tradicionales (no sólo en el caso de mujeres que usaran velo) mientras que los hombres de su mismo grupo vestían ropa deportiva, o vaqueros o ropa convencionalmente definida como «occidental».

Los modos no occidentales de vestir nos generaron la pregunta sobre cómo describir esos trajes cuyas especificidades desconocíamos y por lo tanto éramos incapaces de «leer»: mujeres con velos o con «trajes típicos», de los que lo más que podríamos decir es que son «coloridos», pero que preferimos en todo caso no señalar como una excepción, sino entender dentro de este conjunto de marcas identitarias visuales. Para mostrar un estilo de vestir que no suele llamar la atención de los transeúntes, podemos señalar la fuerte recurrencia del llamado *sportswear* y el uso de determinadas marcas deportivas, claramente identificables por los logos o las camisetas de equipos de football. Se inscriben junto con la vestimenta «tradicional», en lo que se deja entrever como un complejo sistema de marcas visuales, que en este trabajo

⁴² El neologismo francés que viene de la jerga de la psiquiatría, en la cual el «transvestisme» es sinónimo del «travestisme» y que consiste en adoptar la ropa y las actitudes del sexo opuesto.

solo hemos podido plantear o esbozar y que nos remite a contextos más allá de la plaza.



Fotografías: María Isabel Tovar y Nadja Monnet.
Marcas identitarias.

De este primero esbozo, surgen las preguntas siguientes: ¿cómo se relacionan estas marcas identitarias inscritas en el vestido con la gestión de los mecanismo de visibilidad y la negociación de miradas en el contexto de la plaza?

¿Es la Plaça de Catalunya un espacio para la innovación o, en cambio, refuerza las conveniencias? ¿Permite actitudes desviadas? No en el sentido peyorativo de la palabra, sino en el de «actitud que sale de la norma comúnmente aceptada». ¿Existen por lo tanto espacios que favorecerían tales actitudes? ¿Es la Plaça de Catalunya un lugar de aprendizaje de la urbanidad barcelonesa para los recién llegados y de apertura a la alteridad para los antiguos habitantes?

Paul-Lévy y Ségaud (1984 : 256) hablan de distintos tipos de reformulación del espacio. Distinguen entre las reformulaciones endógenas y exógenas, es decir entre cambios que se realizan desde el interior de una sociedad dada o impuestos de manera más o menos violenta desde el exterior. Subdividen a su vez, las reformulaciones endógenas en voluntaristas (*volontaristes*) o progresivas; estas últimas se deben a las acciones discretas y al empeño (*au coup par coup*) de actores sociales cuyas motivaciones pueden ser tanto de índole económica como de prestigio. Los cambios espaciales pueden ser también el resultado de modificaciones – más difícilmente palpables – en las formas de sociabilidad, en la emergencia de nuevas actitudes de los individuos entre ellos y de cara a los demás, de nuevos valores. ¿Cómo captar estas variaciones?

¿O, acaso , sería más bien un nuevo código de buena conducta que se estaría elaborando paralelamente a la caída de la sociabilidad constantemente evocada en los análisis contemporáneos de las actuales grandes ciudades? ¿Es cierto que los códigos de buena conducta evidenciados por los interaccionistas se están modificando?

Guillaume (1994) postula que la comunicación espectral (*communication spectrale*) sería una nueva forma de comunicarnos que rompe con la nostalgia de la comunidad, con la dialéctica tradicional de lo individual y de los colectivos. Insiste en que lo novedoso no radica en las actitudes espectrales (que ya se podían dar) sino en la generalización de este modo de comunicación. Según él, «la espectralidad no es sinónimo de destrucción del sujeto, ni de su desaparición, sino más bien de su dispersión» (Guillaume, 1994:36).

¿Podemos considerar que los «intercambios» entre las personas que cruzan la plaza son regidos por esta comunicación espectral mientras que los «hombres de la ronda», serían más bien figuras de pasadores (*passeurs*) en el nacimiento de una nueva socialidad marcada por la aceleración y la saturación de la comunicación? ¿Algunos «hombres de la ronda» podrían ser considerados como estos intermediarios que la comunicación espectral necesitaría para rearticular los mundos a los cuales estaría permanentemente confrontado?

Si la comunicación ordinaria está estrechamente controlada, canalizada por el contexto y más generalmente por fenómenos de metacomunicación que fueron enumerados y ampliamente analizados por la Escuela de Pablo Alto⁴³, así como por los interaccionistas, según Guillaume (1994:26), estos análisis ya no serían válidos para la comunicación espectral. A falta de proceso de control, de identificación, la comunicación espectral estaría privada de cualquier sedimentación cultural de las convenciones establecidas; por lo tanto sería una comunicación que estaría condenada a una cierta desvinculación. ¿Cuáles serían pues los nuevos códigos que surgirían de la espectralidad y cómo captarlos? Sauvageot (1994) apunta, con la popularización de las herramientas de internet, de la informática y sus derivados (videojuegos, etc.), un cambio en nuestra manera de percibir el mundo y por consiguiente de pensarlo. Estaríamos saliendo, según ella, y aunque a duras penas, de una percepción del mundo formateada por una lógica cartesiana que debemos al descubrimiento de la perspectiva, durante el Renacimiento. En su análisis, vincula esta manera de ver el mundo con el afán de dominación de Occidente. ¿Estaría llegando el fin del cartesianismo y con él, su afán de dominación? ¿Podrán nacer nuevas maneras de concebir la alteridad que salgan de un esquema de dominación?

Tal vez hoy en día, son los flujos, más que las persistencias, que rigen la vida cotidiana de los ciudadanos. Si «la raza, la clase, el género son inherentes a

⁴³ Desde Bateson hasta Watzlawick, que se dedicaron a observar los movimientos de las manos, las maneras de cruzar las piernas, de encender cigarrillos, etc.

cuerpos, cuerpos reales como “cuerpos imaginarios”, imágenes, símbolos, creencias que modelan la realidad social y política de los individuos como de los grupos» (Gatens 1996, citado por Cassell, 2000 :18-79), ¿cómo estos cuerpos están cambiando con la aceleración generalizada de la movilidad? Y ¿cómo medir y estudiar este cambio ?

Bien sabemos que la mirada sobre el «Otro» es constitutiva de lo social, pertenece a la norma y al vínculo. Durkheim señalaba ya en 1912 que una sociedad no se puede crear ni recrearse sin a la vez crear de lo ideal; creación que no es un acto añadido a través del cual la sociedad se completa una vez formada, sino que es el acto a través del cual se hace y se deshace. Para captar la socialización en el mundo de las ciudades, no se debe entender la ciudad como una *cit * ni aún menos como una *cosmopolis* sino como un modo de vida y como una cultura (Joseph, 1997:180). Paralelamente, es necesario llamar la atención sobre el hecho de que la inmigración no es la base del cosmopolitismo de las ciudades. Lo que desarrollan las ciudades son situaciones de vacilación, de vínculos débiles más que de emancipaciones y tendencias universalizantes. La etnicidad es un subproducto de la ciudad (Joseph, 1997:181); y al lado de la diversidad cultural suscitada por comunidades procedentes del exterior, se generan procesos de heterogeneización específicamente urbanos, tales como las «nuevas etnicidades» entorno a la música, la sexualidad, la moda, la ideología política, la edad... .

Los heavies, los mods, los punks, etc. se han convertido en auténticas etnicidades urbanas, organizadas en función de una identidad que tiene una base esencialmente est tica y de puesta en escena (Delgado, 1998-1999:19).

De ahí la importancia de las experiencias compartidas en las cuales la codificación de las apariencias y los rituales juegan un papel fundamental para poder pertenecer a un grupo.

Más que nunca creo, como Augé (1994:190), que la antropología, hoy en día, tiene la obligación de detenerse y reflexionar sobre categorías tan importantes para entender el mundo actual como las de espacio y de alteridad, ya que las reacciones recíprocas son condicionadas por la visibilidad social de los reagrupamientos y las apropiaciones espaciales.